

destination



Padern, août 007

François Appas
avril 2008 – V.1
jolimelodia@noos.fr
01 34 80 10 58

*« (...) paroles qui les éclairent, agrandissent le
cercle de leurs connaissances, étendent leur liberté et
développent leur intelligence »*
Vincent Van Gogh à Van Rappard, 1884

« C'est a kel eur la boom svp merci »
Lou Chauvelot, par SMS, 2007

« Si je perds, j'ai perdu. »
Cléo Appas, 2007

L'EAU FRAGILE, SANS DURETÉ, JAMAIS NE VAINCRONS. Bondit, frissonne, s'échappe en rigolant. Gargouille d'insolents défis, se faufile vers la pente où nul homme ne peut s'aventurer. Quand je bois, va nourrir ses enfants désireux de se gorger, d'accueillir la révélatrice qui donne vives couleurs, suscite réaction de panaches de nouvelle matière née de synthèse, divisions, mutation... Innocente et gaie, je l'entends chanter sur les pierres de rivière. Miroitance agitée, tintement de colliers, breloques de lustres échappées de l'usine d'amont, petites mains, doigts, poignets de fantaisie qui chatouillent de caresses de rire, cavalcade légère de jupons moqueurs attirés par le futur de la pente, insouciant, persistant, qu'on n'ose dans les pierres du barrage emprisonner tant tristesse de l'eau déçoit. Écume d'un mouvement joyeux qui cependant le lit de roche érode, creusant la peau du territoire, maillant le velouté du relief de réseaux nombreux de rides élargies. Légèreté des babioles cavalantes couronnant le flot qui marque profondément sa route, s'assure l'avenir, accomplit la tâche compta-ble qui donne aux lieux leur âge.

Dans les profondeurs, se réjouissant de ce labour, strates et veines de belle matière neuve attendent leur mise au jour, pour enfin montrer leur sourire cruel dans la transparence d'eau. Si d'or, d'argent, de minerais pailletés sont constituées, le soleil tombant viendra en choc s'étoiler sur leur aspérité, transformant la lumière

en polyphonies d'éclats de ricochets réverbérés... Rutilantes, aveuglantes incandescentes, comme en évoquent les contes anciens merveilleux lorsque l'armure du chevalier irréel, sous le rideau déformant des cercles de vagues du lac, se laisse entrevoir. Il sera sans doute des récits où le torse d'acier émergeant, comme filant de bave et d'écume, crachera des balles et rayons de mort sur les affligés villageois, effigie d'un dieu vengeur sans pardon, attendu et adoré par mille générations s'étant répliquées à travers siècles sans changement aucun, copies empâtées du sceau d'origine oublié. L'idole mécanique et guerrière arrosera plus loin toujours plus loin, à mesure de son accélération rotative, le paysage environnant, déchiquetant les feuillages, explosant branches et troncs, même les plus épais, en milliers d'échardes, rayons douloureux hérissés dans l'anarchie du chaos, à ventres ouverts. La statue, cylindre sifflant de mort, lentement s'élèvera, s'allongeant en une Ascension rendue possible par la mise en fonction de sections télescopiques enchâssées densément, constituant au départ une réserve de déploiement vertical considérable. Les villages cachés par les lignes de montagnes en apercevront bientôt le sommet, casque chef clignotant d'éclats neufs de métal. Sans comprendre, ils en entendront siffler les premiers projectiles dont les impacts, en la terre ou en la chair, commenceront d'écrire la triste histoire à venir d'une région au périmètre chaque jour élargi. On souhaitera l'existence d'un mage retiré, soudain éveillé d'un sommeil cyclique, allongé sous le couvert d'un toit de hutte forestière, un homme au visage camouflé de barbe, dont les yeux plissés marqueront soudain l'état d'extrême attention. Lui seul pourra dans le tunnel protecteur d'un arc-en-ciel de couleur vert opalescent, se faire aspirer jusqu'au bord du lac et contempler le totem de la mort violente en action. Lui seul saura prononcer, hurler, le cri, l'ordre auquel nul esprit ni matière ne peut parvenir à se soustraire, un appel brutal et sans réplique, aussi fort que l'extension du souffle d'air non respirable au pire cœur d'un brasier de forêt en flammes. Aussitôt, la tour mitraillante cessera son mouvement, les orifices de mort cesseront de vomir et la corrosion visible viendra figer sa croissance. Elle grincera comme vieille et ridicule épave mécanique, comme crabe de plaques de métal

rivetées, et sombrera en écroulement de tronçons cabossés, de tôlerie sonnante le creux, dans les eaux glacées du lac de montagne de granit solitaire, devenu tombe insensible à sa détresse, domptée par le mage qui la décrètera sans retour sépulcre de l'armure maudite du chevalier mécanique, de la tourelle infernale née de l'industrie sacrée des armes. La région martyre ne sera pas revivifiée par le pouvoir de l'homme barbu. Les morts et blessés par lui rédemptés iront vivre une vie meilleure au delà des frontières. Et les alentours noircis, calcinés, froids et morts, resteront pour effrayer les voyageurs et leur enseigner l'amour de la paix. Le prétentieux torse de métal perché au sommet de son axe tubulaire aura prouvé la méchante bêtise de la force et du meurtre.

FORCE BOMBÉE, FRONTS BUTÉS, MÂCHOIRES PUISSANTES SERRÉES, MASSIVITÉ
 DES CORPS encombrés de l'excroissance de lourds
 bandeaux de muscles arc-boutés et ligaturés au
 squelette handicapé, empêché, bloqué, engoncé de
 viande sous perfusion d'hormones... Tant de
 carrosseries en courbes de performance, tant d'images
 et médailles, tant de rires et rugissements de casques
 cornus, de moteurs lourds brillants de graisse et noires
 courroies de vivarium luisantes, destinées à boucler en
 tours tendus sans autre issue que rupture de chair ou
 mort du mouvement. La mort est le moteur qui
 ordonne de venir en ses flancs finir en combustion, en
 suintement carburé de noirs fluides irriguant les dents
 neuves et dures, lisses, de la mécanique ouverte au
 jour, chauffant de sa gueule fétide les délicates
 premières pousses de la vie qui naît... les brûlant,
 souillant du cambouis bouillant de la grotesque
 digestion géante, de sa palpitation de coeur de viande
 noire, luisante comme d'encre opaque. Vésicule
 dilatée, tendue d'un fiel de poulpe ouvert et
 transpercé, disséqué vivant, palpitant de rage et défi,
 cloué distendu sur le ponton de bois, au soleil perdant
 son eau, rendant son sel, si fort de douleur et de
 violence néanmoins, qu'il pourra ainsi défier l'ennemi
 bien après même les premières attaques de la
 pourriture. Cette gueule vorace de prédateur baillant
 grognant vers nous, toujours procède à la tentative
 d'activer en nos corps les événements chimiques

signant la condition du gibier, de la proie, menu fretin en rangs anonymes destiné à l'estomac somptueux de l'immense organisme en propulsion de festin dans les flots qui sont notre joie même, nos espoirs, nos petits paris, tentatives, modestes mises et réussites benoîtement accumulés. Cette stable province, que la voilà comme un voile déchirée par l'éperon, les mâchoires, les griffes tranchantes des tigres anciens. Que la voilà proie de la violence que rien n'explique et d'elle-même ne se soucie, pas plus que d'autrui, propulsée par la faim et le besoin de contentement, qui si fort dans les fibres de ses muscles brûle et sinue et à qui cette douleur donne la fulgurance qui en plein sommeil nous surprend, figés, nus et mous, aisément perforables, broyables en un bref instant à peine perçu d'apport de vie neuve dans le métabolisme univers qui est à l'oeuvre. Ainsi durent éprouver les citoyens de Phnom Penh 1975, emportés par la folie khmère et rouge du mois d'avril. Les maxillaires de l'Histoire de nouveau distendues, claquant sur les chairs au hasard de la débandade, de la docte ignorance des organisateurs dissimulés du destin collectif, cyniques et naïfs, rusés le plus souvent, obstinés tâcherons, avortés rejetons de cette toujours même humanité qui a peur car elle ne sait pas.

POURQUOI VOULONS-NOUS CROIRE AUX MONSTRES DE NOS NUITS DE CAUCHEMAR ? POURQUOI CET ATTACHEMENT FILIAL ? Car nous en sommes les pères et mères. Sur nous ils viennent fondre et ainsi nous aiment ? Orgueil du créateur qui donne vie à cela-même dont il va devenir adoré. Oh, la bonne croyance qui nous fait sentir chez nous, dans la chaleur de notre fumier, nous protège des vents froids imprévus qui de l'extérieur en rafales tentent de nous assaillir. Ma foi, mon foie, mon trip, mes tripes, ma mère, ma merde, l'odeur de sainteté me sauve ainsi de ce qui n'est pas moi, pas né de moi, ni même de l'autre, me sauve de ce qui existe mais que je ne sais nommer, de ce qui est en plénitude dans les vents du désert qui balaient ma tombe solitaire. Au lieu d'y voir l'espace d'une liberté sans limites, pourquoi me trouvé-je à préférer la peur bien chaude venue des entrailles ? J'ai en moi, du sein de ce refuge palpitant et de ses réseaux irrigués, la puissance de flux nécessaire pour jeter mon filet au plus loin et faire chanter, sourire et me parler les plus arides steppes qui jusqu'à présent me terrorisent. Patiemment, en un mouvement mû d'impatience, je trace puis explore les quadrillages voulus par moi-même, besogneux, sans hâte mais progressant, élargissant candidement le faisceau de la torche cognitive braqué sur ce sol que j'encrypte et fais mien. Comme le fresquiste emplit ses carrés, comme un archéologue tirant ses cordes parallèles au dessus de la terre muette, lui appliquant le filet subtil et

respectueux à travers lequel finalement le filigrane entier du passé disparu viendra bomber ses formes et constructions, en nuages de points ressuscités par la science du calcul et de l'écoute amoureuse et modeste du silencieux sol abandonné, des creux et fragments qui sont nôtres et qu'en notre chair nous pouvons si bien comprendre. Sur la pente maçonnée où à l'époque de la Rome antique roulaient les amphores d'huile, je sens mon genou ployé par l'effort de retenir la masse pesante qu'il m'est échu d'entreposer. Je me vois actif, là, dans ce réseau de pièces, d'entrepôts et réservoirs. Je peux, du haut des bords de l'excavation du chantier de fouilles, me saluer chaleureusement et en joie, sans rien éprouver de la tristesse théâtrale des funérailles séculières. C'est oui ma victoire qu'ainsi je contemple. La preuve de permanence me rassure. À mon tour je serai scruté. Moi, ma ville, mon pays. On se penchera sur nous... Ceux qui aussi mourront se pencheront et observeront nos mouvements perpétuels, suspendus, les riches témoins de la présence de notre absence, matériel de métaphores *in absentia* dont seuls avons possédé les clefs... le mystère signe ainsi notre persistance. Nos gestes en traces figées ne cessent d'agiter l'espace, insaisissables, partout actifs en coïncidentes trajectoires, tuilage de vibrations, d'intentions qui déconcertent et nous sont parentes. À l'oeuvre en nous sont ces mouvements, notre physiologie se réjouit d'y trouver mécanismes familiers, elle se sait déjà prête à rejouer les mouvements anciens et les rejoue sans même que nous ayons statué. L'heureux mimétisme de retrouvailles se met en place, l'image mentale de notre corps sur ces vestiges projetée, en l'arène descendue, effectue la flexion du genou que réclame le roulage des amphores à contre-pente. Nous participons, nous mêlons nos efforts à ce groupe dont nous sommes... Et de si nombreuses fois répétons ce geste... le sillon creusé par le frottement sur les dallages en atteste. Ces ruines en équilibre où transparait l'arche d'une ouverture, nous caressent l'oeil et le corps, nous proposent une ergonomie philanthrope où chez nous, ensemble nous serons en confort et chaleur de n'être pas seuls. Les voûtes ruinées nous appellent, nos frères nous appellent. Criminels, innocents, lâches, vénaux, inéduqués, amicaux, généreux, sanguinaires... rien semble-t-il ne

reste de ces efforts fournis pour exister... ne demeure que l'humaine survie, ne demeure que la compassion que pour nous-mêmes éprouvons... Les péchés sont effacés, n'est-ce pas ? « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » a dit un prophète. Il me semble, poussé par mon désir d'être aimé, que le guerrier médiéval ensilhouetté par la fenêtre du haut château manifeste les signes de la résilience, qu'aimanté et suscité par mon amour de pardon il est devenu le meilleur de lui-même, en désarroi, purgé par le temps et les crimes, enfin devenu cet humain que nous tentons, obstinés, contrenaturels, de faire advenir. Tempérons cependant en nous souvenant de ces paroles de l'avocat Vergès, énonçant que c'est « *le crime qui distingue l'homme de l'animal* ». À moins que nous ne démontrions que ce crime n'est toujours, en fin d'analyse, que la conséquence de la pulsion de survie, ce qui donc est vécu comme nécessaire prédation de la part d'un corps souffrant. Mal nourri, sans abri, mal soigné, mal aimé... Que Rome, Washington, Europe, Inde ou future Chine arrosent le globe des bienfaits matériels et qu'ainsi meurent les incendies. Rêvons d'une planète repue, assagie, gavée, émoussée, policée par l'action psychotrope de l'éducation et des marchandises.

NOUS POUVONS AVOIR PEUR D'ÉTOUFFER DANS UN LAS VEGAS MONDIAL, j'en conviens. Ne plus goûter sur nos papilles que l'eau chlorée - si peu - des piscines bleues à frontons attiques. À n'inspirer que l'air de frigo des moteurs climatisants. À développer notre vie de plantes hors-sol sous la menace des pannes des pompes irrigantes. À mourir tué par le neuf et la propreté des surfaces qui jamais se tachent. Nous effondrer sur des gazons durs verts, plantés de force sur l'ancien désert, débarrassés des feuilles mortes par le souffleur dorsal de l'employé hispanique sans nom ni voix, futur employeur lui-même, ou ses enfants. Les chairs meurent en armures de tissus neufs, elles-mêmes tissus tendus façonnés, le sac pourrit de l'intérieur, déjà la raideur cadavérique en les gestes économes et maintenus s'annoncent. Las Vegas de peau, l'intérieur des limousines fraîches et lisses préparent à celui si semblable des corbillards spacieux, dernière mise perdue au Caesar Palace. Mille chambres mortuaires s'y étagent au coeur du désert de la soif, future ville khmère, aztèque... débranchée. Ils sombreront dans le bouillonnement des jacuzzis, pris à la nuque par l'eau montante ou l'affaissement prévu du fond mobile du bassin à l'horloge programmée pour déclencher le mécanisme à dernière heure venue. Les torses bruns de soleil forcé, l'épaisseur des panses, l'argent des poils et l'or des chaînes, hiératiques s'enfonceront dans la mousse de bulles intarissables, comme l'acide qui dissout les corps mafieux dans les

baignoires des grands immeubles de New York. Immobiliers pilotes en route vers le néant, têtes droites, leurs yeux mangés par la mousse propulsée, statues de bronze brun, profils tétanisés sur l'effort de ne pas céder, comme en la négociation du dernier contrat, comme en la dernière apparition à la soirée donnée somptueuse dans les salons du plus renommé restaurant français de tout l'uptown. Nulle sauvagerie ni saleté jamais n'ont connu dans les parcs aménagés d'Utah, Nevada, Californie... nulle odeur ni chaleur de l'homme sur ces mesas où se posent en chaînes minutées les petits hélicoptères à rouge carapace. Le pilote amérindien sans sourire à épaulettes de steward mal réveillé, épaulettes dorées sur chemise blanche de servant, désenfilme les barquettes-repas bio sous le parasol de la table de bois rivée à la rouge rocaille, soucieux de la venue prochaine du suivant pilote et de ses quatre clients de manège, lui-même soucieux de la même chose en arrière de lui. Et de proche en proche ainsi l'anneau prouve sa résistance, comme la chaîne obligée des laborieuses travailleuses de la fourmilière, flux rouge en sol rouge, installé plus bas, plus loin, là où les possibles déchets du cycle naturel donnent occasion de la vie développer. Non pas sur ces plateformes de visite des mesas de Monument Valley, au bord du gouffre tarifé, où viennent jouer, vite lassés du manège, les enfants qui n'en sont pas et jamais n'en furent. Immensités inodores à la sapidité péniblement stimulée... malheureux colons, pionniers, jetés dans un pays trop grand pour eux, trop vite conquis, coincés par la peur du vide inconnu que depuis ils ne cessent de tenter d'emplir... en surproduction d'objets qui en l'année 29 du siècle 20, les engorgèrent, étouffèrent... sauvés, soulagés de ce pus par par la lancette de la guerre d'Europe et Russie qui sut ouvrir le canal où s'écoulèrent tant d'asphyxiantes richesses de machines emballées, sans frein, sans but autre que la poursuite forcenée de la course, d'un bond chaque fois en avant évitée la chute de la masse fatale... point de salut dans la pause ni dans le mouvement cessé... Arrêt de mort, n'est-ce pas ? Et pourtant c'est ce flux de bon argent qui donne la paix, la seule que j'ai jamais connue. Où est le mal, où est le bien dans ce déplacement de grandes masses d'intérêts, de territoires, de millions de vies... le nuage qui passe au

dessus de mon toit est-il meilleur que celui qui précède ? Qui a raison, qui a le moins tort ?... la pomme d'être pomme ou la banane banane ? Un territoire pour habiter, un toit pour se loger, des aliments pour vivre, les médicaments pour ne pas mourir, toujours, toujours les mêmes buts sans âge, la même peur qui met tout, tout en mouvement. Dirigés par les besoins des corps... la moelle des guerres et conflits. Le corps est le Grand Comptable incorruptible, toujours juste, sans jamais faiblesse ni distraction, sans aucune envolée ni plongée dans le romantisme du gratuit. Il exige des entrées compensant les sorties. Il nous tient. L'étau se desserre cependant lentement depuis que nous autres, constitués de ce corps hominien, avons commis la transgression médicale. Vouloir contredire le corps naturel par l'irruption de substances artifices, de torsion et corruption des processus. Prise de contrôle, mutinerie à bord. Depuis la simple suture jusqu'à la science bionique, la guerre intestinale est lancée, nous avons osé nous réparer, avons décidé de nous prendre en main, de gouverner par nous-même.

L'HUMANITÉ ANTI-NATURELLE EST CETTE ISSUE QUE NOUS POURSUIVONS, SANS LE SAVOIR OU DIRE, POUR DISQUALIFIER LE GRAND COMPTABLE qui est en nous, hait en nous, pour l'obliger à réviser ses calculs, à cesser de nous imposer l'inacceptable d'un air indifférent, absent, pragmatique. De ce corps naturel, nous rectifierons sans relâche les bilans déséquilibrés, épongerons les dettes, réduirons les surplus, réformerons au delà de son entendement même les mécanismes cybernétiques sur lesquels ses décrets se fondent. Et sur lesquels ont prospéré les cruautés de la Grèce, Perse ancienne, celle du récent Charles Taylor dans le Libéria saccagé, mutilé par les rebelles toxicomanes de 15 ans en perruques roses, fusil d'assaut et machettes émondantes. Saloth Sâr, *aka* Pol Pot, doit également être cité en mémoire du Cambodge de l'année 1975 et suivantes. Et faut-il encore prendre la peine, surmontant la lassitude vite venue, de nommer Maostalinehitler ? Crime ! Crime ! Favorisé par les victimes elles-mêmes, parfois. Réécoutez le slogan de Charles Taylor :

« J'ai tué ta mère, j'ai tué ton père, et tu voteras pour moi. ¹ »

Taylor élu avec 75% des suffrages dans une élection sans valeur. Théâtre de la cruauté. De la cupidité. Mentionnons le Néerlandais Guus Kouwenhoven,

1 « I Killed your ma, I killed your da, you will vote for me » - source : *The Guardian*

revendeur de diamants et bois, qui alimenta l'exaction taylorienne par un flux fidèle de dollars. Et de nouveau examinons de nouveau ces grands Grecs anciens, bien planqués derrière les légitimes études gréco-latines. Leur civilisation fonde la nôtre, attention. Apprécions leur statuaire et leurs auteurs, mais prenons soin néanmoins de n'oublier de fouiller dans les riches chroniques de leur brutalité, de leurs grandes exactions, gentiment reconfigurées en actes d'héroïsme légendaire, en belles histoires à parfum studieux et lisse de belle mythologie. Les Khmers rouges, dit-on, mangeaient le foie frit de leurs victimes éventrées, les jeunes *boys units* de Taylor mangeaient les coeurs et notre ami familier, le grand Homère, aussi inoffensif qu'un vieux buste en plâtre débonnaire, nous écrit dans son « Iliade », par la bouche de Hekabè :

« Que ne puis-je, attachée à cet homme, lui manger le coeur. Alors seraient expiés les maux de mon fils. »

Allons fouiller dans les épisodes de la guerre du Péloponèse du siècle -5, enquêtons chez les Perses et les Assyriens. On récoltera plus qu'on ne souhaite. N'oublions pas notre France, avec cette foule d'octobre 1789, où les chasseuses de reine hurlaient, selon Taine² :

« Où est cette sacrée coquine ? Il faut lui manger le coeur... Nous voulons lui couper sa tête, son coeur et fricasser ses foies. »

Promenons-nous près de Médine en 625 sur le sol sanglant de la bataille d'Uhud :

« La femme de Abū Sufyān qui (...) avait ouvert la poitrine de Hamzah, puis lui avait déchiqueté le foie et le coeur. »

Ne négligeons pas nos fougueux croisés tels que les chronique Raoul de Caen :

« Á Maara, les nôtres faisaient bouillir des païens adultes dans des marmites ; ils fixaient les enfants sur des broches et les dévoraient grillés. »

2 *Les origines de la France contemporaine* – Tome II – La révolution : l'anarchie

Cessons enfin avec le témoignage de Georges Clémenceau, à la fin du siècle 19 :

« (...) on trouvait sur les marchés d'Afrique équatoriale des individus sur lesquels chacun marquait le morceau qu'il désirait acheter pour manger. Lorsque tout était vendu, la personne était abattue et les morceaux distribués aux acheteurs. »

Je ne disconviens pas de la nécessité de confronter ces textes à la réalité historique... des mythes et rumeurs apparaîtront peut-être... mais la permanence de la cruauté à travers les siècles, s'impose, sinon dans les faits, au moins dans les discours et menaces. Ce qui ne peut nous réjouir, n'est-ce pas ? Oh, j'oubliais. J'ai lu ce soir à ma fille de 10 ans un conte pour enfants où un ogre égorge toutes ses filles.

LA GUERRE PRÉVENTIVE LÉGITIME ET VICTORIEUSE, C'EST ARROSER D'ARGENT, D'ARGENT, les ennemis potentiels... de les élever à notre même niveau de confort et d'éducation. Quand le bébé pleure et qu'il a faim, nourris-le d'un biberon bon de lait riche et doux. Gave le loup pour sauvegarder le troupeau. Si un ennemi te vient coloniser, accueille-le en tes trappes, mélange-toi, mange-le de l'intérieur à ton tour, agis en virus et que le monde le plus large possible en soit fécondé. Tu muteras pour déjouer les attaques. Épidémie, pandémie de joie et d'apaisement. Autrefois, toujours, aujourd'hui encore, ce sont les pères qui envoient les fils à la guerre... aujourd'hui déjà, demain, bientôt, nous humains enverrons nos machines. Affrontement de robots en guérillas urbaines, sous-traitance de la guerre à nos amies machines... le « zéro mort » américain du Nord n'est plus, de ce point de vue, une utopie. La guerre doit devenir un grand jeu en réseau... M.M.O.R.P.G³. N'a-t-on pas dit récemment que la Russie avait hacké les systèmes bancaires lituaniens ? La nouvelle guerre est là. Zéro mort. Un gagnant, un perdant... Zéro mort. Zéro pleurs. Zéro vie... Zéro vie ? Et oui, alors, donc, ce serait l'ère avenue du neutre. Mais ici, pour l'heure, je renonce à songer à nos sociétés carnivores, herbivores... ces victimes extra-humaines que nous ingérons. Ces petits meurtres quotidiens, ces repas... cette prédation

3 Massive Multiplayer Online Role Playing Game

gastronomique. Nous sommes voraces, nous sommes des ogres. Non, il n'y a pas zéro morts... Comment nous guérir ? Comment nous éviter de commettre l'atrocité ? Comment vivre en laissant vivre ?

Le ridicule tournoiement des idées en ronde perçante assemblées, qui te punissent et t'apeurent, te déchirent les ventres et font de toi le trébuchant pantin-mannequin qui casse, oublie, laisse échapper maladroit l'objet qui tombe. De nouveau au fond de toi t'entoure, t'encercle et t'assoupit, aspire la joie, l'envie, t'envoie en dérive naviguer, dégonflé, massacré de l'intérieur, fruit vidé de pulpe et jus, affaissé, une enveloppe molle, destinée un jour à échouer et sur un bord de plage et comme les algues sécher. Aplatissement de la stature, de la droite innocence, sectionnement des tendons de l'élan, le naïf n'est pas viable, corps criblé sous les rafales des tirs de barrage, gesticulation de la silhouette interceptée, c'est une enfance vivante qu'on déchiquette. C'est le contrôle qui s'applique. Le groupe te tue si tu n'es pas son sang.

Oui, pris en prédation de ma peur du monde extérieur, spirale de typhon qui aspire la vie de mon corps, me défait, m'abrutit, me rend pitoyable chiffon, haillon emporté, trempé aux vents des pluies, rejet, déchet, en dislocation, corps à voix étouffée, altérée, sourd filet de son qui se mange lui-même. Oh le bon et immense besoin de repos, sommeil réparateur sur ma chaleur noué, croquevillé, fourré à l'abri du terrier où l'animal se met en boule, hibernant. Tristesse du peureux, douleur du dépossédé, dureté des souvenirs de joie, d'aisance et de voiles gonflées de la vitesse d'avancer. Peur ! Peur ! Tu me plais, je t'emmène et te nourris. Peur ! Peur ! On est bien tous les deux. Englués, nos longues fibres nouées, nous trouverons ensemble cette vie en accéléré, où rien ne demeure, ne se récolte, rien ne s'acquiert, tout passe au travers, s'épuise en glissant sur ma huileuse carapace, poussé en panique vers un futur qui cligne de l'oeil au présent, qui me vidange, me lessive jusqu'aux brins ténus de la trame devenue cotonneuse, m'abrase, m'assomme de coups cognant ma tête boxée. Et mes yeux qui pèsent d'un poids de plomb dans les orbites, affaissant mes joues, donnant à ma peau tannée de stress la rougeur brune de la viande mal cuite, délavée, tiraillée. Crucifié, je me laisse dériver dans le flot douloureux et

compatissant, ivresse crémeuse, pommadeuse, de la dégringolade, désir de l'échec qui, voilà, complaisant débonnaire vous absout, solde les comptes, enfin nous libère en annonçant le prix à payer, vous désengage et déserre l'étau, disculpe, dédouane enfin. Douceur de la glu qui vous encotonne, râles de joie de l'étirement du miel doré tout autour, désir de torpeur et de la fuite de ce monde à nombreux leviers, manettes, poignées, vannes qu'il faut en le foisonnant espace de chaque minute, soulever avec effort, tirer avec effort, pousser avec effort... buissons d'actions à mener. Les bras restent et pendent, ballants, alourdis par les terminales mains engourdies. Voyez-vous les leviers, nids de tiges dressées, qui occupent les cabines de pilotage des vieux engins de chantier jaunes... voyez-vous les centaines de boutons et voyants des tables de mixage... pour lesquels manipuler il se faudrait en pieuvre transformer, a-t-on l'impression. Trop de clapets, poussoirs, curseurs, touches, pédales, serrures, escaliers, portes à pousser. « 1 Magicbox + 1 menu XL, 10,50€ seulement. Valable jusqu'au 30 septembre 2007 ». « Retentez votre chance. » « Collectionne les 5 jeux d'été pour t'éclater. » « 1 chance sur 4 de gagner. » « Offre non cumulable avec d'autres promotions en cours. » Cessez de nous mentir, nous tourmenter, nous parler, nous interrompre, de crier vers nous sans qu'on puisse répondre. Silence ! Silence ! « Faites le plein de douceur. » Taisez-vous. Laissez-moi. « 10,50€ seulement ! » Barre-toi. Frutos, Quickos ou qui que tu sois. « Libère ton imagination ! » Tu me prends ma vie, m'insinues, m'occupes... toi Fanta®, né des industries nazies, de nouveau tu m'envahis, m'étouffes... Jamais fini. Les voix sont partout, te mangent les cellules du cerveau, conquièrent de larges zones... « Intense », « Gagné », « Jeu »... Où dois-je fuir pour ne plus vous entendre ? Dans quel sépulcre, dans quelle retraite éloignée des vouîtes et chemins, dans quelle misère, dénuement, frugalité, déchéance dois-je m'enfoncer pour que vous cessiez de me traquer. Pour que vous cessiez de vouloir mon temps de cerveau occuper, exploiter, en faire une bonne énergie rentable, la source de vos profits... Je vous vois prospérer sur la mort de nos joies, sur nos élans encagés, asséchés par la pression du doux, du mou, du gonflé. Nous dormons dans vos oreillers,

marchands de sommeil... Vous nous assommez, et nous demandons plus encore d'assommer. Dans nos bouches fourrez vos mots, nous bâillonnez de paroles et de phrases, vous nous construisez, nous préfabriquez, nous voilà conditionnés, en palettes sous film, comme sont les paquets, bocaux et pots des linéaires hypermarchés. Sculpteurs insistants des circonvolutions cérébrales, sous votre ciseau nous filons tous en la même direction. Gauchisseurs, violeurs, pédophiles de notre natif silence intime... Face à l'écran, dans l'écran, prisonniers de vos tunnels publicitaires, je tente de garder équilibre. Mais on m'emmène, me transporte, me chatouille des promesses à l'oreille... j'accède enfin au monde sans menace, toujours vivant et riant, plus désirable encore que celui déjà effacé de mon enfance. Je flotte dans les joyeux coloris des cuisines et maisons, heureux de voir la sympathie souriante de ces familles que je ne peux toucher. Me voici puissant de ces images de véhicule et de sport, nocturnes, lavées des moussons de la pluie d'argent, marquées du tempo de la musique du cinéma d'aventures et de police. On me délivre ainsi une intimité que je peux faire mienne, sans efforts, tant mes capacités sont vastes et régaliennes. Plus je mange de ce feu d'écran, plus la tristesse étend son emprise sur le monde. Il est 21h00, je ne sors pas de chez-moi. Dehors n'existe pas. Dehors ne vaut pas le trajet des deux étage de mon immeuble. Mon dehors est dedans, je m'y chauffe en absorbant les aliments dont l'image même devant mes yeux est promue. Un jour me permettra-t-on de devenir cette image, de m'y dissocier en particules, d'avoir pouvoir de devenir ce que je regarde. Je suis déjà sur la voie, on m'y aide, m'accompagne avec soins et prévenance... je le sais donc, je suis matière précieuse, je suis le feu, le pétrole d'une grande combustion, l'essence même, le coeur d'un grand mouvement... serait-ce une grande-roue merveilleuse qui à l'horizon apparaît à deux jours de marche ? Je ne peux vouloir empêcher de nourrir cette rotation, celle, je le comprends, qui me donne lumière, objets et organise le monde en canaux vitaux qui jamais ne cessent d'alimenter en des réseaux si nombreux et organisés qu'ils me sauvent, salutaires orbes et rubans des indémêlables échanges qui

décongestionnent les artères des villes où battent nos vrais coeurs d'aujourd'hui.

ASSOMMÉ DE PEUR, DE LA PUISSANCE DU NON-SENS QUI T'EMPORTE, DE CETTE VIE FORCÉE DE SALARIAT MOYENÂGEUX, de viol social, chaque jour sur toi perpétré... Chaque jour t'est demandé soumission, abandon, trahison... trahison de ce que tu es, effacement, abnégation, génocide, nettoyage, brisure, pliure, prélèvement de 8h, 9h de chair de vie, tribut, taille... Trop naïf honnête enthousiaste, fustu... gratuité, beauté n'existent. Payer pour vivre. Regarde le supplice de tes pieds mutilés déformés par des années de marche en chaussure vendues à toi, observe, à vue d'oeil, l'atrophie, la disparition de ce petit orteil ultime. Va travailler, abruse-toi pour épouser les formes de l'habit de fer. On veut, oui, tuer en toi l'enfant, en faire un foetus mort, te manger la joie, inoculer l'anesthésie en ton cerveau trop imaginaire... ils piétinent en toi les rares et fragiles fleurs. Ils ignorent, ils se conforment... Où vont-ils ? La question ne leur vient pas. Ils vont. Et cherchent compliments, le plus d'éclats de beaux artifices avant la tombée de la nuit dernière. Battent et se débattent pour exister, malheureux ensocialisés, voûtés sous la peur du manque d'argent et du manque de plaisir de confort, non capables de réfréner la pulsion qui les fait se ruer vers l'après, le tout-de-suite, piétinant d'autres eux-mêmes pour parvenir au premier rang et ramasser les confiseries qui tombent. Sont vils, mais peut-on leur en vouloir, tant la souffrance les oblige. Comment les aider ? Hurler les mots pour qu'ils entendent. Les réveiller, les éveiller, les émerveiller. Leur ouvrir les bras en se garant du poignard qui peut surgir.

Voudrais-je être Norodom Sihanouk, toi qui chantes *Nostalgie de Chine*, déchu, claustré, au micro de ton

orchestre de variétés électroifiées, avec une beauté de voix de vieil homme, jeune, ému, réfugié politique en la vérité seule de la musique ? Aurais-je ces yeux doux, habités par la voix, tandis qu'en arrière-plan, un guitariste, en costume bonbon lamé et cravate sans éclat, appliqué, recueilli, en plongée lui aussi en les rêves perdus, se tiendra ? Les petits yeux ronds du prince, doux et noirs en la neigeur des cheveux et du teint, presque ceux d'un écureuil apeuré, traqué, vont loin dans la quête humaine. Qu'importent les paillettes pacotilles des ondulations du clavier électrique, qu'importe le clinquant de vieux plateau télé, de cirque dépassé, qu'importe le mauvais goût, tant que les yeux et la voix du prince, parfois près de chevroter, sont là, portant vers nous, dans les bits de l'image et du son codé, les questions, en suspens toujours, des hommes des royaumes les plus anciens. Norodom, souverain qui ne put dompter le mal, en causa possiblement, pleure et faiblement chante enfermé dans le palais lisse à reflets. Est-il mort, aujourd'hui où j'écris ces mots ? Bientôt, peut-être... Mais sa voix, sa plainte fut lancée, elle est avec nous désormais et nous en sommes les propagateurs. Échos du royaume khmer, échos des slows du rock-and-roll blanc d'Elvis Presley, des romances françaises de l'occupant-protecteur de l'Indochine, lamento partout porté, la tristesse, la tentative de joie, qui chaque homme, chaque femme unit, chacun enfermé dans son vouloir d'amour, blotti, accroché au sein de sa mère séparée, disparue, en regret de la silhouette amie du père si bon. La voix de Norodom se palpe au grain du blues de l'Amérique Noire, des Touaregs électriques, de la plainte embrumée de la voix d'Annegarn Dick, des hommes-flamenco et du silence humain des longues plages subocéaniques du dub techno, minimal, de Maurizio Von Oswald. « Music is a big prayer » dit la voix réverbérée dans ce mix de Jazzanova. Oui nous en avons le fort besoin. Laissez s'éteindre en silence les résonnances de cette voix et implorez qu'elle revienne encore une fois. Une fois. Une fois...

L'écho cistercien plane toujours encore sous les voûtes rondes. Il est matière même du silence qui en ces lieux se trouve. Les parois et leurs surfaces, rapports et angles calculés, opèrent toujours. Nous sommes au cœur de l'instrument, de la conception

logique du traitement sonore. La nef est notre outil, notre extension, notre pouvoir démultiplié, notre vaisseau qui vers la profondeur des distances, toutes verticalités et horizontalités abolies, s'avance... Un espace quantique ? mais je ne suis pas l'initié compétent pour l'affirmer. Norodom, jeune prince installé au hasard sur le trône par la France vichyste de 1941, me chante aujourd'hui, 2007, *Nostalgie de Chine*... Le temps ne passe pas, ce sont nous les décédants... vous savez, comme l'illusion du wagon qui semble avancer, alors que c'est le train adjacent vu par la fenêtre qui démarre.

« *ET QUE LA BEAUTÉ ME GARDE DE DÉSESPÉRER DE L'HOMME* », énonce le poète nommé Goffette. Et cet autre, sur les ondes, qui affirme s'intéresser au « *monde clos des gens ouverts* ». Le monde clos de la beauté, l'enceinte ajourée, poreuse, où nous retrouvons notre Règne, où l'Unique⁴ respire, s'épand, glouton du monde. Joyeux appétit qui s'aiguise et s'affine à celui des Autres. Nous vivons donc, Max, en copropriété, en un lieu rien qu'à nous, possédé par tous, un lieu que jamais nous ne pourrions faire vivre à d'autres, un lieu que nous sommes en milliards à ne pouvoir y faire vivre les autres. Il ne peut y avoir que chevauchement de lignes mélodiques, contrepoints, harmonies passagères. Soyons fidèles et vaillants en la place de notre pupitre et ne croyons à la venue d'un chef... ou s'il vient, il sera donc l'instrument de nous tous, au miroir duquel nous pourrions nous apercevoir et nous entendre. Soyons sensibles aussi aux beautés aléatoires. Pas de craintes généreuses : la maîtrise de notre territoire-univers apporte la clarté de vue et la sage tempérance qui pour autrui nous fera donner le meilleur d'une expérience. Et si notre Génie, m'opposera-t-on, est celui du Mal ? Le Mal n'est pas éclairé, ou plutôt mal éclairé... Territoire qui supporte encore des régions obscures non connues, incomplète monade dont nous pouvons en les interstices visibles insérer le couteau de la connaissance et du paternel pardon. Une fissure suffit pour qu'en ce lieu s'inhale le frisson certain de l'autorité. « *Apprivoiser après avoir dompté,* » pourrait-on condenser. Dompter sa propriété pour

4 Voir Max Stirner

donner aux autres le droit de passage, une hospitalité, et qu'en la bienfaisance de ces contrées parcourues, le désir – la conscience – leur vienne d'à leur tour explorer, reconnaître, comprendre et se faire témoin du territoire par eux possédé... lesquelles possessions se superposent aux miennes en une dimension que j'ignore et ne saurais nommer. La voici donc cette dimension, solidement présente par cette impossibilité d'être dite. Elle me conforte et m'emporte en une plongée montante, poussée en dérive par des vents stratosphériques, en rotations arrondies d'angles durs nombreux sans fin dans le renvoi des miroirs. Éloignement sidéral de toutes choses, à tel point que la telle absence et le tel oubli de repères ne créent trouble ni panique. L'amnésie se souvient d'elle-même, les couleurs changent de noms, d'aspects... je bois ce beau violet qu'autrefois je nommais jaune, ce bleu profond n'est ni blanc ni noir et son nom je ne sais dire... Les mouvements de la marche en avant ne permettent plus l'effet que j'attends et qu'à peine déjà j'oublie. Le décor s'actualise en flux continu et je palpate au tempo de cette réalité sans préjugés ni regrets, me réveillant parfois avec dans la poche de brillants bijoux, dont je n'ai pas souvenir. Somnambule cleptomane ? Visité par les fées ? Il n'est d'aucune pertinence de poser des points d'interrogation puisqu'on sait que jamais ne viennent réponses. Au mieux, des bruits, souffles, appels brefs, permanente rumeur qui par sa présence même s'efface et dissout. Ma substance toujours m'est perceptible, mais elle est ce que je veux, à moi ne s'oppose, accepte de jouer sans temps défini, n'existe ni comme question ni besoin... Possibilité à densité pure, poussée de tuyère qui anticipe tout point de cosmos, éprouve aucune impatience au départ, tant la délectation de sa liberté l'occupe, indéfiniment la satisfait, si bien qu'au fil du temps la nécessité du départ et la consistance même de l'univers s'estompent. Ici-même, en ce lieu, s'est accumulé le noyau ubiquiste d'un univers unique et sans conteste, foyer de soleil qui se moque de l'espace, ignore ce qu'est vivre, n'est qu'évidente, aveuglante présence en débordement d'elle-même pour qui le présent est passé, le passé est présent, le présent est futur, le futur est présent, le futur est passé, le passé est futur, le futur est le passé du présent, le présent

est le futur du passé, le présent est le passé du futur, le futur est le présent du passé, le passé est le futur du présent, le passé est le présent du futur, le passé est le passé du présent, le présent du passé... le futur est le futur du passé, le passé du futur... et bien d'autres encore que je cesse d'écrire ici, tant peut-être ai-je sentiment d'être débordé, en faiblesse de force conceptuelle pour abriter, entretenir toutes ces dimensions en mon esprit. J'en donne au moins l'amorce par cette esquisse écrite, cette transposition, seul outil dont je dispose ici, mais que d'autres eurent pu remplacer, qui par la peinture, qui par la musique, la mathématique, le sport, l'amour, l'architecture, le commerce, la fabrication d'un objet et mille autres choses encore.

ME VOICI DANS LA DÉMARCHE DE CELUI QUI CHERCHE MALGRÉ SA MALVOYANCE, et avance parmi les troncs d'arbres dressés d'une forêt, lesquels troncs savent, sans alerte ni bruit, changer d'implantation, comme si sans cesse autour de moi le monde jouait à un-deux-trois-soleil, facétieux, furtif, hors d'atteinte, témoin moqueur de notre égarement. Face à moi, dressé, massif, solide, je vois ce chêne à base musculeuse, régner – depuis combien de saisons ? – sur un peuple de végétaux vassaux, céleste voûte verte pour ce petit coin de monde, cette zone d'influence où je pénètre. Des traces de foyers et le piétinement du sol attestent du choix récurrent de l'endroit par des bivouaqueurs, innocents excursionnistes imprudents, bandits en fuite, population nomade créée, rejetée par les villes et les structures du travail salarié... Me voici donc déjà escomptant le solide toucher tiède et rugueux de l'écorce... j'avance, le tronc n'a pas bougé... pas de piège d'esquive, cette fois. Mais... Ma main tendue en caresse confiante ne trouve aucun toucher... la forêt de nouveau signale sa réalité malicieuse. Ce tronc de chêne, manifeste, présent, n'oppose pas résistance. Non que mon bras s'enfonce comme à travers une image holographique... je vois ma main fermement posée appuyée sur l'écorce. Mais de ceci, ne remonte aucune information tactile. Mon corps n'est pas en cause... si je touche le sol, j'établis un contact normal physique avec le tapis doux de la mousse par le soleil réchauffée. Le tronc de ce chêne et lui seulement, celui même que je souhaitais toucher, m'interdit la sensation attendue. Jamais encore auparavant forêt ne

m'avait tendu tel piège. Lequel désormais, il faut ajouter à la longue liste de mon carnet de voyage : déplacements, répliques, versichromies, transparences, métamorphoses, animations, voix... Le monde extérieur, de nouveau, m'apparaît donc flottant, grouillant de données, de variables calculées sans trêve, corrigées, adaptées. Monde provisoire, insaisissable, en invention permanente de lui-même, dont la seule pérennité réside en cette dynamique de changement, en cette redistribution répétée des cartes du jeu. En cette mise à jour des règles, sans terme discernable, faisant de moi un misérable système muni d'outils qui se périment à peine conçus.

« Hé! » me dis-je. Cette obligation sysiphienne de sans cesse construire, concevoir, ne serait-elle pas le principe même de ma vie, ce qui me tient en action, me diffère de l'inerte matière, de l'objet mort figé dans l'un des moments qu'il fut, comme l'image d'un film capté qui en devient le symbole observable, figé, support du redépart de l'activité cognitive sur d'autres chemins, objet-tremplin rapidement démonétisé, en désuétude, transformé en référence morte par cela-même qu'il suscita. Je plains et commisère de tout corps avec ceux qui parmi nous sont enfermés dans un moment cyclique court, un bégaïement du temps vécu, sans sortie, précisément calé sur les limites stables d'un espace connu, condamnés, ceux-ci, à reconstruire sans relâche ce qu'ils se voient eux-mêmes construisant déjà en nombreux exemplaires simultanés... accumulation de mouvements identiques superposés, juxtaposés... jamais achevés, mouvements d'intentions interrompues, revenues sans cesse à leur point d'origine et sans cesse de nouveau heurtant cette interruption... Les cycles de temps s'entassent, inutiles et pourtant vivants, actifs, nécessaires à leur initiateur, obligé qu'il est de se constater en constant recommencement de la même instabilité. Dans cet espace où la vie n'est plus que consommation réitérée du trajet d'une boucle, comme une manège de « montagnes russes » à séance indéfinie, l'atteinte de la proximité du but n'est — on le sait — que le signal de sa désagrégation et de la montée subite du besoin de réparer cet échec en recommençant de nouveau le parcours, la tâche entreprise. Disant ceci, on imagine par analogie un malheureux fugitif contraint, pour ne pas mourir noyé,

de sauter de blocs en blocs de glace, fondant les uns à la suite des autres... Pensons aussi à ces jeux d'arcade où sur l'écran le personnage doit poursuivre son chemin en sautant d'une plateforme montante ou descendante vers une autres plateforme animée pareillement. Pas une pause n'est accordée pour s'autoriser le découragement, la plainte de soi-même, la confiance à autrui. On ose pas tenter la chute, pour ainsi dire. La familiarité séduisante de l'intolérable répétition paraît préférable, comme un refuge connu, sécrétant un effet hypnotique dont on est le moteur même.

NE SONT-ILS PAS PRIS DANS CETTE CIRCULARITÉ USANTE, SI RÉGULIÈRE, ces travailleurs salariés qu'en colonnes fantassines, en fleuves dégorés par les bus et trains, je vois le soir attaquer le goudron des trottoirs ? Que lit-on sur ces visages tabassés ? La chosification en processus. L'abrasion des terminaisons sensibles, l'anesthésie du trop-plein vital, la mise en chair de la fonctionnalité, l'instrumentalisation... comme le détachement sensuel et affectif de la prostituée en commerce avec le client. Force m'est ici d'exhumer les mots d'une figure bannie de la *doxa* contemporaine de la portion de France, année 2007, où je vis en ce moment. J'introduis donc Karl Marx. On lit dans ses manuscrits de 1844 que « *le travail n'est pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail.* » Voici donc le lièvre levé. Voici donc ce que je perçois sur les visages des revenants du travail s'écoulant de la gare comme jets de pus ou fourmis en mission commandée. Ces êtres présentent le syndrome d'un état de souffrance tolérable, tolérée, fondée sur l'inhibition, acceptée, supportée grâce à la promesse de l'obtention à venir d'une compensation financière de fin de mois qui permettra, en la sphère privée, de satisfaire les besoins véritables, profonds et fondateurs... encore que ceux-ci puissent paraître, dans les modalités de leur réalisation, curieusement voisins des conditions mêmes du travail : sports à temps minuté, voyages où argent et temps se doivent d'être optimisés, spectacles planifiés où la recherche de la meilleure place importe... Les « loisirs » proposés semblent configurés pour ne pas instaurer de véritable rupture d'avec l'univers de l'entreprise et de l'emploi.

Les loisirs en tant qu'incitation à la consommation de biens et services, amènent les salariés à consommer pendant le temps de loisir, les objets et prestations fabriqués pendant le temps de travail. Ne pas consommer, c'est tuer son emploi ou celui de son contemporain. La vie privée s'organise pour garantir la survie de la vie salariée. L'une et l'autre forment une entité, artificiellement scindée par convention langagière et sociale. Regardons-nous, agents économiques en 24/24, placés en situation d'impossible décrochage, mise à distance, réflexion, méditation et donc refus... Agents économiques – j'insiste –, pendant les heures légales du travail... agents économiques pendant les laps de temps de « loisirs » ou de « vie de famille »... Désormais la ville et sa banlieue, la campagne même, appartiennent à un espace unique. Ces travailleurs déversés en vagues par les transports urbains regagnent des domiciles, somptueux ou modestes, que je vois tous placés à l'intérieur de l'enceinte de la grande usine. Comme si ces hommes et femmes aussitôt sortis du puits de mine allaient s'enfermer dans des baraquements contigus. Corneille déplaisante, je croasse... Le territoire du Camp de Travail s'agrandit. A point tel que par le mouvement de ce qui est nommé globalisation, Camp et Monde ne feront bientôt qu'un. N'ayant connu d'autre espace que celui-ci, nos enfants seront nombreux à croire qu'il s'appelle « Vie ».

IL N'EXISTE PAS, LE BLANC DU CIEL. LÀ OÙ TU VOIS DE LA COULEUR S'EXERCE SUR TOI UNE PRESSION D'ATMOSPHÈRE. Les courants d'air chaud, froid, se positionnent, luttant, et constituant par affrontement l'équilibre dont nous, le peuplement, tirons avantage. Le bleu du ciel non plus n'est pas couleur. Il est action, masse en mouvement, phénomène installé par les causes en constellation, par de successifs effets, simultanés, sans autre but que celui que nous d'en-bas assignons. Le ciel est objet, condition de vie... pas couleur. Les nuages ne sont pas noirs ou gris, les couchers de soleil rouge orangé n'existent pas. Les couleurs ainsi énoncées nous construisent univers plat, hermétique, immobile, transcription figée, univoque, d'une perception qui en elle pourtant contient des profondeurs de savoir, de connaissance et de libération. Les couleurs que nous nommons cachent le monde sous une couche de peinture lexicale qui enferme et jamais n'émancipe, n'élève, ni ne confère évolution. Couleurs inoxydables, fin verni que n'entament pas les siècles. D'un coup de poing, brise leur surface lisse pour inhaler enfin le vertige de la profondeur, de la dimension et te découvrir – comme sous l'effet d'un éther sécrété par tes neurones même –, bien autre chose qu'un être vertical posé sur le globe et qui se voit placé en une trajectoire vécue comme nécessaire, vitale, inflexible et désirable. Il faut donc laisser monter en toi la muette voix de l'espèce, les consciences en foules de tes devanciers, les brillants et les médiocres, anonymes et illustres mêlés, leur laisser te chuchoter la sagesse issue de la synthèse longuement alambiquée de leurs gloires et bassesses, et te faire, à ton tour, véhicule de

cet invisible parasite qui nous utilise, qu'ensemble nous constituons, dont l'existence t'est confirmée simplement lorsque tu croises le regard d'un homme ou femme inconnu⁵, vivant en pays lointain... Une présence familière s'y perçoit qui est tienne – mais ne t'appartient pas – qui a conscience d'opérer simultanément en toi et en cet autre inconnu, étranger. Tu es récipient de totalité de l'humaine race et sans fin tu peux y puiser pour continuer de l'établir, en être stigmaté incontestable, agent libre et digne propagateur, porteur sain, et même virus. Tu n'es pas incarnation de maladie, rassure-toi... mais néanmoins tu peux te considérer comme élément actif d'une pandémie qui toute la race unit et constitue. Ce vaste espace d'action t'appartient, aussi bien qu'aux autres. Tu as devoir et nécessité d'y exister sans entraves. Ta virulence ne souffre nul amoindrissement car, dès lors, c'est c'est l'organisme commun, la grande syndication, qui s'en trouvera affaibli, orphelin d'une chance pourtant initiée, allumée le jour de ta naissance. Immense pouvoir dont n'as pas encore eu l'occasion de mesurer l'étendue, la nature, la finalité. Oh oui... Nietzsche aurait possiblement nommé cette chance « volonté de puissance »... et je n'aurais pas aimé ces mots. Moi qui fabrique ces lignes, je sens qu'à la vie humaine s'offre un au-delà de la puissance qui rend celle-ci obsolète, insignifiante, inopérante... ajoutons « grotesque » pour tenter d'en mieux faire percevoir la définitive péremption... une ridicule posture sans effet sur les modalités de notre condition humaine. L'au-delà-de-la-puissance, par analogie, serait l'aval des fleuves s'élargissant en delta. Dépassés les grondements des torrents, le tonnerre des chutes et la sinuation des méandres convenus. Au-delà de la puissance, donc, s'anéantissent les fictions que sont l'au-delà, l'en-deçà et toutes tentatives de localisation des objets qui nous tourmentent... Les marges emprisonnantes que nous étions censés précédemment transcender par la puissance, sont dissoutes. Nous devenons les limites, elles résident en nous et sur elles nous opérons à notre main. Jamais fixées, en mouvement centrifuge qui est aliment même de leur matérialisation. À quoi bon, donc, la puissance,

5 Terminaison neutre en ù, pour que dans l'accord du complément du nom « regard » le masculin ni le féminin ne l'emporte.

puisque nous sommes désormais devenus l'objet contre lequel son mouvement s'exerçait. À quoi bon détenir les canons qui vont ouvrir les brèches dans la cité, si toi-même tu es cette cité ? La volonté de puissance infère que le monde ne nous appartient pas... erreur, nous sommes ce monde, le constituons, en sommes tous par nature et naissance propriétaires, car chacun, tous pareillement, par le prisme du système nerveux central en sommes les concepteurs uniques... individus, être indivis, générateurs de leur unique sphère de vie, placés en position d'absolue liberté, en une confrontation où ne se trouve que soi et le monde extérieur, lequel est matière interne à soi en ce qu'elle est perçue, animée, rendue perceptible par soi seul. Les uniques, donc, limites du champ d'action sont ce que tu es. Seul toi sait quoi est bon, seul toi sait qui tu es, seul toi possède l'intime conviction de la pertinence. Les autres ne savent pas, ils ne sont pas toi. Tu es seul, dirais-je en plaisantant à peine, à pouvoir être toi. À pouvoir être le monde.

PRENDS GARDE AUX DOCTRINES QUI ENSEIGNENT QUE LA VIE TEND VERS L'ACHÈVEMENT D'UN BUT⁶, que toute longue vie vécue est préparation, quête effectuée pour accéder, le moment venu – celui de la mort – à paix, vérité, satisfaction, accomplissement⁷. Ces enseignements apprennent donc à n'entrer pas ici et maintenant dans la vie, mais à vertueusement le hasard endurer dans l'attente d'une libération à venir. Pensons à l'enfant qui dit « Quand je serai grand, je serai... » La sournoise conviction de ne pouvoir être que « plus tard » nous est instillée si tôt... Mais, enfant, te voici déjà grand... par ce que tu es, en cet instant même, par la force des capacités qui sont tiennes... ne crois pas qu'un jour, magiquement devenu « grand », tu pourras commencer à être vraiment. Dès ton premier vagissement – et même avant –, le processus a été entamé. Dès cet instant tu as empli l'espace de ta présence, as façonné ton monde, précédant de loin les rites initiatiques sociaux, successifs paliers codifiés de passage à l'âge adulte.

Il est certes plus fonctionnel pour un gouvernement, un pouvoir économique et politique, d'avoir à disposition des foules « en enfance », persuadées de la réalité du but à atteindre, extérieur à elles-mêmes, pour le moment présenté comme inaccessible, mais qui possiblement dans le futur sera enfin à leur portée. De ces masses en attente, en tension vers une valeur

6 Achever un but n'est-ce pas lui donner la mort comme au cerf couru ? N'être donc que volonté de meurtre.

7 Ceci posé, la mort est bien cet instant où une quantité démesurées de vie s'accomplit en la durée la plus brève jamais vécue, modifiant par là-même la conception habituelle du temps. Un point d'orgue sans limite indiquée.

qu'elles placent au-dessus d'elles-mêmes, il est plus aisé de conduire les actes, et d'orienter le chemin en la direction voulue... Donc de les gouverner, elles qui ne se gouvernent pas elles-mêmes. En ce sens, l'espoir apparaît comme outil puissant, redoutable pour l'individu, n'est-ce pas ? Car il renvoie fréquemment, par mouvement de rebond, à son antinome, le désespoir, puis, par nouveau rebond inverse, de nouveau se revigore pour ensuite une fois de plus muer en désespoir. Dans ce jeu de pingpong où l'individu est donc la balle, molestée, tabassée, maltraitée, la place pour ce qui se nomme « vivre » n'existe plus. Il y a enfermement entre deux pôles contraires, inconciliables, nécessairement doubles, n'existant pas l'un sans l'autre. Au lieu de tenter de s'appuyer sur cet à-venir, ce préexistant, ce tout-réussite ou tout-échec, fondons solidement le déploiement de notre être, emmenons-le dans l'existence en s'appuyant, comme l'écrit Stirner sur le « rien »... sur ce qui est donc tout à nous en propre, sur cette « propriété », cette absolue totalité de l'univers extérieur dont nous sommes conjointement, en une simultanéité indésoudable, à la fois l'origine et le destinataire. Mes filets n'ont pas donc de limite connue d'avance, j'en peux tisser et lancer tant que s'exerce ma conscience de vivant, en faisant pari qu'au delà de la mort plus rien n'existe. Le monde-autour avec moi disparaît. Et fichtre ! Si par merveilleux – ou naturel – phénomène , je bénéficie d'une forme de vie *post mortem* vécue consciemment, j'aurai gagné un bon bonus intattendu. Pascal, savant philosophe et pieux homme du siècle 17, postulait dans son fameux « pari » que Dieu existait et nous réservait, après notre mort, l'entrée dans son grand royaume de bonté et beauté. Je fais pour ma part pari inverse, mais me rejouis tout autant si l'issue que je suppose ne se présente pas. En attendant... ou plutôt, non, sans attendre, puisons à pleines mains et grand appétit dans l'abondante et variable matière de notre propriété, espace qui sans interruption se recalcule, nous englobant – soyons-en rassurés – dans son processus de traitement... matière dont les qualités plastique lui font épouser avec douceur et pertinence le contours de nos mouvements, nous habillant, nous donnant à percevoir les repères familiers indiquant ce que nous sommes et aimons être.

VOICI DONC CES ROSES, DONT LA COULEUR ÉCLAIRCIE DE SOLEIL MATINAL ME PARLE, rappelle à ma mémoire les travaux d'un Monet, Renoir, Pissaro dont je me souviens qu'ils furent familiers de cette partie du village de Louveciennes, aujourd'hui ville, dont la grande route désormais trace un large axe lisse à peau de goudron. Dans le même temps, les pétales ainsi vues dans leur éclat, leur fraîcheur, me chantent les délicates bordures tremblées du sexe d'une amante ouverte aux caresses les plus tendres, attentionnées, émouvantes, animales. Rien ne m'empêche, levant de nouveau les yeux par la vitre du bus, de voir les tarifs lumineux de la station-essence me dire ISO au lieu de 150, ou l'inscription publicitaire sur cette camionnette affirmer « No One » au lieu de « N°1 »... Modifiant ainsi le mode d'hallucination de ton regard, tu prends possession de ton domaine, tu te constitues, éprouves ton unité et ton unicité. J'ai entendu dire que selon Heidegger – para-nazi, un temps – l'angoisse était outil par lequel nous nous arrachions à l'emprise des autres, à ce que nous percevions comme étant « autrui ». Une sujétion, dévotion, à autrui serait donc implémentée en nous dès nos premiers instants de vie. Et la lutte pour conquérir son propre territoire – « être soi-même », être ce que nous sommes ontologiquement, avérer notre ontologie – use de l'angoisse comme outil en même temps qu'elle en est le symptôme... outil puissant à la force tractante, pour se désengluer du placenta du monde des autres, voici ce qui s'accomplit non sans tensions et craquement des ligatures, non sans déchirures. Doit-on voir dans cet éprouvé une correspondance avec la douleur, la peur, l'anxiété de l'enfant qui expérimente

la séparation d'avec l'amour et la chaleur de la maman et qui voit prendre forme en sa conscience la certitude qu'une séparation interviendra, prodrome à la disparition physique de celle – et de celui – dont l'acte, un jour, créa les conditions de sa venue au monde ? L'angoisse donc... revenons-y. Par la suffocante pesée de sa mainmise, par la puissance de sa torsion, elle est signe, preuve que s'opère en nous un architectonique travail de constitution de soi, d'établissement de son territoire d'où, jusqu'au dernier, les autres, pour leur bénéfice, seront expulsés. Les autres sont ma propriété ! De même que je dois savoir que je ne peux éviter d'être la leur. Un équilibre, une économie, semble ainsi pouvoir être constatée, ne pensez-vous pas ?

Eh oui, à l'instant où je reprends le tracé de ces mots, combien douloureuse, désespérante, angoissante m'apparaît la nécessité de garder mainmise sur ma propriété. Comme si des voix sapantes, saboteuses, me sussuraient que ce monde extérieur est trop lourd pour moi, qu'il est exclusive propriété des autres, qu'il importe de s'y soumettre, que c'est là l'unique légitime destin, lequel consiste à se faire cribler par le chaos du monde, par les rebonds imprévisibles, asensés, de ces innombrables individualités en entrechoc, aveugles sur elles-mêmes, ignorantes de l'anarchie qu'elles secrètent, ignorantes de la désorganisation qui nourrit leur vitalité... Ces bacilles malins, je ne dois pas croire en leur existence. Il me faut cesser de les animer, sinon je me trouve contribuant pareillement au chaos qui nous charrie. Que le silence et le vouloir planent de nouveau sur mes plaines, que mon drapeau hissé claquant, nous offre à tous le repère qui ne doit pas faire défaut. J'éclaire mon territoire, et cette luminosité, vue depuis les extérieures consciences, apparaît comme balise utile au choix d'un chemin. Peuplons la nuit de nos intimes feux, vivaces, rayonnants. Ouvrons la bouche pour prononcer notre nom, le vrai, l'unique. Cassons la peur taboue de voir dit le mot qui désigne dieu. Osons donc parler ceci, osons dire cette existence, celle par laquelle nous serons reconnus, identifiés, celle qui naît de notre accomplissement, celle qui ne peut qu'advenir, celle que depuis toujours – nous le savons à défaut de la pouvoir nommer – nous accompagne et nous constitue.

Il te faudra sans défaillir crier longtemps ce nom de toi, sans cesse le répéter, tant tu constateras la puissance de la surdité de la masse amorphe, atone, du groupe, de cet agglomérat de consciences endormies, ou jamais éveillées, soumises en leur volontaire servitude, ne disposant pas de ressource pour imaginer l'au-delà possible des montagnes et repérer les indices annonçant la présence accessible d'un territoire, hors champ, à parcourir, comprendre, dépasser. Groupe comme corps mort de méduse, frappée par ton bout de chaussure, qui sous le choc semble réagir mais toujours de nouveau s'affaisse, confirmant l'irréversibilité de son inertie. Ou alors patient d'hôpital au poitrail dénudé, au thorax projeté vers l'extérieur par les décharges du défibrillateur, tentatives qui se succèdent, conclues chacune par le retour à l'absence de mouvement, à la passivité dense, obstinée, patiente, à l'entêtement têtu et irritant de l'objet qui « refuse » de remplir sa fonction et vous laisse, vous seul, avec le monde sur les bras. Prends garde qu'à force de planter les coups de pics dans la masse muette tu n'en viennes à forer une galerie basse et sans issue, trop étroite pour le retour, qui sur toi, paisiblement, en un mouvement de dormeur qui se retourne, sans émotion – pas de haine, pas d'amour – s'écrasera, respectant avec fiabilité jamais prise en défaut les lois invisibles qui conditionnent sa survie.

EMPORTÉ DANS LE TOURBILLON CRAINTIF ET SANS REPOS DE LA PLUS BELLE LUMIÈRE JAMAIS VUES EN CE MONDE BORNÉ. Emporté dans la plus belle des lumières bornées de ce monde passif et sans repos. Emporté dans la lourdeur pavée des berceuses bernées qui me pensent et puis m'oublent. Emporté dans la stupeur tremblée des berceuses qui me narrent l'arrivée des gars en tenues de cowboys joyeux. Emporté dans la douceur pavée des intentions sans nerfs qui volent, s'arrachent, éclatent de rire et de malaise. Entraîné par le départ de l'arrivée, ce train aux bielles sans vapeur ni son, piqueté de rouille arrachant l'étoffe. Entraîné dans la douceur normée des épaves qui me virent, des échos malappris, des siroccos trop chers et trop denses. Désolé de la force qui m'oblige à rater la péniche tranquille sur l'eau posée. Gymkhana de combat aux périls arrières qui encombrent le flot qui se coince au bord de tes lèvres, de tes soupirs oubliés et des impolis danseurs en costumes noirs de soirée. Magie théorique aux accents sincères qui se débine, décascade en rampant d'étoiles de fer en fleurs de bois pas de santal. Pas de scandale, à petits pas feutrés la bonté se cache, persécutée. J'étiquette les hameçons qui montent vers le rideau du lointain de surface, les armoiries viendront plus tard, au son des trompettes et de l'étalage des titres. Pas de répit pour les sans-soucis sur qui cent soucis pleuvent par jour de haine, bras tendus mais croisés, paquets ligotés en camisole politique. Pamela Gordon est installée quelque part dans la pièce où ne chauffe qu'un radiateur électrique. Et pourtant la fenêtre-guillotine est ouverte avec auprès d'elle ce ventilateur grillagé, blanc, neuf qui soulève les rideaux de nylon

sali, des voilages miséreux comme si souvent dans les séries de télévision et les lieux communs des clips musicaux. L'étrave pointe vers Étretat, le roulis m'exaspère, je vois des cloisons qui me choquent, quel transport malsain ai-je choisi là !

Dernière envolée des livres qui s'ouvrent au son des cors qui se pavanent. Des natures numériques, sans égard pour la vitalité de la souche, légère, infante naïve en attente de plus qu'il n'est possible. Nous n'aurions pu guère accepter un tel édit, contrat vachard qui n'aboutit qu' à nous faire lancer des appels sans écho perdus dans les bourrasques d'un vent qui balafre, jamais ne sanglote, nous pousse des cris de fuite... il a peur de lui-même et nous alerte. Parachèvement de l'effroi de la houle, lentement quelque chose continue de hurler, mais sans fracas, sur un mode apaisé, en murmure de mots mélangés, d'hétéroclites bruitages qui se brisent en morceaux, déconstruction vite oubliée de nos oreilles attentives à la survenue promise de la faculté à elles donnée d'un jour aussi parler et dans l'espace tracer leurs stries de sirène. S'il faut sortir le sens des essais qui mènent à s'allier dans les parages des fous, des pénibles enfantillages des bateaux sans voiles dehors, décollés du vent sans trace, alors il faut ruer dans les brancards comme vieux chevaux sans remords et pacifier l'entière contrée pour qu'à jamais les grappes chaque automne puissent glisser mures en les hottes des journaliers apaisés. Trop de tracteurs nous ont rappelé les moteurs des campagnes d'attaque, les voici bannis de notre aire, nous ne souhaitons plus gagner le temps qui nous manque et, infidèle, s'échappe à nous, quoi que fassions, même au plus élaboré de nos contorsions assistées par savante machinerie aux mille membres articulés d'insecte.

LA STRUCTURE NOUS DOMINE, EN SES GROTTES NOUS SOMMES TERRÉS, précaires, attentifs aux bruit de mouvement. Nous savons que cette montagne se nourrit des peurs qu'en elle nous creusons, nous savons que sans nous, ses vers, la montagne s'écroule en tas totalement moulu, que nos petits corps de parasites apportent la vibrance vitale, frottements de membranes, bourdonnement, zonzon de mouches que les heurts et zigzags jamais ne dépitent. Cette gigante éponge, nous en sommes les atomes, gorgés de son sang. D'un poids mort soudain sans nous, elle s'affaisserait, saignée, pâle dégonflée, déchet carné de graisse et tissus flageolés, vite nettoyé par les becs durs des charognards les premiers venus. La Structure attend de nous l'action et nous ventile de peur, soufflant les menaces fantômes dans les conduits troglodytes où nous sommes tassés tremblants. Les sifflements de l'air méchant nous attachent à nos grabats de misère. Comme généreux et souhaitables ils nous paraissent ! tant la menace du vent est immense. Gardons notre crasse qui bien nous chauffe, et de bonne grâce continuons d'étayer l'édifice qui nous ploie. Nous croyons qu'en dehors de la géante coquille criblée, nos corps si mous et lisses ne pourront endurer la fraîcheur des brises naturelles et seront par elles épluchés, décapés, tannés, gercés, craquelés de lésions, n'ayant pour pansements que le pus de leurs plaies ? La montagne est dure, mais sa caresse tant nécessaire nous donne l'abri, la sûreté de la masse brute, caparaçonnée de feintes éprouvées, routine musclée, endurcie de cuir terni, banal, vieille cuirasse d'ordinaire soldat mercenaire, outil de travail, seconde peau devenue la seule, gibecière de trappeur

parcheminée par les fontes de printemps sans coup férir endurées. Aucun passage de fièvre, aucun K.O. d'angine ou grippe ne fait dévier la force vitale du sillon brutal à tracer, attelage de charroi qui jamais les bourbiers ne craint, ou à tout le moins, s'y dirige sans arrêt marquer. Oh non, cette puissance active ne peut s'éloigner de soi ni se transformer tant la tension d'effort la maintient rivée à la traction de l'ensemble, tant le non-mouvement pour elle serait résonance pathogène de la force inemployée, l'anxiété de ne savoir par où expurger le flux et d'à soi brûlures ainsi de fouet répétées s'infliger. Jamais le tabassage visuel des vibrations de fatigue, concentriques à son champ visuel, en un flux constant d'émission-réception, d'*output-input* – plus parfait que les plus ambitieux programmes de *social engineering* – n'interrompra sa volonté de mener chaque tâche à bien, quitte à en réduire la superficie à mesure que s'en fait jour la trop importante complexité.

Encaisser, jamais décaisser sinon sournoisement avec, aux yeux de tous, la naïveté inattaquable de la bonne volonté qu'on ne peut condamner. La tricherie de l'individu s'escamote ainsi, ne se devinant qu'à quelques réflexes annexes, dépassant la portée du champ de la conscience, en des tentatives de resquillage et autres détournements dont la relative innocuité permet qu'il n'en soit pas longtemps tenu rigueur alors même qu'ils sont les stigmates incontestables de la pire délinquance, la plus tenacement implantées dans les fibres essentielles de la masse nerveuse. La détestable permanence du besoin d'affichage des preuves du talent s'avère appartenir aux manifestations perçues comme retardant l'engagement du pronostic vital. En utilisant au mieux une intelligence aiguë des règles manoeuvrières, combien d'années peut-on ainsi parvenir à masquer l'étendue et l'existence de son désarroi et de sa médiocrité manifeste ? Longtemps, semble-t-il, jusqu'à même résister aux assauts de la postérité, pourtant puissamment armée de méthodologies universitaires d'investigations croisées. Le réfugié du réel, qui a fui les territoires qu'occupent ces agissants imposteurs, ne rejoint-il pas ceux-là même qu'il craint, lorsqu'il met en oeuvre pour son salut un monde par lui décidé ? Si les nuisibles

ignorants qui entretiennent le simulacre de leur compétences parviennent à maintenir leur indéfendable position, n'est-ce pas en allant, eux aussi, puiser aux sources d'un monde par eux décidé ? Que m'importe ? Jamais ne pourrai totalement élucider le mécanisme élaborant le réel perçu par autrui. Plus encore, quand le puzzle de ma « propriété », de mon univers, se désassemble sans annoncer rien d'autre qu'une panique à bord, perpétuée tout au long du jour solitaire par la rotation de petits cycles émotionnels. Ces petites trajectoires où, d'un pic anxieux, on parvient à trouver la voie d'un chemin caillasseux, pas commode, en le parcours duquel on tombe en légère torpeur. Mais lorsque celle-ci semble s'installer, presque semblable à de la songerie, une roue de bois farce aux rayons prolongés de chaussures de clown en cuir rouge (ou de gants de boxe rouges, également en cuir), vient finir de tourner près de toi, te foutant des coups qui provoquent des étincelles de réveil pâteux. Et tu enchaînes sur le cycle suivant, dont tu sais qu'il se finira de façon déplaisante, mais dont déjà tu ne te souviens plus que vaguement. Héberlué par les rotations successives de ces cycles de panique, tambours de machine à laver floutés de vitesse, te voici allongé sur un long char, aux dizaines de roues indénombrables, dont l'arrière touche le matin et l'avant touche le soir. C'est ta journée. Tu la fabriques tout seul, avec tes propres forces, avec la puissance de ta peur... une turbine à peur, c'est ça qui propulse ton char. Quand tu parviens à ralentir certains des cycles susnommés, on va dire que ça te fait une chenille d'engin de chantier au lieu d'une série de roues. Les moyeux demeurent, mais tu as pu les enrober d'une chenille. Au delà de l'essai de précise transcription du phénomène qui te fait exister sur ce mode, disons qu'en toi s'exprime une force qui ne trouve pas d'exutoire. Il y a un moteur qui tourne, mais n'arrive pas à transmettre son mouvement à un modèle de roue qui lui convienne. Ça n'enclenche pas, voyez-vous ? Ça n'embraye pas, dirait peut-être un mécanicien. C'est comme dans les films d'action, quand un personnage lance un grappin pour escalader une maison. À chaque tentative, le grappin n'accroche pas, jusqu'au moment où, dix secondes avant le passage de la patrouille ennemie, le grappin se cale. Le personnage agrippe la

corde enfin tendue et procède à l'ascension tant désirée. Voilà, c'est ainsi de ces journées, à la seule différence près que jamais le grappin mental n'accroche. Tout est puzzle, foule instable, banquise lézardée et fractionnée en millions de glaçons flottants, se cognant, culbutos glacés, glissants... comme conscients, aussi, du compte-à-rebours enclenché qui par leur fonte se terminera. Oui, mes journées sont des compte-à-rebours... remplacés par d'autres avant que d'avoir couru au terme de leur décompte. Rien ne se passe, et pourtant combien ce rien est source de peur ! Ça exprime bien ce que je ressens, oui.

VITE, RETROUVER L'ÉCRAN MENTAL, LE FILTRE, LE RIDEAU, LA HOUSSE D'INCONSCIENCE qui permet que l'insoluble complexité de l'agencement des événements édifiant la vie ne s'engouffre en cohue d'émeute dans le réceptacle, dans le sanctuaire ténu, de ton entendement. Ne pas laisser le chaos du monde s'infiltrer, s'immiscer par les interstices, coloniser les tissus intimes, se propager, métastaser, venir tambouriner sur l'os du crâne en explosions de pop-corn, prendre le volant de tes milliards de voitures et conduire au hasard sans savoir piloter, courses folles qui emportent le mobilier urbain, le plient, mutilent et finissent dans des vitrines effondrées tandis que le piaulement des alarmes anti-infraction réveille la ville. Attention à cette propagation du souffle destructif qui sème les foyers d'incendie dans les paysages intérieurs. Les tocsins s'entrechoquent et les sirènes s'unissent. Mal habillé, chassé de ton lit chaud, tu parcours les creux et bosses du terrain balayé d'indifférence, en quête de l'eau qui pourrait tuer les flammes. Mais des mains ennemies, invisibles, imaginées comme vertes et décharnées, sont passées avant toi et, par leur magie, ont fait s'évaporer rivières étangs et sources. Tu es refait, tu es « grillé» Ta petite ferme de bois joli finira en braises écroulées et partout, en les innombrables parcelles du territoire, les autres fermes de bois joli pareillement achèveront de vivre. Si tu pouvais transformer en belle eau apaisante les lacs souterrains profonds, étendus, alimentés par le flot noir et brun de ton ressentiment... alors l'embrasement général serait vaincu. Mais ces sombres gisements de subsurface auxquels tu pompes, donnent de la force joyeuse et

moquante aux incendies qui s'emparent de tes possessions. La colère ne te sera d'aucun secours. Elle te mangera, viendra fragiliser les piliers de ton édifice unique, en porosités gorgées de mouron, fiel, suspicion, zizanie pathogène. L'ange malin qui te patronne, sera vu souriant de son lisse visage de fresque, présentant en sa main cambrée aux doigts délicats éployés la petite fiole bleu nuit emplie de la liqueur dense de la rancune. Cet élixir néfaste, tu en es l'alambic. Ce jus sirupeux et rare, il est extrait des fluides produits par ton corps tendu de refus et de haine. En cette rutilance de minuscule flacon, chatoient les molécules de liquide essentiel issu de ton sang, de ta lymphe, de ta bile, de ta sueur, de toutes les précieuses substances produites par les glandes enfouies dans la masse de ton corps-usine. Que l'ange malfaisant fracasse la petite bouteille sur la carrelage rustique d'une auberge perdue et, aussitôt, des points aigus de douleur fine, précise, rayonnent de toi, t'animant de mille foyers de dolence, martyr de mille flèches percé. Ces visions semblent bien théâtrales, excessives, allégoriques. Le réel vécu peut se décrire avec plus de simplicité.

Ce sera le demi-jour d'anciennes cuisines palatiales d'époque Louis-Philippe, entresolées, aux plafonds bas et crème, voisinant avec des galeries techniques voûtées à sol de ciment pulvérulent, emplies de la chaleur brute, à l'odeur de mazout lointainement comburé qui s'irradie des puissantes canalisations scellées fuyant droit en des directions dont le point d'arrivée ne se peut apercevoir. Si tu laisses ta pensée, bien avant le reste de ton corps, s'engager dans ce labyrinthe, jamais tu ne pourras la rappeler. Donc, fais-la s'exercer dans l'enceinte visible et circonscrite de cette ancienne pièce à rôtissoire, aux fenêtres en arcades tronquées qui laissent voir, au travers des filtres crasseux des vitres, la rue de murs gris pollués où s'écoule en aveugle un trafic automobile qui ne te connaît pas et ignore lui-même en quoi, et pourquoi, il se constitue. Installé sur le fond sonore de la rumeur motorisée, le petit groupe de réunion dont tu es l'un des composants, pose ses coudes sur la surface plaquée d'une table lavable couleur tabac.

Finalement, au terme du pire de tout, tu parviendras, par la pose d'une bombe logique, à faire

voler en éclats les toitures de ce long bâtiment ancien à pièces entresolées. Propulsé avec les autres vers le ciel, jouissant de l'avantage d'être en grande familiarité avec l'intrinsèque nature de l'explosion par toi provoquée, te voici, au contraire de ces autres vite retombés, dominant un instant en panorama aérien les axes de circulation engorgés de véhicules bloqués, de piétons en grappes statiques ou en files cheminantes. La protestation antigouvernementale s'est exprimée par de nombreux mouvements de grève dans les transports publics. De nouveau et passagèrement, les citoyens ont la perception, les sensations bien physiques, d'appartenir à un groupe, une communauté d'éléments en interdépendance. Soulagement, relâche pour les consciences individuelles surchargées par la responsabilité du soi qu'encouragent les mécanismes de l'économie hypercapitaliste à processus industrialisés... Mais quand la grève survient, chacun se libère d'une partie de l'existential fardeau sur les épaules solides et invisibles de la créature collective. Coopérative mentale, caisse de secours, fonds de soutien, mutuelle antipression... où l'on recomprend pourquoi nous fûmes tribus. D'autres instants épisodiques de libération des consciences individuelles par la conscience collective peuvent être notés. Dont la plus récente que je vécus fut ce soir de finale de Coupe du Monde de football opposant l'équipe de France à l'Italie où deux inconnus, spontanément complices et souriants s'adressèrent parole dans une rame de métro franchissant la Seine à un moment spectaculaire, lorsque la tour Eiffel soudain s'élève à quelques encablures.

« Un-zéro.

- Non, c'est vrai ?

- C'est Henry qui a marqué. »

Ho, ho ! Quelle grande puissance psychologique de l'événement collectif, n'est-ce pas ? Combien grande est la tentation d'utiliser ces moments au profit de visées économiques et politiques... Publicité et propagande en appui sur le football. Quelle tentation aussi de créer à partir de rien de nouveaux événements finement configurés pour entraîner la conscience collective dans la direction voulue. Certes il est plus convenient — et plus efficient — de rechaper des faits existants, de les retravailler artistement comme un producteur ou agent de cinéma qui dégrossit la petite

adolescente nordaméricaine brune pour en faire un sexsymbol blond, icône d'entertainment générant des revenus financiers planétaires considérables. Rien ne vaut un vrai bon socle de vérité prosaïque pour bâtir les solides mensonges, n'est-ce pas ? Conférez-vous aux mythes, légendes et rumeurs.

LA MACHINE EST LÀ, NOUS PARLONS AVEC ELLE. DEMAIN NOUS AURONS DISPARU, remplacés par nos créatures numériques. Faites l'expérience. Appelez au téléphone un service d'assistance technique. Deux, trois voix successives, numériques ou enregistrées, vous aiguillent vers le bon choix. Musique, messages, choix numéro 1, choix numéro 2, choix numéro 3, retour au menu, musique, vous allez être mis en relation, le temps d'attente estimé est égal à moins de 2 minutes, l'appel vous sera facturé au prix d'une communication locale, un technicien va vous répondre... Et quand l'humain paraît, équipé d'une oreillette, quand sa respiration produit dans le téléphone un souffle saturé, il imite la procédure machinique. « Votre nom, votre code postal, votre adresse, votre numéro de portable... » Imitation ou déjà machine en voie de constitution ? La taylorisation des activités de service fait surgir les mêmes interrogations que celle des outils de production au temps jadis de Henry Ford. Il surviendra, je suppose, le même phénomène. Raréfaction totale de l'opérateur humain. Dans vingt ans, les centres d'appel seront des salles-serveurs. Voyez l'horizon qui se dessine ? Ensuite – quand ? – les serveurs seront chez vous, dans votre maison, votre appartement. Il y sont déjà, d'ailleurs. Et vous ? Et bien vous ne SEREZ PLUS LA. Plus besoin de vous. Vous comprenez ? La Machine n'aura plus besoin de vous. Vous êtes son opérateur et vous êtes en sursis. Comment échapper à cela ? Mais mon vieux, devenir soi-même le plus vite machine, c'est tout. Implantez-vous du numérique sous-cutané, remplacez vos organes périssables, vite, vite... ou

jamais ne verrez se lever en majesté l'aube des machines. Votre aube.

« J'aime beaucoup vos dessins de machines. Pourquoi ? Parce que, même si vous ne dessinez que le volant, je pense instinctivement au gamin qui le tourne (...) »

Vincent Van Gogh à Van Rappard, 1884

« Si l'on mettait mon étude à côté d'un dessin fait par un mécanicien, qui aurait fait l'épure d'un métier à tisser, le mien exprimerait mieux que cette machine de chêne a été salie par des mains en sueur (...) Le fatras de lattes doit pousser de temps à autre une espèce de soupir ou de plainte »

Vincent Van Gogh à Van Rappard, 1884

Où l'on voit dans ces mots de Van Gogh que l'humaine sueur colle aux machines quoi qu'on fasse. Mon propos précédent s'en trouve contredit, nuancé. Ou renforcé. Le peintre déjà, en ce siècle 19, entamait la mutation. La Machine en lui parlait. Par des yeux machinés déjà voyait. Projetant sa substance, sa réalité, sur toutes les perceptions du monde. Examinons les textes. Première citation ? La Machine se projette vers les machines soeurs en prenant la forme d'un enfant virtuel... Seconde citation ? La Machine se sachant vivante peint des machines vivantes elles aussi. Je vous autorise maintenant à me suspecter moi aussi, d'être une partie de cette Machine. Ces lignes sont écrites en une langue dont le fonctionnement fait de chacun des textes qu'elle produit des systèmes logiciels. L'envie de fixer les mots manuscrits n'est-elle pas suscitée par la séduction du clavier et des fonctions de l'ordinateur portatif que j'utilise ? C'est le microprocesseur qui par mes doigts s'adresse à vous. C'est par l'écran du ordinateur que mes yeux apprécient la bonne conformation des mots apparus et disposés. Comme dit Matisse, le peintre compose en interdépendance avec la forme du cadre qui tend sa toile. Le cadre détermine ce qu'on lui demande d'encadrer. L'écran, sa luminosité, son grain, la largeur de paragraphe, détermine le style de beauté scripturale qui va s'y exposer. Voici. Je cesse. Je vous laisse y songer. Car la fatigue me vient. Signe que je suis Machine, et que de définir ce que je suis au moyen de ce que je suis, constitue un processus difficile et me demande de

virtuellement me dédoubler. Ce que je puis. Mais l'unicité physique qui me supporte et m'incarne proteste et regimbe pendant la réalisation de cette acrobatie contrenaturelle. Il me va falloir m'équiper d'un processeur dualcore, quadricore. Quatre cerveaux indépendants et concertants. Le mien possède-t-il en sommeil cette potentialité ?

QUAND L'HUMEUR EN DÉBÂCLE, LE MORAL NOIR ET FROID, TU SENS LE SCALPEL DE L'ABATTEMENT QUI TE CHANTE LE MONDE, tu sais être sujet à une illusion de même force que celle des contes merveilleux. Surnaturel pouvoir qui t'abdique. Ton cerveau trop complexe pour lui-même, trop puissant, capable de produire des jaillissements de mondes superposés, intriqués, en jonctions interdites de parallèles... Quelle force productive, quelles gigantesques décharges d'idées, d'images, d'expériences... Combien d'univers pourrait-on emplir jusqu'à hauteurs kilométriques, si ce qui était conçu par Monsieur, Madame ou Mademoiselle Cerveau devenait réalité objective, morceaux de matière tangible. Ce cerveau sait-il tout ce qui se trame en lui ? Sait-il tout ce qu'il pense ? Il ne parvient pas à se connaître lui-même, ce morceau de corps qui est notre âme. Les terminaisons nerveuses de nos doigts, de nos pieds façonnent l'âme... notre cerveau est là, partout sur le territoire du corps. Notre âme est le système nerveux. Quand tu dis « je », ton foie, tes ongles, les plis de ton ventre parlent aussi. Ah mais quel forçat ce corps-système est-il, avec ses tombereaux bourrés de perceptions ! Rêves, souvenirs, suppositions, observations du présent, sentiments, odeurs et sons. Quelle brocante architectonique ! Fatras cosmique toutes ces productions oubliées, jetées, ces résidus qui jamais ne s'actualisent dans un processus de matérialisation, de réalisation. Qui jamais n'advieront au delà de la sphère mentale... un fleuve large débordant de cadavres emportés. Prends garde à ne pas tomber dans ce flot bouillonneux, érosif. Conserve en toi une instance stable, une session de vie

consciente à laquelle tu as attribué les caractéristiques et fonctions qui communément distinguent la part humaine qualifiée de « raisonnable ». Cette partie de toi tu l'as choisie pour porte-parole, tu la veux être interface de communication et d'action. Tu es roi d'un immense palais où jamais tu ne sauras ce que l'on murmure dans les lointaines cuisines ou dans les petits pavillons du parc. Ton risque est d'être l'étranger en ta propre demeure, un meuble parmi d'autres qui ne sait du monde que l'unique surface où il repose.

Quand les fous parlent, surgissent, convulsent, ne serait-ce pas la cacophonie de trop de voix distinctes se combattant pour avoir la prééminence ? L'individu se joue dans cette lutte chaotique, ses contours apparaissent un instant, incertains, puis s'évanouissent au rythme des variations du combat. Sois respectueux de ton instance raisonnable, soigne-la, prépare-lui le chemin en fermant les portes des bruyantes chambres ouvertes sur le couloir où elle avance. Et ceinture, et réduit au silence les enragées créatures qui en bondissent. Nettoie les cauchemars de la nuit. Les vois-tu traîner comme vêtements usagés sur les meubles et le sol ? Classe dans de grandes armoires en tôle, dans des boîtes à archives de carton rêche, les galaxies d'images et d'idées que l'être, le corps, le système qui te donne existence ne cesse de produire. Protège l'instance raisonnable, ne la soumet pas à cette surcharge d'information et de traitements logiques. Sois l'impresario vigilant de l'instance star. Gère sa carrière. Vous êtes liés... Vous mourrez ensemble. Et si le capitaine que souhaite en effet être la partie raisonnable de toi, système vivant, parvient à accalmer les ruades décochées par tous les innombrables autres toi aspirant à devenir meneurs, si ce capitaine parvient à mettre à l'eau la barque que constitueront alors les égos matés, il naviguera en grande sérénité sur le hasard des événements, la profusion, la contradiction des faits. Il s'y abandonnera même, suffisamment sûr de sa coque pour s'insoucier, choisir les parties du paysage qu'il aimera détailler, laisser son bon vouloir sélectionner les briques de réalité qui lui conviennent, devenir donc le coordonnateur du monde offert à ses regards et issu de ceux-ci. L'inconnance des espaces à venir, des terres qui surgiront, des bâtiments en croisière ne suscite pas l'effroi du matelot en chef. Il

paresse même, allongé dans un transat, certain d'accueillir avec bonhomie les aléas du voyage. Qu'il est plaisant et relaxant, se dit-il, de se sentir porté par le hamac souple et finement réticulé de l'océan vaste et indéfini qui ne se peut prévoir.

Te savais-tu donc si foisonnant de personnalités possibles ? Cette instance raisonnable, comparons-la aussi à un souple réservoir que viennent emplir en désir d'accès toutes ces vies qui sont en cours en toi... Instance élue, mais toujours en lien avec le terreau, l'océan originel d'où montent les composants de sa formule... et dont la teneur ne lui est intelligible, perceptible, qu'une fois ces éléments récupérés, « agrégés », intégrés, mélangés, synthétisés. Tu es un réservoir d'alambic et cette liqueur c'est toi... oh pas moins ni plus que la plante qui tire sa vie et son apparence des sels minéraux de la Terre. Qui exploite et subit les vents, pluies, neiges et températures... Tu es un organisme vivant, une disposition, une configuration opérationnelle d'éléments multiples.

EN CETTE SECONDE OÙ TU LIS CES MOTS, TU EXISTES ET PENSES AVEC TES PIEDS, TES FESSES, TON COUDE, ta langue, ta matière cervicale, tes épaules, ton sexe, tes mollets... Je cesse l'inventaire volontairement disparate mais comprends-tu ce que j'exprime ? D'un petit choc seulement sur une zone sensible et ta formule est modifiée. Tu te découvres différent, tu te vois devenir ce nouvel individu qui va être ce qu'il est mais aussi sera par ce qu'il fut. Les souvenirs font partie de ta matière. Ces impressions, ces empreintes sont marquées fortement depuis l'époque, insouvenue, où dans la poussette s'agitaient tes petites jambes et tes pieds minuscules chaussés de chaussures minuscules râpées par les trottoirs, les murs, le sable. Tu étais assagi, attentif, tu te laissais bercer par la voix de ta maman chuchotée à ton oreille pendant que le bus du soir où tous deux étiez réfugiés, traversait la banlieue d'hiver anonyme, hostile, indifférente, glacée et que seuls ensemble vous étiez ce petit foyer d'humains sentiments de vraie vie en tremblement, où en toi, sous les cheveux clairs bouclés, s'établissait l'avenir de nous tous autour, adultes silencieux. Ta mère contre toi penchée, te questionnant sans répit⁸, d'arrêts en arrêts, gênée par les regards jetés, mais acharnée cette mère à extorquer de tes lèvres serrées ou riantes la raison pour laquelle tes joues veloutées portaient traces de griffures, à savoir ce qui pendant cette journée de crèche avait bien pu se passer, pourquoi tu avais pu te battre ou être battu, acharnée d'amour, cette mère, te serrant parfois rudement, te secouant, agrippée

8 Ligne de bus 1 – Versailles > Saint-Germain-en-Laye- 26-10-2007

d'amour à toi, protégée protégeante, née qui avait donné naissance, te souviens-tu de sa voix bégayante perturbée par le poids de ta vie sur la sienne jamais vraiment commencée, et les murmures de la femme en vêtements confortables de bon goût, jeune grand-mère maquillée à manteau beige, à étole et talons plats, sévère, compatissante, désolée, excédée, affirmant « C'est la mère qui a un problème. » ? Te souviens-tu ?

Nous sommes issus de ces moments lointains comme brouillards rémanents d'un rêve de nuit dormie, lointains à nous, précis et indescriptibles, moments lointains toujours tirant au bout du fil tracté, lorsque notre petit corps trimballé, confronté, ne pouvait que solitaire faire face à l'urgence des sollicitations, contraint à l'adaptation, à la compréhension, à la résolution de situations incommensurables, achevant dans la toujours et systématiquement précoce expérience un apprentissage qui ne portera jamais ce nom, commerce avec le réel que la sagesse, la force, le savoir d'un homme accompli ne saurait prendre en charge. Obligation vitale de construire l'explication sous peine d'être écrasé par le poids, la masse désagrégée qui te défie, te presse, te tourmente de ses fers insistants. Et des années durant, toute sa vie durant, le petit être cherchera à éclaircir, corriger, combattre les représentations malveillantes qui naquirent de ces sensations premières brutales, sans nom, innommables... de ces sprints effrénés courus sans échauffement, de la neige, du soleil sur la peau sans vêtement... virginité affective trempée dans le bouillon des passions humaines. Beauté et bonté saccagées par les secousses du grand chaos névropathe mondial. Pardon à ces vies souillées, gauchies, déformées, conditionnées, estampées, défoncées, marquées, déviées, corrompues... massif tribut versé à l'Ogre social, à ce grand prédateur malade hurlant toujours en cavale qui, à chaque naissance advenue, se réchauffe d'un nouvel atome de joie cannibale. On me dira que l'enfant cruel existe aussi, que l'homme dès ses premiers mois est marqué par l'apprentissage... J'admets. Je ne peux cependant m'empêcher d'éprouver la triste communion de sentiments avec l'enfant qui se voit malformé, maltraité par la méchanceté des mots et gestes de l'adulte en errance, lui-même pris au piège du cycle vital qu'il contribue à

nourrir, configurer, propager à travers passions, projets, amours et haines.

Et aussi dans cette complexe multiplicité de réalités, comment voir, promouvoir, défendre, démontrer, expliquer des faits, situations, survenances d'événements que l'on n'a pas soi-même éprouvés ? Dont les résonances ne font pas vibrer en nous des fibres vitales. Lorsque je suis affamé, je mythifie les boulangeries-pâtisseries... quand je suis rassasié, je les ignore. Nous sommes soumis à la circonstance de l'éprouvé. Enfermés dans l'expérience individuelle, dans notre perception. Le dialogue, le débat, la démocratie, la négociation, le compromis... ce qui donc nourrit et outille l'intelligence collective, serait le dispositif qui, se nourrissant des particularismes, parviendrait à en extraire une synthèse, une sagesse, et à produire des décisions et actes à valeur universelle au sein du groupe considéré. La valeur de l'individu, la gloire de l'artiste romantique du siècle 19, dont je suis le continuateur par mon acte présent d'écrire, serait donc événement mineur, composante d'un tout, piètre lutte pour ne pas disparaître dans le brouhaha mondial, sursaut gesticulant, sans effet face à la progression de l'entropie. Quelle est donc la valeur de l'unique dans ce monde où l'industrie réplique en réseaux, où l'existence de la masse des vivants nous est de plus en plus facilement perceptible... Attention à ce monde qui rétrécit. Où l'on risque donc de se battre de nouveau... où le meurtre de masse (nommons-le « guerre ») pourrait, de nouveau, paraître aux yeux aveuglés des pragmatiques comme un saignée salutaire. Trop de chiens pour le même os...

Quel est le poids de l'individu lorsqu'il porte en lui la conscience de l'existence de ses milliards de commensaux ? Plus le nombre d'humains augmente, plus le poids de l'individu diminue, pourrait-on dire. Je pèse 1/6500000000e d'humain. Ma valeur diminue. L'exception en devient plus rare encore. Me voici donc disparu, volatilisé, réduit à rien par le poids du monde posé sur ma tête. À moins... À moins que ce monde externe ne soit en fait la réplique du monde interne. Qu'entre eux-deux existent des correspondances et qu'ils soient conséquence l'un de l'autre. Pensons à Bergson relayé par Jean Guittou qui postule qu'à travers l'hyperspécialisation l'homme touche à des

vérités à valeur universelle, comme un géologue qui, remontant la carotte d'un forage profond, en extrait les indices lui permettant de reconstituer l'histoire d'une zone de terrain dont la superficie excède largement celle du forage.

NOUS ATTENDONS LA GRANDE ENVOLÉE QUI NOUS PORTERA COMME GRAINES LÉGÈRES ET HEUREUSES vers les vastes territoires à semer. Car ici, avouons le, nous nous sentons à l'étroit, posés en équilibre inconfortable. Il nous est imposé de chercher la vérité, de statuer, de prendre parti. Nous devons nous réjouir des triomphes et pleurer les défaites. A notre disposition, nous avons divers systèmes philosophiques et religieux, sortes de tamis que nous plongeons dans la rivière, au hasard. Les petits morceaux de matière que le maillage retient sont nos réponses. Rudimentaire matériel, n'est-ce pas ? De surcroît, il n'est pas impossible que la rivière en laquelle nous investiguons soit création de notre cerveau. Ce qui est nommé « réalité », nous le générons par besoin d'exister. Nous bondissons dans l'univers 3D que nous avons codé et chacun de nos bonds ajoute encore du code. Mais alors, me dira-t-on, si nous sommes les codeurs, pourquoi considérer l'univers par nous créé comme une énigme ? Eh oui, cher ami, nous avons grand peine à nous relire. Nous décodons laborieusement ce que nous avons si aisément codé par notre action de jouer, en faisant nos bonds joyeux et enthousiastes, animés par la flamme de notre bon dieu intérieur. Face aux immenses palais nés de notre activité, nous voici indécis, à nous demander où se trouve l'entrée. L'action précède la réflexion, voyez-vous ? Et on est tenté de dire « heureusement », car, dans le cas contraire, rien n'existerait, pas même nous. On me répliquera que la science avance et désobscurcit progressivement l'infinie nuit qui nous environne. Je suis tenté d'adhérer à ce point de vue. Il me plaît. Je pourrais,

obstinément, objecter que « la nuit environnante, c'est nous qui la créons »... mais en vérité, je n'y crois pas. Oui, je dois m'y résoudre, les amis, je suis une sorte de positiviste. Chaque jour, le faisceau du projecteur que nous braquons sur la réalité s'agrandit un peu plus. Et fichtra ! Foin des éculés paradoxes que j'expose quelques lignes plus haut ! On aime les manier, c'est agréable, ça nous distingue, on a l'impression d'avoir débusqué le lièvre planqué dans la haie, on est important, on est critique, libre, on a trouvé la réponse ambiguë qui seule peut expliquer l'inexplicable. Mais tout ça, mes amis, n'est possible à formuler qu'allongé confortablement au chaud et bien nourri tandis qu'au dehors souffle la bise et hurlent les loups. Que deviennent ces précis paradoxes lorsqu'on les expose aux intempéries ? Petits déchets spongieux ou craquelés perdus à la surface d'une planète majeure et régnante. Glorifions plutôt ceux qui élaborent et construisent les outils : de la roue à l'imagerie médicale, et bien plus loin encore. Adorons le feu, l'électricité, la Machine... et nous-mêmes, humains... la Machine des Machines qui dans quelques temps aura fini de totalement se remplacer elle-même, se sera fait passer de l'état de système périssable à celui de système réparable. Serai-je toujours « moi » lorsque 95% de mes membres et organes auront été remplacés ? À cela, je réponds « oui ». Eh ! Je ne vais pas retomber dans la manie du paradoxe que je viens de dénoncer. Tout change, mais le principe demeure. Oui, tout change très vite, oui. Mais ce n'est pas une expérience nouvelle. « De tout temps l'homme... » D'innombrables individus ont vécu la même chose avant nous au cours des siècles passés. Oui, oui, ayons un peu confiance dans le lieu commun... Chaque événement a son double visage : la nouveauté d'un côté et la permanence de l'autre. C'est un équilibre satisfaisant, ne trouvez-vous pas ? Ça permet de ne pas s'ennuyer et en même temps on peut dire « pas d'affolement, les amis, tout ça se place dans une vieille bonne continuité. » Voilà, en termes rustauds, ce que je pense en ce moment. Une pensée tout-humble, tout-bête... et surtout, sans ambition, afin de s'approcher au plus de la non-intentionnalité de la matière... et donc approcher d'une harmonie avec la Terre qui nous porte. Aller vers le neutre... ne jamais l'atteindre,

évidemment... mais pour des êtres saturés d'intentions comme nous le sommes, une petite cure n'est pas mauvaise. Et donc, sous vos yeux, je joins le geste à la parole. À plus tard.

DANS LE SILENCE DE SOI-MÊME ON PERÇOIT LE FRACAS DU MONDE QUI APPROCHE. C'est le sifflet d'une locomotive ancienne à vapeur, tractant d'innombrables wagons, qui résonnent par échos dans la vallée que nous sommes. À cette distance, il nous est difficile de distinguer les détails. Nous savons que les fenêtres sont hérissées de bras, de têtes, nous savons que l'humain que nous incarnons est assis là-bas parmi toutes ces vies, tassées, entassées, compressées. Il se résigne et trouve sa force en l'immobilité qui le distingue de son environnement. En lui, il recrée un train de même aspect et le peuple de tous les voyageurs qu'il a croisés depuis le lointain départ en gare. Au lieu de se placer lui-même dans le wagon qu'il occupe, il se matérialise au sommet d'une des collines encadrant la vallée. Il se voit donc voir de haut et de loin, le convoi roulant laborieusement sur les rails incertains. Et il comprend où va le train. Dès lors, il cesse de songer, ouvre les yeux et se lève. « Il faut prévenir le conducteur, crie-t-il. Il faut lui dire d'arrêter. Tout le monde doit descendre ! » Les voyageurs congestionnés et suants lui demanderont, agacés, pourquoi, d'un coup, il se met à hurler. Et lui répondra, « le monde autour se désagrège... ou plutôt, non : chaque jour d'avantage mon esprit s'ouvre à sa complexité. » Il tentera d'expliquer que nous ne disposons plus de mots assez nombreux et précis pour nommer ce que nous percevons, que notre langage et notre pensée ne parviennent plus à ordonner le monde. Il prophétise aussi que le jour où il y aura plus d'humains que de mots disponibles, ce sera la guerre lexicale. On tuera pour s'approprier le vocabulaire de l'ennemi. « Nous en savons trop, dira-t-il. Nous avons

creusé trop loin à l'intérieur du réel. Il devient écrasant, immense, nous environne de sa pression cyclopéenne. » Une vieille dame affable demande pourquoi il faut descendre du train. L'homme en alerte, victime du danger qu'il désigne, ne parvient pas à répondre simplement. Il cherche ses mots, ne trouve pas ceux qui conviennent. Gentiment, la femme fait remarquer que le paysage désertique, plat, qui environne le train, est d'une grande simplicité et que l'oeil, et derrière lui l'esprit, y trouvent bon apaisement. L'homme avertisseur dit d'une voix aux tremblements méchants : « Vous ne distinguez pas, et jamais ne distinguerez, chacun des petits cailloux anonymes, insignifiants, qui se disséminent sur le sol et dont pas un ne ressemble à l'autre. Si le train continue d'avancer, nous allons aborder une région couverte de villes surpeuplées. Encore moins qu'ici, chacun de nous existera. Nous vivrons le drame que vivent ces milliards multipliés de petits fragments de pierre qui couvrent le désert ! » Comprenant que les voyageurs ne partagent pas ses inquiétudes, l'homme profite d'un ralentissement du convoi pour sauter au sol. Par les écorchures nombreuses qui entaillent sa peau, il entre en intimité avec la terre. Il comprend qu'il doit se relever vite et marcher vaillamment vers les contreforts de la montagne, là où il trouvera de l'ombre, de la végétation et de l'eau. Il se perdra dans un dédale de questions et de doutes. Paniqué, il tentera de suivre ses traces les plus anciennes, mais celles-ci, disloquées, mélangées, ayant perdu tout ordonnancement, ne lui seront d'aucune utilité. Elles alourdiront ses poches. Il s'essoufflera, des vertiges viendront, il se tordra les chevilles dans les éboulis de rochers brûlants, se heurtera les flancs à des parois verticales, souffrira aux lacérations des buissons épineux, craindra la morsure des reptiles rencontrés. Ses souvenirs les plus précis, déployés en éventails de fragile papier chinois ne lui apporteront pas la brise calmante dont il aurait besoin. Et toutes ces obligations non remplies, les voici intactes, alignées dans une finesse de lamelles de champignon. La volonté dégouline dans ses yeux, les irrite, mouille ses lèvres d'une saveur piquante. À genoux, il tombe. Dans la douceur. Un sable de rivière disparue. Ombré par les

lobes d'un feuillage protecteur. Et le bruit de l'eau qui fait des gammes hors d'un goulot.

« VOUS VOICI ENFIN, MONSIEUR ! » L'HOMME RONDOUILLARD A ROULÉ SES MANCHES DE CHEMISE. Une casserole fume sur un foyer de pierres noircies. J'observe son chapeau-melon poussiéreux, ses favoris roux. « Alors, galopin, on s'est échappé du train ? J'y étais, tu sais. Quel cinéma tu nous a fait ! Heureusement que tu as fini par sauter. À force, tu les aurais convaincus. Et ils auraient bien été capables de faire stopper le convoi. Ce qui évidemment n'aurait pas arrangé mes affaires. Je mène une vie laborieuse. N'importe pas que je sois détenteur d'un gros magot. J'ai quelques lingots, oui. À peine de quoi finir mes vieux jours décemment. Regarde mon camping-car troué de rouille... ah non, pardon, c'est une roulotte. Pas grave. Regarde cette roulotte aux planches disjointes et ce vieux cheval osseux. Est-ce là l'équipage d'un grand seigneur, maître de la vie, de la mort et du destin des hommes ? » Quel menteur que cet individu. Je ne veux pas devenir son ami. Je pourrais l'assommer avec la poêle à frire. Non, plus direct... Paf ! Un coup de pied dans la poitrine. Il a le souffle coupé. Et je lui pique son camping-car qui pue le chien. Par cet acte violent, non fraternel, j'ai vaincu quelque chose qui nous appartient tous et que, sans l'avouer, nous aimons réchauffer dans le secret de nos pensées. J'ai osé prendre les commandes, m'asseoir au poste de pilotage. Et nul déluge ne vient m'emporter. J'ai refusé le sourire, la sollicitude, la main tendue, le fumet de la soupe rassurante. Me voici chargé du poids d'exister. Imaginez combien léger je me sens. La piste sèche de terre s'ouvre devant moi, droite. Derrière s'envolent des volutes de poussière qui s'aperçoivent à des kilomètres à la ronde. Je modifie le paysage. Je lui

donne vie. Ensemble, nous jouons. Je trace le sol. Les vibrations mettent les reptiles en alerte. Je fais la foire. Le rodéo. Je m'annonce, en fanfare. Bientôt à d'autres je communiquerai cette joie conquérante. Les habitants de la prochaine ville. La femme, l'enfant, l'homme que je verrai seuls au bord de piste « Embarquez ! Montez dans le camping-car magique et mystérieux. » Nous avons besoin de rouler ensemble, de nous retrouver, de nous échapper, d'être unis par la tension fébrile de ceux qui, complices, fortement, vont tendre vers un même but. Comme un équipage, comme un gang, comme un commando de franc-tireurs, armés de notre seule sueur, de nos rires et de la séduction qui donne paix aux malheureux que la haine déchire. Doit-on redonner au monde toute la matière qu'il a lui-même un jour donnée ? Doit-on rendre, volontairement, de bonne grâce, tout ce que nous sommes ? Le moment de la disparition, de l'annulation de notre activité, la cessation de fonctionnement de nos organes, qui est ce moment que romantiquement nous nommons la mort et qui s'annonce à moi plutôt par le mot « décès », ce moment marque-t-il donc la nécessité inévitable de rendre ce qui nous fut donné ? Par nos activités, nos paternités, nos maternités, nos labourages de terrains divers, par les petits édifices laissés en bord de chemin, nous espérons justement ne pas tout rendre. Nous construisons, nous entassons en lieux éloignés et sûrs. Notre existence n'étant plus totalement enfermée en nous, il est possible de voir venir l'interruption de vie avec ricanement de triomphe. Nous sommes diables tricheurs, rusés dissimulateurs, inventifs délinquants, génies du vol et de la fuite. Une grande chaleur porteuse et nourrissante vient en nous lorsque le succès du hold-up est confirmé. Par la puissance armée de notre intellect et corps en un seul ensemble fondus, nous avons plié la réalité à notre caprice coloré. Et de la brèche triomphalement par nous pratiquée, s'écoulent des jetons de plastique neufs, brillants, lisses, aux artificiels reflets de précieuses pierres. Quelle bonne pluie de confiseries de victoire ! Nous avons frappé le gros ventre du sac au bon endroit, suffisamment profond pour que l'abondance nous caresse en pluie de bijoux. Surtout ne tentons pas de ramasser les petites merveilles qui de tous côtés rebondissent. Nous y

perdrions la vie, force et joie. Laissons-nous caresser par la chaleur de la réussite. Ne cédon pas à la tentation de la possession, de l'entassement, de la mise en coffres, de la gestion-protection jalouse et angoissée du trésor accumulé. Laissons-nous charmer par la vie qui sur nous coule.

Ne tentons pas d'observer, d'examiner, de « percer le secret », d'interpréter le sens des statues de pierre de la grotte primitive, ni les masques échappés de l'Afrique ancienne. Inutile, impossible. Ce sont eux qui nous regardent. Laissez parler ceux qui les ont façonnés. Avec facilité, vous serez fascinés. Sans effort. Pourquoi tenter de comprendre, de posséder, de tendre la main pour attraper ? Laissez-vous saisir, emporter. Soyez compris, soyez aimé par cette présence de loin venue qui vous redonne votre place, vous assoit là où vous ne saviez pas être, et vous fixe dans l'espace et le temps, dans le grand silence qui à tous nous appartient. Comme les femmes sculptées de l'homme Giacometti, immobiles mais vivantes de leur « qui-vive ».

LE FUYARD QUI A VOLÉ LE CAMPING-CAR S'EST EMBOURBÉ DANS UNE PISTE DE JUNGLE OBSCURE. Au profond de la chair de la forêt, dans un tréfonds de verdure d'abysse, la matière brumeuse et moussue d'un temple ancien lui chante des caresses d'une douceur qui longtemps lui fera du mal s'il tente de s'en détourner. Recélée dans une niche monumentale solidement préservée, une statue, une tête de géant géométrique aux yeux de rubis autorise notre homme à s'approcher plus encore. Les yeux dans les yeux, voici les deux visages qui se touchent. Quelles images nagent dans la rougeur des pierres précieuses ? Quelles pensées s'y déploient dans la profondeur de la transparence, dans la vigueur de sang de la matière adorée ? Une plaine aride, aux herbes sèches penchées par la tempête de vent, de froid. Une ligne de silhouettes vaillantes en ombres chinoises sur un flou de blancheur gribouillée, de sale neige en rafales qui griffent. Les fondateurs, en fuite de leur ancien territoire, affrontent la traversée de l'exil, s'arc-boutent sous le blizzard, ne connaissant de la terre pure et chaude qui les attend que les minces morceaux de légendes distillées par les bouches fendillées des vieux et vieilles à peine vivants de leurs dernières flammes. De si loin sont donc venus les bâtisseurs de ces murs de jungle. Par le rubis, le passé révèle sa présence. Le temps liquide est une mer où l'on nage et plonge, un placenta d'images vivantes qui ondulent sous le mouvement de nos mains-nageoires. Par le rubis tu revois le train de plaine, tchoutchoutant sa fumée de charbon pelleté, ce train que tu quittas en marche, ce cortège de wagons muets où nulle destination n'était inscrite. La locomotive poursuit sa traction tranquille.

Pourtant sous elle ne demeurent que les rails et traverses. Accrochés au ciel, en hélice montante, ils montrent la voie. Nul effroi ne s'échappe des fenêtres. Les voyageurs tassés ont accepté le sort incertain qui les attend. Que montre le rubis ? Un lac tigré de vaguelettes gris granit. Et voici les hommes, les femmes et les enfants répandus sur cette surface de glace ondulante et souple, sur cette peau d'organisme inconnu. Certains de la pointe de leurs talons ont percé cette pellicule sans défense. Et des blessures infligées régurgite lentement un liquide bleu sirupeux d'où s'exhalent de toxiques vapeurs de repentance. Les rescapés du train, pour empêcher la dissolution du sol qui est désormais leur terre, se savent contraints d'en faire une plaine fertile et accueillante, porteuse de vergers abondants et de belles vaches rincées et frottées chaque matin dans des étables où les oiseaux ne craignent pas de venir picorer. Oh, ne croyons pas que ces voyageurs aient été victimes d'une punition immanente. Ils avaient choisi de faire bloc, de rester en groupe et, unis dans la chaleur de leur force, de joyeusement défier les espaces inconquis en lesquels enfin, tous ensemble, ils trouvent toute la place qui jusqu'alors manquait à leurs poumons opprésés. Un appétit de respirer, d'inhaler profondément l'air pur jamais brûlé par aucune poitrine humaine. Une richesse, un réservoir digne des géants immémoriaux qui modelèrent ce curieux globe où les océans demeurent collés à leurs fonds, sans couler dans le vide. Le rubis t'emporte dans son flot, dans ses courants contraires mais accordés. Devant toi défilent tous les secrets du monde vivant, vifs poissons à ventres dorés... qui s'effacent de ta mémoire dès que tu veux prononcer leur nom. Parviendras-tu à reconstituer les images que reflètent les armures des saintes amazones en lutte contre les peintres impies qui osèrent les coucher sur la toile ? Distingueras-tu, par le prisme du plasma où tu flottes, ces magistrats assoiffés de richesse et de confort, dont les longues robes rouges attendent, immobiles dans leurs plis soyeux, que l'artiste épuisé par la lutte et les jours sans sommeil donne à l'image les dernières touches de peinture ? Mais avant de s'écrouler au pied du chevalet, l'homme visionnaire a signé du nom du dieu qui inspire la Justice. Et vos carquois, amazones aux bras nus,

décocheront les flèches de cristal polaire qui se planteront dans les poitrines des juges iniques, ouvrant dans leurs corps des accrocs d'où s'échappera la poudre sèche de leurs organes rattrapés par le temps et par les palpitations insupportables des condamnés tordus de mort. L'atelier du peintre, cabinet aux lambris de bois sombre, débordera d'une sciure puante qui par les fenêtres brisées ira s'écouler sur le pavé des rues. Pour tout purifier, il faudra que vienne une tempête d'eau claire, venue des tuyaux de céramique abouchés aux sources du monde indulgent des anciens voyageurs du train. La poussière des hommes rouges, la poussière du désir de guerre et de puissance, non seulement se dispersera dans les bouillons blancs nacrés du torrent qui charrie les mondes et le temps des mondes, mais subira de surcroît la transmutation de ses particules en purs élément de lumière dont l'ascension viendra nourrir les noyaux des soleils en renaissance. Cette cosmogonie complexe, brouillée de légendes et de rationnelles fulgurances, ne se peut concevoir par l'esprit humain autrement que par fragments énigmatiques dont la synthèse lentement, apparaît en filigrane dans le sillage des siècles. Racontez-moi le monde, aidez-moi à ne plus avoir peur, donnez-lui un sens qui puisse me nourrir, inventez mon histoire que je puisse enfin me saisir, me croire, devenir personnage animé, petit élément qui vient enjoliver le décor, lui donner son enchantement. Tracez mes contours, prenez soin de les faire gras et souples, nets, en courbes agréables, fidèlement comblées par des aplats de lumineuse gouache rassurante, stable. Je veux avoir cette consistance de créature, et qu'importe si je ne connais pas celui qui m'a donné vie : je sais au moins mon nom et le titre de l'épisode.

RACONTEZ-MOI DES HISTOIRES QUI RENDENT LE MONDE INTELLIGIBLE, confectionnez des paraboles, des contes et fables auxquels je puisse applaudir ou huer, bercez-moi de comptines, donnez-moi des repères, faites de moi l'enfant qui s'émerveille devant les projets en 3D jetables, devant ces mondes rigides mécaniques où vous tentez de reproduire la plate perception de l'oeil des caméras, noyez-moi dans les scénarios, les interactions, les alias, les avatars, les goodies, les widgets et les tags. Envoyez-moi au plus profond de la toile électronique où je jure de ne jamais me débattre ni de jamais tenter de débrancher le Câble des câbles, jamais de m'approcher du père-générateur, jamais espérer de vivre off-line, jamais rompre le lien qui nous unit, avoir en horreur un monde que n'interrompraient plus messages, news, reminders, popups et sonneries dont nous avons tant besoin pour fractionner le temps, le nettoyer de toute trace d'inaction, faire de nous des bestioles en état maladif d'alerte et d'espoir. Toujours pluggé je dois être, sans les inutiles et ralentissantes intermédiations morales, sociales ou politiques, qui furent jetées aux déchets pendant le siècle 20. Branché en direct sur le réel, sur la nécessité, sur la performance autoréférente. Appliquer le programme dans le but de le mieux appliquer encore et toujours. Post-nazisme sans *shoah* physique. Sans violence archaïque. Laissez-vous contrôler. Faites un avec le monde. Pourquoi dévorer le silence avec nos mots caquetants, nos grognements de viande caverneuse ? Qui nous demande ainsi d'occuper l'espace ? Pourquoi cet instinct manufacturier qui ne sait pas attendre ni écouter ? Remplir le vide qui

nous menace, faire parler l'absence en la peuplant de nos édifices, de nos objets, bavards imposteurs qui nous flattent, nous reflètent, nous rassurent. Ils défoncent le paysage ! La nature nous est masquée ! Notre brutalité mord la terre, l'humilie, déchiquette les végétations martyres, ne sait jamais caresser les ondulations du sol qui pourtant nous accueillent. Entassement stupide, proliférant, maladif, contradictoire, de villes-déchets, malformées, bancales, malheureuses créatures négligées, bâclées, filles de la cupidité et de l'impatience de jouir. Regardez-moi ces oripeaux de bois et d'étoffe, ces branlantes parois de plastique et de parpaings grossièrement soudés, limon miséreux dégorge sur les champs par les périphéries urbaines. Regardez-moi ces pentes aveuglées, assourdies, par le tuilage des tôles ondulées couchées par le cyclone. La ville pète à la gueule de sa mère, l'embourbe dans les débris du gâchis, dégaze, rote, expectore sans pudeur, va fourrer vite fait sa diarrhée dans un coin éloigné, puis reviens le cul lavé pour entrer de nouveau dans la danse où ça frétille. De l'écologie, ce que je dis ? Oh non, bien en amont... le souci de beauté. De ce que les mots suggèrent, pour peu qu'on les extraie avec attention, qu'on les forge, fourbisse, les infléchisse pour qu'ils ne meurtrissent pas la matière fragile de la perception consciente.

TIENS, ME VOICI REDÉMARRANT LA VIEILLE CARCASSE DU CAMPING-CAR. J'enfonce la touche de plastique argenté d'un vieux lecteur de cassettes. Un groupe de musiciens barbus déploie des mesures et des mesures noyées d'orgue et de guitare solo. Les salves des cymbales de batterie viennent se placer en surimpression de la mixture saturée. Les longues étoffes indiennes mauves ondulent dans une fumée où dansent les torsions de la taille des danseuses à dos nus, toutes brunes et vivaces, brûlantes du sang des femmes de l'Orient. Cette peau plissée, torsadée, qui promet la souplesse et la vigueur du corps entièrement livré à la bataille de l'amour physique. Les parfums de la cannelle, de la vanille et du vinaigre, relents mélangés dont la source ne peut être unique me donnent un habit, une couleur, une acuité de vue jamais connue. Quelle émulsion est engagée avec les sucs issus de mon corps ? Les rideaux de laine brune synthétique du camping-car oscillent comme des bijoux dingos pendant les virages de piste ravinée par les orages, où la pierre à nu cogne à plaisir les ventres des pneus. Le plastique surchauffé du tableau de bord m'enivre. C'est l'industrie du monde ancien qui s'exhale. Un siècle de pétrole. L'invasion des objets en série. Les mouvements et les sons sur les petits écrans lumineux domestiques. Le monde américain où nous avons grandi. Ouh, la petite période qui me semblait à moi contenir tous les avènements possibles. Minuscule machin qui ne m'appartient pas, que j'ai subi avant même de me réveiller. Enfant du dollar et de son confort. Enfant de la préemption des richesses pétrolières au moyen des guerres sucitées, au moyen des livraisons d'armes et du soutien aux

autocrates-mercenaires qui assurent par la terreur la stabilité humaine dans les zones de production pétrolières et minières. Enfant du commissariat au Plan et de la Sécurité sociale. Longtemps la France de Louis de Funès⁹ a rigolé toute seule, dans ses samedis soirs. Ailleurs, plus loin, des questions ? *Paris-Match*¹⁰ donnait les réponses. Petit pays, petit folklore, petite Suisse paillard. Vite que la dissolution s'accélère, hop dans la centrifugeuse mondiale. Et tant pis pour le pays-musée pittoresque, le royaume des contes et des paysages « so romantique ». Vendons les colombages de la Normandie à nos voisins londoniens, pareil pour le Périgord, les Corbières, la liste est longue. Pays-Bas, Belgique, Allemagne, Danemark... ils viennent. L'Europe se reconfigure. Comme le siècle 20 si rapidement s'enfonce dans l'Histoire. Il nous a hébergés et puis voilà, maintenant il se casse, il retire le tapis de sous nos pieds. Nous devons maintenant ranger notre mémoire dans sa boîte et regarder le monde avec les yeux de l'émigrant fraîchement débarqué. La nouvelle frontière nous défie, agite le tissu rouge au loin du lointain du présent. Le vent est frais, nous oblige à bouger. Les vieux pères sont morts depuis longtemps, oui, c'est vrai. Et nous qui les croyions encore à nos côtés ou souriant dans l'ombre, assurant silencieusement notre protection. Désengluons-nous de ce vieux siècle, désengluons-nous des nouveautés vite périmées, mort-nées, de ces objets remaquillés qui nous bassinent, nous mangent le temps, nous distraient d'être nous-mêmes. Bibelots vendus par les colporteurs du siècle 18, magasins FNAC¹¹ pour ton ordi, boutiques Orange, SFR¹² pour ton mobile... attention c'est le même tour de passe-passe. Tout pour te voler ton temps, te voiler le monde, te river à ton poste de producteur-consommateur, ne pas te faire changer de place à toi, pièce utile de la grande mécanique. Et tout ça dans le confort et la peur du lendemain. Déjà te voici préparé à la vie en maison de retraite. Entassé

9 Médiocre acteur de films comiques de qualité moyenne, très populaire en France dans les années 1960-70

10 Magazine hebdomadaire français sensationnaliste dont l'un des slogans publicitaire fut « Le poids des mots, le choc des photos ».

11 Chaîne de grandes surfaces vendant des produits « culturels » : livres, disques, billets de spectacles, outils informatiques, équipement audio et vidéo...

12 Opérateurs de téléphonie mobile

dans un stade pour Tokio Hotel¹³, entassé dans un stade pour Auschwitz, rassemblé dans le foyer du rez-de-chaussée pour le spectacle de prestidigitation offert par la mairie aux « anciens » de la commune.

Le camping-car garde encore une bonne force de moteur, j'enfonce l'accélérateur et je ravage le plateau de cette émission de jeu-télé où un animateur lit des fiches, entouré d'un public docile - des gogos, avouons-le. Je tue personne. Mais il y a d'importants dégâts matériels. Ce qui, pour eux, les entretaineurs, est presque aussi grave. Le bétail, ça se remplace, ça foisonne sur les listes d'attentes. Plus loin, après le virage, je stoppe et abandonne mon véhicule défoncé. Volume de carrosserie marron-glacé, strié de déchirures claires, coque vide qui, une fois mon odeur évaporée, deviendra un vestige ouvert à tous. Le témoin d'une tentative, réussie et glorieuse, subtilement symbolisée par les modestes courbes de l'épave, camping-car crashé par le braqueur que nul police n'a saisi. Belle fuite, bel acte d'insoumission. J'aimerais partager ce moment avec un complice. Qu'on puisse se taper dans les mains, se donner l'accolade, se coller des coups amicaux. Hurler des tas de conneries que personne d'autre ne pourrait entendre. Une joie sans conséquence, qui n'est que joie, pure et sincère. Ça existe, ça, vous savez. Ça existe, mais c'est pas viable. Ça dure pas. Et ouais. C'est peut-être même uniquement que sur le papier que ça peut exister, finalement. Mais je continue à pied sur le chemin tellement longtemps que la nuit tombe et que j'arrive dans une ville avec des enseignes de stations-essence, d'épiceries, de tabacs, de toilettage pour chiens, banques, assurances... Et que voici une petite averse qui me pousse dans le troquet le plus proche. Ah non, j'y crois pas. Qui est assis tranquille devant un grog ?

13 Groupe allemand de soft hard-rock, aux tenues d'inspiration « gothique-manga », peu inventif, très populaire auprès des enfants et des adolescents.

LE PETIT RONDOUILLARD AVEC LES FAVORIS ROUX ME FAIT UN SOURIRE CHARNU qui transforme ses joues en deux pommes rouges. Son petit nez retroussé disparaît presque dans sa face plissée. Il m'interpelle. « Bien joué copain ! Je t'offre un verre. Assied-toi avec moi, viens par ici, mon copain. » Je suis fatigué, j'ai soif et ce mec ne me fait plus peur. Je m'assieds en face de lui. Il me dit : « Tu as pris un sacré morceau de liberté, dis-moi. Bravo. Tu as tracé ta route. T'es un grand garçon, hein ? » Moi, je dis rien. Je bois ma bière, bien tranquille. Il veut m'humilier ? Qu'il se fatigue, je m'en fous. Et il continue de se moquer de moi. « Il n'a pas un peu honte, quand même, le garçon ? Il n'avait pas vraiment l'autorisation, hein ? Et puis, oh c'est pas le plus grave, mais moi, ton coup de tatane, il m'a bien fait mal. J'ai un bleu monstrueux sur la poitrine. Et tu m'as pété une côte. T'en fais pas, je suis costaud, j'ai de l'expérience, t'es pas le premier qui craque nerveusement face à moi. J'essaie d'être doux... mais tu as raison, en un sens, la vie est brutale. Il faut faire comme elle. Brutal. Sans honneur. Je t'admire, tu vois, de fuir comme ça. Tu n'es pas gêné ? T'as aucun remords, hein ? C'est ce que je vois. C'est bien. Il faut agir comme ça... quand on est dans ton cas. » Moi je commence à le trouver désagréable, ce mec. Il veut me faire du mal. C'est juste le début. Après il va trouver d'autres trucs à me dire, il va hausser le ton. En plus, il est peut-être venu avec des potes à lui, des apprentis démons, qui pourraient me tenir pendant que lui m'infligerait le châtement des gamins pas sages. « Je vous remercie pour la bière », que je dis. Et je me lève. Alors là ses yeux prennent un couleur lumineuse, bleue, pas

naturelle. Il couine, il grogne. « Tu m'as coupé la parole, petit. Ce n'est pas fair-play de ta part. Tu triches. Tu fuis tes responsabilités. Je ne peux pas tout assumer à ta place. Tu comprends ? Tu comprends ? » Cette petite boule de muscles et de graisse s'accroche à mes jambes. Les consommateurs et le patron semblent ne rien entendre, ne rien voir. Ce qui m'arrive, c'est vraiment un truc perso, on dirait. « Casse-toi, casse-toi ! » que je braille. Et je lui balance des coups de botte dans la tête. « Abîme-moi encore ! » qu'il gueule avec des larmes aux yeux. C'est pas du sang qui s'écoule des gnons que je lui bourre. C'est des images vaporeuses, des bandeaux de fumée avec des personnages en procession qui bougent dedans. Héros anciens qui luttent, face au vent, pour ne pas disparaître des pellicules de films en panavision, peuple abondant qui ne veut pas mourir, reliques de tant d'intentions, d'efforts, de cupidité. Ambitions périmées, démonétisées. Inflation d'histoires et de personnages, orphelins de la matrice industrielle, en agitation, désespérés, courageux, réitérant les gestes appris – leur seule vie – animés de ce qui n'est pas une volonté, traces orphelines de leurs traceurs, lesquels ont sombré depuis longtemps dans la décomposition organique. Je cogne toujours le rondouillard... ah non, ce n'est plus le rondouillard, c'est un sac de toile rempli de bois. Le rondouillard est retourné s'asseoir à la table et s'est commandé une deuxième bière. Il en boit une autre, puis une autre. Il part dans le monde chaleureux de l'ivresse, celui qui vous cogne sur la gueule avec tellement de douceur. La clientèle du troquet est devenue dense. Tous les costumes de toutes les époques se côtoient dans un ambiance bavarde. Ça discute contrats, productions, ça raconte des anecdotes de tournage. Mon corps est devenu tout nuageux, tout translucide, je passe au travers de ces gens en douceur, sans déranger personne. Ils n'ont plus besoin de moi. Je peux continuer ma route. Au dehors, je retrouve mon poids, ma chair. La pluie a séché. La nuit s'est fait virer par un soleil frais de matin méditerranéen. Je n'avais par remarqué cette voûte de peupliers au dessus de la rue. Que m'arrive-t-il ? La dureté de ce monde éclate en morceaux. L'ombre et la lumière, de nouveau, s'aiment et m'ordonnent de vivre avec eux, de bâtir, d'avancer, de paresser, de croire.

La violence du tripot me glisse entre les doigts.
Dissoutes les vilaines images de lutte et de fuite. Je
regarde la route de goudron déserte et je vois Angèle
qui s'envole, dans sa robe d'été de coton léger.

ANGÈLE N'EST PLUS LÀ POUR DONNER LE SOLEIL. JE VAIS DONC REVENIR dans mon ermitage et vivre dans la mortification. Mon corps comblé acceptera ce retour à la solitude profonde des hommes purs et bons. Mais où es-tu Angèle ? Pourquoi, comment as-tu disparu pendant ce bal de 14 juillet ? J'ai cru te voir au détour d'un chemin, j'ai cru te voir à la fontaine l'autre nuit. Je dois reprendre ma vie en main. Sinon je vais m'envoler, m'évanouir avec toi, Angèle. Quel mal, quelle bonté m'as-tu fait ? Je le saurai dans plusieurs siècles. L'attente me sera dure et formatrice. Je ne tomberai pas dans le regret. Tourné entier vers ton retour. Je dois ne plus te chercher. Garder ma vie intacte, ne pas la dépenser, être parcimonieux, frugal. C'est la transparence de tes cheveux clairs, le non-poids de tes yeux, de ton sourire, qui m'ont emporté si haut. Je n'ai pas voulu me méfier. Oui, j'en ai profité. Jusqu'à ne plus pouvoir boire, ne plus pouvoir me lever de mon lit. Jusqu'au crash. Total. Tu m'as flingué à bout portant, Angèle. Tu es une femme. Un organisme vivant. Une humaine. Mais nous avons créé entre nous une concentration de particules en nuage invisible, puissant courant de vie sorti de nous-mêmes, qui nous échappe, nous asservit, modifie la structure du monde. De tout cela, nulle trace visible, nulle vibration mesurable. Nous sommes mortels, et ne serons plus là, actifs et rayonnants, pour orienter les chercheurs vers notre secret. Qui trouvera ? Qui nous expliquera ? Qui nous redonnera vie ? C'est décidé, je reprends le chemin de ma cabane de pierre accrochée à la pente, là où sont les buissons parfumés et les petits arbres tordus. Non, je ne monterai plus dans les trains incertains. Je vais

revenir en arrière. Plus de roulotte, plus de camping-car. La vénération de celle que je fuis depuis si longtemps. L'ardent désir de ne plus la revoir, nourri par la crainte du désir de la revoir. La prière. À la recherche des témoignages les plus infimes. La plus absolue soumission, le but de ma vie déjà passée, la trajectoire où je tombe sans effort, inerte et docile. Fier de la grandeur de ma quête. Fier d'avoir été blessé si profondément par le souvenir de nos joies d'amours. La nuit, par les petites fenêtres carrées, je verrai la lune, placée à ma hauteur. Nous dialoguerons. Ma cabane en orbite. Interrogeant le noir du ciel sur le pourquoi de son absence de volonté... lui reprochant ce mutisme que j'admire et que je reste des heures, sans ennui, à ne pas comprendre. Conscient de la force de ma pensée, en laquelle je peux inclure l'existence de cette profondeur spatiale qui me dépasse et m'englobe. Un feu dans la nuit, plus bas, sur les berges de la rivière. En notre monde existent toujours les nomades, les ivrognes, les mendiants. En voyant les flammes, entendant les aboiements de leurs chiens, je me réjouis. Quels combats mènent-ils pour mon compte ? Tu n'avais jamais peur ni dégoût, toi, Angèle, de cette humanité vivante, de cet « excès » d'humanité qui me bouscule, moi, homme fragile des cités policées, endurci par le défilé incomptable des visages et des défaites, moi, armuré pour traverser les jets de messages et d'injonctions, les affiches, les radios, les écrans, les voix... trop de vies, trop de destins à porter si on ne ferme pas les hublots sensoriels. Mais des informations filtrent. Des intuitions se forment. Mon pays devient une grande société anonyme à but lucratif, une entreprise à millions de salariés. Mon pays est géré comme un grand groupe industriel. Beaucoup d'entre-nous, exploités, amenuisés pour procurer les richesses les plus inconcevables au petit nombre des élites économiques. Mon pays, grand camp ? Non, certains ont compris qu'il est plus rentable de bien nourrir et divertir tout le monde. La productivité est meilleure. Bétail bien nourri, donc. Diabolisation du projet communiste... les valeurs chrétiennes, laïcisées par la république, vont finir au vide-ordures. Markozy s'en occupe. Je ne parlerai pas de cet homme. Vous connaissez son nom. C'est notre chef d'entreprise. Contre lui, en silence, monte la haine. Contre cet

homme qui nous englué dans le XXe siècle. Nous castre, nous interdit la transcendance. Serons-nous assez nombreux à vouloir la fin de ce prédateur ? Plus tu es brutal, plus tu gagnes. Est-ce la leçon que nous voulons entendre ? Nous avons tant de bonne volonté, de générosité, d'imagination, de courage... Pourquoi gâcher tout cela ? Pourquoi clouer au sol tous ces pionniers que nous sommes ? Dans tes jupons de couleur, Angèle, j'ai tant vu de beaux pays d'avenir, d'envolées de perruches vertes, jaunes, bleues. De charrettes à bras chargées de fruits ronds. La danse des enfants qui jouent dans l'eau de la plage. Emporté dans ces typhons gentils qui parlent à mon corps bavard. Il me reste, en stagnation secrète, une puissance muette. Je la laisse remonter, cette impulsion, qu'elle me porte à sa cadence, qu'elle me cale dans le tempo où je verrai défiler, tranquillement, les paysages de ville. Où ce ne seront plus les tours qui me regarderont. Je serai celui qui contemple son empire. Sur les choses. Qui choisit les BPM, installé dans le rythme. Soutenu par la Basse, ma déesse, mon âme. Ma chair profonde. Que les coups de beatbox découpent le monde, le trament, le cartographient, que je m'y sente bien. Un homme, sous le pont du train, m'appelle. Il veut du feu, du tabac, des euros. Nos voix résonnent sur le béton. Cet homme est sculpté par les coups durs, l'abandon. Je respecte ce visage, ce masque, ce portrait qui parle pour moi. Mon ambassadeur. Mon ennemi, mon ami. Qui, en un mot, pèse plus que moi en semaines de bavardage inconséquent. La vérité pue de la gueule, sent la pisse, la crasse, la macération... elle a les dents pourries. Elle m'ennoblit si je ne la fuis pas. Je touche sa main. Dix, vingt euros. Je touche sa main. Merci de m'aider à vivre. À savoir de nouveau éviter les armes qui tombent du ciel, à reconnaître le chemin où dorment les mines. À choisir la bonne porte dans le village piégé. En course maximum sur la pente descendante, hargneux, souple et vif, traçant la bonne trajectoire entre les troncs serrés des pins, jamais rattrapé ni descendu par la patrouille grise dont les rafales se dispersent, trop molles, pluie impuissante qui me donne vitesse et victoire. Le poste-frontière ? Aimable cabanon flanqué d'un poteau rayé de blanc et rouge. Deux soldats, musique dans les oreilles, me regardent brièvement. Ils ne croient plus à la mission

fixée il y a plusieurs années par le président. Ami ou ennemi, un homme seul, non armé, qui passe au large est un rappel désagréable, habituel, de leur condition de salariés pauvres de la grande nation. Ils s'emmerdent au boulot. Réfugiés dans la paresse et l'attente... en insoumission rampante. Je leur souhaite de vivre bientôt la révolution.

DES FOULES SANS VIOLENCE DANS LES RUES DES VILLES. UNE JOIE QUI MONTRE SA FORCE. La montée d'une puissance dont le pouvoir lui permet l'impensable victoire où nul mort ne meurt. La victoire des masses enfin éduquées que nous, idéologues progressistes issus de ces masses mêmes, avons fait, avec nous, sortir à jamais des menaces du froid, de la faim et dans lesquelles, trop heureux, le grand capital vorace et pragmatique vient piocher. Que de dérives avons nous connues... monarchies inévitables, socialisme totalitaire, nazis génocidaires, fascistes liberticides, sanglants intégristes religieux, démocraties corrompues et meurtrières par procuration... tant de formules néfastes, tant de tempêtes inutiles à travers lesquelles, pourtant debout, nous avons poursuivi notre marche de pèlerins isolés. Toujours avançants. Nous déplaçant sur la rivière, de pierre en pierre, en une trajectoire zigzante qui jamais ne dévie de son but. Nous savons, comme l'alpiniste, reconnaître les aspérités solides et amies et sur elles nous appuyons notre progression au tracé imprévisible. Notre souple système jamais trahi est de choisir et conserver tout ce qui, malgré le temps et les secousses, résiste au système et devient la vie. Nous glanons la permanence, nous engrangeons ce qui jamais ne vieillit et que nous trouvons en une chaîne qui unit les civilisations au delà des limites de l'espace et du temps. Un axe, ignoré par elles et qui les empêche de se disperser vers le bas en paquets informes et mous. Jamais notre nom ne devons prononcer, au risque de disparaître, dévorés par les mots et les concepts, emportés dans le flot des objets périssables. Serions-nous des moines clandestins, les

membres d'une maçonnerie multiséculaire ? Notre inorganisation est notre force. Nous ne savons pas qui nous sommes. Nous nous croisons sans nous reconnaître, perdus dans les espaces intérieurs immenses dont nous sommes les vagabonds attentifs. Mon silence et mon effacement font vibrer l'air autour de moi. Je suis une absence qui attire les regards. De moi, le plus souvent, vous ne tirerez que des paroles contraintes et préfabriquées, des routines vocales puisées dans une besace fatiguée. Je garde ma force, réticent à l'épuiser dans l'action, ce laborieux déplacement dans l'espace qui fait de nous des fonctions, des agents, des opérateurs bridés par leurs limites physiques, contraints de répéter les mêmes mouvements pour ne laisser trace que d'un frêle souvenir chez les vivants, d'images noyées dans le disque dur mondial, de petites entailles ou protubérances laissées sur une surface, l'équivalent d'une hutte de chasseurs-cueilleurs détruite par le premier vent levé. Je préfère donc ne pas être, avec intensité, doute, angoisse, fièvre et conviction. Ne pas être pour ne pas exister infiniment, sans limites. Posséder en soi la force du vide en qui tout finit par être engouffré, attiré, anéanti. Oh non, pas de destruction. Un but, une porte, un passage, un pôle d'attraction qui donne au monde le mouvement. La vérité te semble dure ? Mais pourquoi te fais-tu si crédule ? Ne laisse pas autrui inventer la réalité à ta place. La douce et confortable réalité est en toi. C'est la seule dont tu puisses contrôler l'authenticité. Tu me réponds que ton monde intérieur est un enfer ? Je réponds que tu n'es pas maître chez toi, qu'il y a irruption, effraction du vouloir des autres en ta maison native. Car tu as cru en leurs discours, tu t'es laissé impressionner par les images, tu as cessé d'être toi-même projecteur de réalité, cessé de produire ton monde, le monde. Alors en toi, c'est le carambolage et la cacophonie des désirs, peurs, concepts issus du corps des autres. Rallume ta lumière, de nouveau troue la nuit avec le faisceau de ta conscience. Empare-toi de ce que tu vois. Tu en es le producteur. Cueille les fruits ! Agis sans désir d'agir. Promène-toi dans ton domaine et offre aux autres la fraîcheur des ombrages et le bon soleil qui chauffe les rochers plats au bord de la rivière. Venez pique-niquer ! Venez vous aimer dans les

herbes hautes ! Venez visiter ! Il n'y a pas de limites, les hectares ne peuvent se compter. Mais moi seul connaît le chemin chaque jour différent qui mène jusqu'à ma chambre secrète. Là où tout s'élabore. Là où naît l'autour. Là où celui qui dit « je » pense le temps, l'espace, l'inconnu... met en place le monde que lui seul percevra, dont lui seul possède le clés, dont lui seul possède le code source. Vas-y, continue de parfaire ce logiciel, de l'enrichir... le temps est ton allié. C'est ton grand-œuvre, tu ne peux empêcher qu'il se développe. C'est ta mission d'organisme humain. C'est ton pouvoir sans limites. C'est l'exercice de ta divinité. Écoute les croyants de la chrétienté qui professent que Dieu a créé l'Homme à son image... L'inverse te semble plus vraisemblable... mais cela entraîne-t-il grand changement ? La faculté divine est en l'homme. Les dieux tiennent leur puissance de leurs maîtres humains. Regarde le monde et vois cette matière passive et alliée qui attend que tu la façones. C'est là ton patrimoine intime, c'est là cet endroit unique où toi seul existe avec tant de présence. Défriche les disgracieuses plantes qui masquent l'étendue de ta liberté. Et attends-toi à la jalousie de ceux qui se sentent prisonniers. N'entre pas dans le dialogue, ne les laisse pas dire leurs mauvaises peurs ou refuse de les entendre. Existe plus fort qu'eux, enveloppe-les d'un brouillard de points lumineux. Échappe-toi. Et souhaite à ton tour être pris dans le brouillard d'un autre.

OBSERVE AU DEHORS, DERRIÈRE LE VOLET ENTR'OUVERT DU MATIN, CE TEMPS STABILISÉ, SOLIDE, PRÉSENT et tranquille qui n'attend que toi pour vivre. Profonde scène pour les actes, les drames, pour ton jeu, pour la fantaisie qu'il te plaît. Mystère tramé des promenades au frais de la campagne estivale avec toutes ces découvertes, comme ces murs de monastère perdus sous les rais horizontaux de la lumière solaire filtrée par la cathédrale haute en verdure. Tu vois les particules d'eau qui brillent en poussière suspendue dans l'air. En cet endroit, ton corps sera bien accueilli. Tu seras, joyusement, matière. Debout dans ce monde qui attend tes mains, le souffle de tes poumons, les vibrations de ta voix. Qui à ton nez fera monter des mélanges subtils, invisibles, jamais égalés par les laboratoire. Des paysages, des années, des siècles de territoires, viennent s'épandre, se révéler en ton odorat et modifient l'ordonnement de ton cerveau, le nourrissant, le caressant, lui donnant bel aspect. Inhale. Sois poreux, perméable, laisse-toi imbiber des bontés de la terre dont tu es l'une des productions, l'un des légumes prospères et donc, de même nature. Tu es fusible dans le paysage que le jour dévoile. Plonge dans la piscine de la réalité extérieure... tu y retrouveras la perception de la chaleur et du bien-être de ton corps en mouvement. Baigne-toi, enterre-toi, rampe dans les feuilles et la boue, suffoque sur la chaleur des pierres, sois lacéré par les griffes des buissons, suce le sucré des fleurs de pissenlit, mange la chair crue des champignons, écrase dans ta bouche les mûres, les figues et les fraises. Va débusquer les myrtilles de montagne. Aucune limite à ton désir. Il contient en lui sa prudence et sa mesure.

Confiance, donc. Il est possible aussi que l'irréalité du monde ainsi exposé envahisse ta perception, comme si tu te déplaçais au sein d'un souvenir, en un espace donc, où rien de menaçant ne peut survenir, en un décor sympathique, issu de ta substance, un extraordinaire réel où tu peux te regarder exister, où tu peux te conduire, où la vie ne consiste ni à craindre ni à fuir, où la vie qui se déroule est un objet extérieur avec lequel, en expert, en artiste, tu joues, inventif pilote qui rien ne détruit. Ce monde ami est le tien. Tu le penses et tu le vois. Tu lui donnes ton style. Il tombe en toi pour venir se reposer. Tu es son abri, sa demeure, tu le consoles, tu le rassures. Comme une femme l'amant qu'elle accueille. Souviens-toi de cette chanson afro-américaine, ce duo, où la femme exprime sa nature profonde en cette simple phrase : « *I can understand what you need* ». Et en le timbre de sa voix, en sa tessiture, tu perçois, comme en un toucher, l'universelle faculté de compréhension de la Femme. Cette voix qui enfin te répond, te dit que tu n'es pas seul, te dit qu'elle sait qui tu es, cette voix qui t'encourage, cette voix qui te promet son pouvoir. « *Give me some more* », dit-elle. Le chanteur énonce « *I want to hold you* », « *I want to squeeze you* » et à chaque fois la voix femme répond « *Give me some more* ». Elle entraîne l'homme plus loin que le plus loin. « *I want to groove you* »... mais il faut encore plus pour satisfaire la femme. Celle-ci se nourrit de la force qu'elle suscite. Et lui, confronté à cette infinitude, ne cesse de grandir, d'explorer, de découvrir toujours de nouveaux territoires. Il peut avancer, tranquille, confiant, car le réel lui dit « *I can understand what you need* ».

Pourquoi ces catholiques nous demandent-ils d'adorer une Vierge ? Nous savons bien que son admirable virginité n'est pas celle de son corps. Nous savons que son pouvoir, ses visions d'extase, montent de sa chair en orgasme. Nous savons que cette effigie incontestable est celle d'une femme physiquement honorée, en extrême révélation, en extrême accomplissement et, que du haut de cet aboutissement, elle peut nous guider. Amante, courtisane inlassable, elle s'élève d'entre les femmes en l'incarnation du pouvoir de comprendre et d'absoudre, elle à qui tant de misères furent confiées,

tant de secrets révélés. Elle en qui se vidèrent tant d'espoirs. Elle, en l'honneur de qui, tant de sceptres se dressèrent. Observez cette chair rose sous la robe blanche et le voile bleu ciel... la rougeur des joues, cette bouche qui est là pour crier et recevoir et sourire, ces mains fines, fuselées, dont la ferme prise et l'énergique mouvement transforment les mâles en gisants implorants. Cessez de la regarder ainsi, parlez-en peu, promouvez la pudeur sous laquelle une fidèle braise toujours pour vous sera rouge et chaude. Ne craignez jamais la solitude et l'abandon. En quelque continent que vous soyez, elle seront là, autour, curieuses de s'éprouver à vous, de s'offrir à votre don, installées dans une permanence qui vous échappe, chacune foyer d'énergie, de résistance, créatrice d'une zone stable de vie qui s'accomplit dans la compréhension du monde, porteuse du flux vital, du rythme qui emmène le voyageur humain au plus près de la limite finale. Battement d'un pouls qui règle le temps, le taille à notre mesure pour que tous y habitons en paix et prospérité, hommes et femmes toujours pionniers, oui, même au coeur des cités le plus anciennes et peuplées où, semble-t-il, plus rien ne peut venir bouleverser le fonctionnement banal et avisé, et sage, d'un espace vieux de tant de mémoire, où chaque nouveauté fait revenir en souvenir des actions déjà menées, où rien ne naît de rien, tant le sous-sol est estimable en prédécesseurs de valeur et de courage. Y aurait-il alors établissement par soi-même d'un territoire, que seul on peut reconnaître et maintenir, où toute liberté nous est acquise, un royaume invisible qui se dote des lieux offerts à notre regard, notre connaissance... un dominion constitué des éléments du monde par nous choisis, unis entre eux par les liens de notre conscience, et, présentant grâce à elle, un ordonnancement cohérent, efficace, riche de découvertes.

CONSTRUIRE SON TERRITOIRE, EN ÊTRE LA CONSCIENCE VIVANTE, RÉGNER DESSUS, tenir tous les liens au delà des limites de l'espace et du temps. Ce grand hôtel que je vois de l'autre côté de la Seine a accueilli Louis-Ferdinand Céline pendant l'écriture d'un de ses livres. Et moi donc, récemment, j'ai serré la main de l'ex-maire et avocat déplaisant à qui fut confié par la veuve de Céline le manuscrit de *Rigodon*. Les feuillets furent transcrits à la machine à écrire par la mère de ce vieux notable sémillant. Ayant reçu en don l'un des masques mortuaires du défunt, il se réjouissait en pétillant de l'oeil que l'exemplaire qu'on lui avait offert ait été moulé sur un cadavre encore assez frais pour que le visage conservât son « épithélium ». Et c'est depuis Sartrouville, à quelques kilomètres au bout de la route qui passe devant ma maison, que cet encore Céline et sa femme, pendant la débâcle de juin 1940, évacuèrent en ambulance les patients d'un dispensaire jusqu'au sud de la Loire. Ils sont donc passés sous mes fenêtres. Tandis que dans le grand hôtel qui domine l'autre rive de la Seine, planaient encore le souvenir de Henry James ou de Penham Grenville Wodehouse, et non loin, à Louveciennes, sur la route de Saint-Germain-en-Laye à Versailles, vivent pour nous les présences de Pissaro et Renoir. Tandis que la ligne de train qui passe devant le proche immeuble de mon enfance fut celle qu'empruntaient les manuscrits d'Alexandre Dumas pour arriver *in extremis* aux imprimeries des journaux... cette même ligne qu'empruntait aussi Guillaume Apollinaire fuyant l'ennui de la maison maternelle du Vésinet pour aller aboutir à la gare Saint-Lazare et rejoindre ses amis dans les cafés de Paris. Je n'oublie

pas Vlamincq dont l'enfance paisible, protégée, presque enfermée, se joua dans le grand jardin de la villa de sa grand-mère, au Vésinet toujours, le long de cette même voie ferrée.

Comme le monde, voyez-vous, vient jusqu'à moi pour me dire que les habitants de là-bas au loin sont semblables entre eux et que je peux ici mener tranquillement mon étude. Ma vie, donc. Devant moi, dans ce bus, une Chinoise et une Française parlent en anglais. Mêmes préoccupations... la réussite scolaire et professionnelle des fils. Les meilleures écoles, les meilleures entreprises. Pourquoi les peintres ne peignent-ils pas la population des bus ? Pourquoi, à en juger par les oeuvres qui sont diffusées jusqu'à nous, ont-ils déserté la représentation du réel ? Quelques travailleurs, parfois jugés « ringards », comme Benoît Tranchant et ses ponts et ses bus, continuent d'occuper le terrain. Par ailleurs, je n'attaque pas les plasticiens conceptuels qui par des dispositifs inventifs « interrogent le réel », créent chez-nous le malaise et nous obligent à réagir. Peu importe que cette réaction soit dans bien des cas suscitée par une grave imposture artistique, un clin d'oeil, une pirouette, un canular, un néant créatif... Marcel Duchamp et ses contemporains ne firent pas autrement. À la pirouette morbide imposée à tant de millions d'hommes et de femmes par la « Grande Guerre », la réponse désespérée fut une pirouette de même violence, appliquée à l'une des couches supérieures des signes et outils de la civilisation, c'est à dire aux oeuvres de l'Art. Et heureusement. Mais me viennent par moments, à la vue des scènes et paysages, l'envie d'en voir la transposition figurée, à défaut de pouvoir le faire moi-même. Pourquoi ne peignent-ils pas le parking nocturne de cette grande surface commerciale dans le léger brouillard de 18h30 du Parc d'Activités proche des bois et des champs ? Pourquoi pas ces automobiles au carrefour ? Pourquoi pas ces familles casquées en vélo ? Pourquoi pas ces rangées de caissières et caissiers ? Pourquoi pas ces foules dégorgees par les escaliers des gares souterraines ? Pourquoi ce monde laissé à l'abandon ? Pourquoi renoncer à rendre-compte du réel ? Les photographes, semble-t-il, sont là et ont pris le relais. Mais la matérialité, le toucher, la rusticité... et aussi l'intelligence si rudimentairement prolongée

par la main... tout cela qui se trouve dans la peinture, le dessin, me manque. On voit, dans l'univers de la bande-dessinée, surgir des croquis, des esquisses où cette attention à l'humble réel, toujours se manifeste. Le besoin de posséder en soi l'objet-monde, d'y apporter la main et l'émotion, de fixer un moment, une perception... ce besoin continue de mouvoir les cerveaux humains. Pensez au visiteur indélicat qui repart avec un fragment du fameux monument visité... ou à l'inverse y dépose le graffiti de son passage. Posséder, marquer, dessiner, tracer, dominer, chérir le réel en le prolongeant sous forme d'objets à garder... le manger, l'absorber, le caresser de la main, le transposer en petite maquette colorée, vivante, domestique mise à l'abri de la pluie et du fracas. Objets rassemblés pour enrichir le chez-soi. Moisson qui nous contente, nous, humains producteurs, *homo faber*, esclaves de nos mains réelles ou rêvées. Nos yeux, nos oreilles, aussi sont ces mains. Qui touchent, encodent et décodent. Notre corps est une main, notre corps est un outil exploratoire, une sonde expérimentale qui stocke en elle tous les précieux échantillons prélevés. La chasse, la cueillette, continuent de nous mouvoir. La poterie. Nous sommes aussi potiers, patients façonneurs, inventeurs dans l'espace extra-territorial de l'atelier, du laboratoire. Ce lieu qui matérialise, et symbolise, le retour en nous, le vivace fonctionnement intime, la retraite de celui qui veut cultiver le monde, extraire les pépites de l'expérience perceptive, s'isoler du monde pour, en plénitude, constater notre existence, nous écouter vivre et entendre ce monde extérieur que nous manipulons en nous. Érémitisme séculier. Moine urbain.

MOINE DANS LA VILLE, MOINE DANS LA CITÉ. PRENDRE LE TEMPS DE TÉMOIGNER DE L'HUMBLE EXPÉRIENCE HUMAINE. Tellement caricaturée, ignorée, travestie de couleurs par les bruyants agents du spectacle et de la mondanité, agents économiques, classe constituée, industrie connivente, rapide et légère, incapable de comprendre l'inaction, enfermée qu'elle est dans son Versailles permanent et transnational... Révolution ? Renverser tout ça ? Pour que ça revienne plus tard sous une forme à peine modifiée... non, ce n'est pas profitable. Je préconise l'observation critique. La connaissance éloigne la peur et la soumission. « *Action critique médias* », diraient certains activistes du web et des salles de conférence-débat, lesquels parfois s'infiltrèrent sur les ondes radio sous le masque de faux gentils auditeurs posant des questions gênantes. Action critique sur soi, aussi, n'oublions pas. Se surprendre en flagrant-délit de flatterie, sentir l'action des flatteurs sur soi, expérimenter comme les flagorneurs vous donnent du plaisir, comprendre aussi le pouvoir de notre flatterie, de notre séduction exercée sur autrui, et comme elle peut nous abaisser dans l'estime de notre puissante proie à laquelle, ainsi agissant, nous conférons encore plus de pouvoir. Qu'il est désagréable et intéressant de se prendre ainsi la main dans le sac et qu'il est nécessaire de n'en pas concevoir de mésestime de soi excessive. Être indulgent envers soi-même, c'est se concéder semblable aux autres, c'est donc dégonfler l'image héroïque de soi qu'on aime à cultiver. Les grands hommes sont des héros ordinaires et singuliers, voici le cap à tenir. Et savoir qu'en moi la compassion qu'on nous dit « judéo-chrétienne » ne s'affaiblit pas.

De la compassion à la mise en acte de cette compassion, il y a un fossé, un abîme, sur lequel je préfère ne pas me pencher. À moins qu'on m'ait appris à tort à distinguer pensée et action. Ces deux termes ne forment-ils pas un tout qui est le fait d'être ? Penser est une action. Allez jeter un oeil sur les écrans de l'imagerie médicale et voyez le cerveau en action. Ma pensée est physique, ma pensée est un produit de mon corps, comme ma sueur et mon sang. *Cogito ergo ago*¹⁴. Quel orateur courageux prendra enfin parole en public pour défendre l'inaction ou ce qu'on désigne comme tel ? Ah, on me dit que sont parus des textes aux titres du genre *Éloge de la paresse*... ah, bien. Bon. Mais dans la société humaine telle que je la perçois, là où je suis, je ressens le règne écrasant de l'action. Pardon pour la banalité de la remarque, mais au lieu de tenir nos machines en laisse, de les surveiller à distance, nous sommes obligés de courir après elles, avec elles, devenant leur accessoires, leurs objets. Oui je pense intimement que les propriétaires des outils industriels, ont besoin d'individus-objets pour que leurs machines continuent de tourner et donc de les enrichir. Avec quoi ? Du papier-monnaie, des datas-monnaie... qui sont autant d'unités de temps humain au travail. La richesse, c'est posséder par l'argent milliers d'heures de labour humain qui nous permettent ainsi d'élargir la profitabilité de notre vie et d'en distendre les limites naturelles. En achetant un avion privé, j'achète les milliers de vies humaines qui ont conçu et construit l'avion. Ne pouvant payer de ma seule vie naturelle, je dispose d'un réservoir de vies, ma fortune, dans lequel je puise. En achetant, il faut le savoir, j'enlève de la vie à mes contemporains. Le système, s'il était plus équilibré, ne serait peut-être pas aussi sanguinaire. Je t'enlève dix heures de vie, mais toi, tu m'en enlèves aussi dix... je te donne 10 000 fifrelins, mais toi tu m'en donnes aussi 10 000. Nous commerçons. Nous échangeons. Mais le monde du libre-échange que je vois s'affoler autour de moi ne me semble plus mériter le nom de commerce... à tel point qu'il nous est besoin d'utiliser l'expression « commerce équitable » pour signifier que l'échange est de nature juste et raisonnable. Et hop, hop... attention, tout va très vite, les mots « commerce équitable » cessent à toute

14 En latin, « Je pense, donc j'agis »

vitesse de faire sens pour n'être plus qu'un signe, un signal envoyé aux cerveaux des acheteurs pour provoquer l'acte réflexe d'achat. L'équité devient un argument au service de la vente et de quelque chose qui sourdement fait écho à l'inéquitable. Oui le commerce vertueux gagne en notoriété, en « exposition » et surface économique. D'accord. Tant mieux. Gageons que c'est un progrès. Le destin de toute bonne exception est de gagner en taille et de se confondre au final dans le grand flot du quotidien banal. Oui, oui, c'est ainsi, espérons, que les choses se passent. Mais je sens toujours en nos sociétés marchandes la présence de l'impitoyable négoce de temps de vie humaine. Karl Marx appelait-il cela « force de travail » ? Je m'en vais relire un jour ce auteur dont le scalpel révélateur de vérité a fait tant de mal à tant de gens et de si multiples façons. Mal aux riches menacés, mal au peuple asservi en la dictature issue de la propagation des idées de Marx. Pertinence du constat marxiste, mais faillite des solutions ? Je ne sais pas, le sujet ne m'est pas assez connu. Je cesse d'ainsi conjecturer. Aux sources, aux sources !

Aux sources d'une vérité qu'il faut sans cesse refaçonner. La stabilité n'existe qu'au moment précis de la photo, au moment du *climax*, de la décision, du tournant à prendre et ensuite, de nouveau, après un bref instant où l'intention s'épanouit dans le réalisé, où le monde semble docile et amical, retour à la prolifération du chaos relativiste où s'entrechoquent les souhaitables, les intérêts légitimes inconciliables, le vacarme inorganisé dont la non-intentionnalité emporte tout plus fort que toute intention. Oh le petit individu ridicule qui s'agite, se débat, dans la faillite de son indépendance, de son libre-arbitre, de sa prétention à décider seul, en souverain de soi. En lui souffle le glacial froid dévastateur du réel sans nom, de l'existence pure, de la force naturelle, des phénomènes de groupe communs à tous les animaux terriens.

POURQUOI TANT D'ÉCHOS DE MÉCHANCÉTÉ DU MONDE EN MOI CIRCULENT, Y TROUVENT TERRAIN COMPLAISANT, connivence où fument et fusionnent les ricanements ? « Délivre-moi du mal », implorent les croyants. Délivre-moi de l'humain ? Délivre-moi de moi ? Suis-je donc habité par ce démon qui remet sans faiblir du charbon dans la Grande Chaudière ? Ou cette vibration sympathique n'est-elle ici, chez-moi, pour que je l'éprouve et apprenne à la stranguler, à la faire se tordre en râles de haine jusqu'au dernier sursaut. Terrasser son dragon sans s'abattre soi-même et ainsi, du haut de sa blancheur ainsi éclore, éclairer le monde par les rayonnements d'une indulgence naïve et volontaire, irradiant doucement comme un foyer ni chaud ni froid, lieu de formation d'une énergie sans début ni fin, puits de lumière qui semble s'alimenter à la source du pardon. Le pardon, capitulation qui donne vraie puissance, qui confère autorité. La compréhension nous donne prise sur le monde, n'est-ce pas ? Nous l'embrassons, le tenons en notre conscience, sommes aptes à le concevoir. Il a besoin de notre aide pour devenir. C'est un brave monde méritant. Nous en sommes les pères et mères de ce monde hésitant, instable, en jeunesse éternelle. J'aime le voir exister dans la ligne et la matière du bras nu de la gymnaste qui sur les gradins maquille sa coéquipière. Le velouté, le flou de la surface de l'avant-bras où le duvet caressant couvre la tension du muscle élégant. Élasticité des fesses et des cuisses où toujours le justaucorps se fait trop insistant et d'un coup de pouces est remis bien provisoirement à sa place, clac! redevenant couvrant, cachant les plis de la chair sur une courte zone supplémentaire d'un ou

deux centimètres. Et quel défilé de dos droits, de bustes maintenus, de nuques et de cous portant vers le haut, présentant au mieux, offrant les têtes et visages, comme piédestaux et piédouches, supports presque plus élégants et nobles que l'objet qu'ils célèbrent et auquel ils préparent le regard. Le cou, col de vase précieux, articulation majeure qui donne la beauté, la porte au plus haut, annonce l'émerveillement du bouquet. Comme le fut de colonne antique qui conduit l'oeil à la floraison corinthienne du chapiteau, là où la poussée ascendante prend son sens et vient soutenir en triomphe ce qui doit culminer, prendre parole frontalement, emplir l'espace avec son existence incontestable. N'est-ce pas là l'essence du triomphe ?

Me voici donc dans les tribunes de cette compétition gymnique où l'odeur des ballons de plastique, nombreux en rebonds et lancers sur le praticable d'échauffement, m'arrive en vagues fugaces qui grisent mes sinus. Inhalation de molécules synthétiques. Un peu plus encore et je pourrais devenir ballon, brillant, neuf, et m'envoler pour arriver en rebond clair et sec sur la piste d'un cirque où s'opère dans la pénombre un montage d'accessoires tandis que, dans le halo d'une poursuite, un artiste amusant s'occupe de distraire l'attention du public. Moi, ballon, certainement échappé des mains d'une jongleuses chinoise, je heurte un pilier de métal et vais cacher mon scintillement pailleté, ma polychromie arc-en-ciel, sur le siège en tissu rouge d'une loge de premier rang inoccupée. Oh comme je vais donc pouvoir admirer la virevoltance des trapézistes et, en pensée, parcourir les trajectoires qu'ils offriront. Sur mon crâne lisse, les lumières du spectacle allumeront des reflets dont je crains qu'ils me trahissent. Les fréquences basses de la musique amplifiée font vibrer ma peau. Je suis chargé d'un moment du passé, je porte en moi l'éjection d'un volume d'air comprimé, piégé depuis lors, milieu stable, clos, coupé de l'extérieur, figé hors du devenir, petite atmosphère confinée, souvenir d'un soupir de machine d'usine, mon seul viatique, mon absence de noyau, mon vide intérieur qui n'est pas du vide, mon secret sans consistance, mon impasse, la prison que je suis de quelque chose qui ne vit pas, trace impersonnelle d'une anonyme intention humaine ayant déclenché un processus industriel. Une pauvre chose

qui cherche à se frotter – enfin – à quelque matière organique irrégulière, où prolifère la bactérie... M' érafler, me salir, sentir les coups... au risque d'être percé et vidé de mon rien. Mais qu'ai-je à perdre ? À moins, évidemment, rêve caressé, accomplissement inespérable, qu'un enfant me prenne en affection et fasse de moi son ami... irais-je même jusqu'à souhaiter devenir son confident ? Je ne voudrais pas attirer à moi un garçon ou une fille susceptible de trouver de l'intérêt dans un dialogue monologué avec un ballon inerte. Je ne voudrais pas être à l'origine d'un diagnostic de troubles psychiques. Et condamner l'enfant à la folie, à ma tyrannie de fuyard réfractaire, à mon refus de n'être que ballon. Je devrais plutôt espérer rebondir un jour sur le parquet d'un appartement ancien, au premier étage d'un bâtiment du siècle XVIII, parquet où je serais en image de miroir, comme piste de bowling au bout de laquelle me surplomberait le portrait peint d'un jeune homme pâle en costume gris, secrétaire d'État dans l'ultime gouvernement Reynaud, avant la capitulation française de juin 1940. Me voici donc objet lisse, multicolore, objet spatial, futuriste ou fantaisie, accessoire de caravane publicitaire, me voici immobile, au contact de la plinthe à peinture laquée odorante imitant les veines du bois, me voici au pied de cette effigie de la finissante IIIe République, de cet anonyme oublié qui vécut la débâcle dans les bureaux ministériels et les dîners officiels. En cas de guerre, vaut-il mieux être ballon ou secrétaire d'État ? Rebondit-on de la même façon ? Risque-t-on de se faire crever, d'exploser, de tomber à la mer ? J'ai le sentiment que le ballon clinquant tel que je suis aura toujours la chance d'être repéré et précieusement conservé par un enfant de passage. Quant à l'homme dans le cadre, là haut, il dispose de l'infrastructure relationnelle et institutionnelle dont il est le produit, il bénéficie de cette machine sociale à l'épreuve des guerres qui évite de subir le sort du gueux sans pedigree. Le jeune homme pâle et moi, on s'en sort donc plutôt bien dans les périodes historiques de sauve-qui-peut, où nombreux sont ceux qui bouclent hâtivement leurs bagages avant de prendre la route ou la mer, ou l'air. Ces périodes... où dans les cours des hôtels particuliers des ministères s'élèvent les fumées des archives qui

brûlent. Où dans les bureaux officiels et officieux les broyeuses à papier fabriquent des écheveaux de brins ténus. Un fouillis de mots laminés qui continuent, en une langue aux règles aléatoires nouvelles, de révéler les secrets des rapports, notes, correspondances, traités. En route pour Bordeaux ! Les moteurs des tractions-avant noires de luxe tournent au ralenti aux emplacements prévus par les plans d'évacuation, prêts à parcourir d'interminables kilomètres de petites routes discrètes, jalonnées de villages ignorés, foisonnants, le maillage humain que l'invasion militaire menace. Les cortèges officiels, en catimini, s'exfiltrent de Paris, voitures sans drapeaux ni cocardes, curieux convois pressés et muets qui trouvent étape au bout des allées droites boisées de châteaux invisibles depuis la route, défendus par leurs murs d'enceinte et leurs forêts. La campagne autour ne dira rien, ne gardera pas témoignage de ces étapes furtives. Rien ne restera de ces trajets de fuite, sinon quelques lignes dans des livres de mémoires ou d'histoire. Les champs charrient dans leurs entrailles des tessons de poterie sigillée décorée produite au III^e siècle... mais de nos démocrates parlementaires en fuite, nulle trace. Nulle trace ? Ah si, dans un fossé, un bidon d'huile de moteur jeté par un chauffeur lors d'une courte halte. Bonne huile sirupeuse et nourrissante issue de l'industrie des États-Unis d'Amérique et des pétroles texans. La même huile qui lubrifie les moteurs des chars allemands dévorant la route vers Paris.

LE MONDE MARCHAND TRANSCENDE LES GUERRES, IL EST LA PERMANENCE QUI RÉSISTE, S'ADAPTE, S'INSINUE. L'histoire politique est pour lui théâtre de marionnettes éphémères, une succession de petits cycles hystériques et capricieux transportés sans le savoir sur un long dos d'animal géant aux lents mouvements, dont la vitesse ne peut être intelligiblement mesurée qu'au moyen d'une horloge graduée en années. Le substrat de l'Histoire est économique, affaire de subsistance et d'amélioration du confort. Assurer avant tout le remplissage des ventres et en tirer le chauffage des corps. De la viande, du pain et du bois. Se nourrir, se chauffer, s'abriter, se soigner. Survivre d'abord, plus que tout. Et nous autres, littérateurs... ha! ha ! Sommes perdus bien haut dans les hauteurs de l'édifice... notre silence, notre cessation d'activité, notre chute, ne causent aucun dommage à la structure si solidement fondée sur sa large et puissante base. Cling, cling, clochettes et flutiau de ménestrel gigoteur... on tolérera tes farces et te jettera piécettes tant que prospérité régnera. Si le vent mauvais se lève, que vient la pénurie et le combat, on te dégommera d'une rafale, juste pour tester un fusil... tes joyeux bons mots et chansons laisseront les esprits indifférents. Cling ? Cling ? Enrôlez-moi cette bouche inutile dans un cabinet de consulting, envoyez-le piloter des projets de réaménagement des territoires occupés ou s'il n'est pas apte, faites-lui transporter des munitions dans les entrepôts les plus proches des zones de combat. Ce mec, c'est du pipeau, hein ? Cling, cling, tûût, tûût. Zéro marge brute, zéro potentiel client. Il aura une abrogation de peine, si et si seulement si, il accepte

d'animer des opérations promotionnelles en grandes surfaces et galeries marchandes. Nous ne voulons plus que se développe la société de l'assistanat, où les gens qui se lèvent tôt ne récoltent pas les fruits mérités de leur travail (forcé), où les fonctionnaires pléthoriques, incompetents et la paperasserie entravent l'initiative entrepreneuriale, où, démagogiquement, on encourage les gens à travailler moins. Cling, cling, youpi et tût-tût c'est fini ! Il faut se retrousser les manches. Travailler plus pour gagner plus en mémoire de ce jeune Guy Môquet qui, quelques instants avant de mourir sous les balles du peloton d'exécution nazi écrivait cette lettre poignante que je vais vous lire afin de vous émouvoir et d'ainsi emporter votre adhésion. Je suis le président élu d'une République et j'utilise avec profit les mêmes méthodes que les concepteurs de films publicitaires. Je suis un pragmatique, je suis un homme d'action, je ne suis qu'action, dès que je cesse d'être en mouvement, je n'existe plus. Mais alors, bien plus évanescent que le ménestrel- tût-tût ? L'orage est passé et l'amuseur à clochettes a fait sécher son flutiau aux rayons du soleil revenu. Tirouli-tiroula, de nouveau gambade l'aimable mélodie. Les légers guérilleros de l'inutile traversent indemnes la tourmente, en raison même de leur faible dépendance aux équipements lourds. Les notes sautillantes de leurs pipeaux vont papillonner sur les flancs de la vallée, vont pirouetter avec les gouttes du torrent, et finir en poussière de son aux oreilles des rongeurs terrés. Flûte à bulles qui envoie dans le ciel des manèges de sphères cristallines, une danse de balles d'eau légères, sphères, cercles échappés des motifs d'une robe moderne et joyeuse exposée dans la vitrine démodée d'une mercerie du Havre ou d'un bourg provincial du second vingtième siècle. En suivant l'envol de ces escadrilles de bulles, je me souviens, c'est vrai, avoir été ballon... et je soupire de n'avoir pu être aussi léger pour vivre l'ivresse de l'envol en débandade et ces instants fragiles, périlleux, qui mènent à l'éclatement de la dernière bulle rescapée, parvenue au plus haut possible. La volatilisation doit apporter des sensations inconcevables... comme ça, se transformer en l'environnement même en lequel on navigue. Putch ! Petite explosion finale, frais baiser de gouttelettes, comme un clin d'oeil furtif et puis... plus

rien que le vent et le ciel qui continuent de ne rien dire et pourtant grâce auxquels nous éprouvons tant.

J'ENTENDS DANS LA RUE LE GÉMISSEMENT DU SCARABÉE D'ACIER QUI VIDE LES
POUBELLES RIVERAINES. Nous avons construit nos pachydermes
et monstres de métal motorisé... ils ahanent de jour et
nuit sur tous les chantiers. Quand donc ce nouveau
bétail accédera-t-il à la conscience ? Archéo-robots qui
annoncent leur descendance. Leurs bras articulés se
dressent dans le ciel. Ils sont nos enfants et nous
aiment. Ce sont eux qui vont réaliser nos rêves
impossibles... longs bâtiments plats où les serveurs
distribuent et stockent les données... exploitations
immenses d'infoculture qui voisinent avec les silos de
blé et les champs mécanisés. Grandes horizons de plaines
plantées de pylônes de métal monumentaux qui
soutiennent le chemin aérien de la haute tension, le
sang des villes, la vie des territoires, l'interconnexion
avec la respiration du monde. Oh Jules Vernes, comme
les rêves que tu déclenchas chez les lecteurs
contemporains provoquent mon émotion, car ils ne
furent pas vécus en vain. Les machines et les voyages
extraordinaires peuplent notre monde d'aujourd'hui.
L'utopie a vaincu. Comme vaincront celles de nos
auteurs contemporains producteurs de mondes
imaginaires. Romans, films, jeux, bandes-dessinées...
Ce que le cerveau est apte à concevoir, le cerveau peut
ou pourra le réaliser. Oh, évidemment, que d'obstacles
humains, industriels, religieux, marchands,
réglementaires avant la diffusion et la banalisation de
l'idée matérialisée. Des années, des siècles... Pensons,
d'une part, aux téléphones mobiles de 2008 et, d'autre
part, aux petits appareils de transmission mis en scène
dans les films anciens de science-fiction et
d'espionnage. Cinquante, soixante années les séparent.

Court délai pour passer de fiction à réalité. De *Star Trek* à l'offre de « forfait multimédia appels illimités vers 3 numéros à partir de 32 € ». Prenons conscience, en utilisant ces objets, de l'aboutissement technique et civilisationnel qui les rend existants. Le même recul admiratif peut être éprouvé en observant une prise de courant ou une roue. Épaisseur de l'Histoire et des tentatives recommencées. Millions, milliards de vies consumées que je tiens au creux de mon smartphone. Combien de destins, d'histoires, de voyages, de tentatives dans la courbe de cette anse de tasse à café ? L'intelligence et le goût du beau rayonnent doucement depuis les objets banals. Produits manufacturés. Fruits de l'activité créative. Humbles objets au passé agité et somptueux.

Devant eux, si présents, comme je me sens aux abois. En instabilité inquiète et pessimiste. Apeuré de rancoeur. Déçu, abattu par cette inaction qui me tord le ventre, par le sentiment de « c'est trop tard », par le poids oppressant des innombrables « occasions ratées ». Trop tard... il a toujours été « trop tard ». Pourquoi ne pas saisir la balle la toute première fois qu'elle passe ? Pourquoi simuler le désir d'attraper, pourquoi simuler la course à toutes jambes, puis le dépit, la colère, d'avoir « de si peu » raté la cible ? Pourquoi l'inaction me tire-t-elle ainsi des torrents de nostalgie ? Pourquoi ce regret de n'avoir pas fait pendant qu'il était encore temps ? « Tout ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait... » Et ça larmoie, se lamente et continue à creuser toujours le même sillon. Et ça culpabilise, et cette culpabilité devient cause annoncée de l'inaction. Et la peur des autres, de la pesée des autres sur cette créature si fragile que je suis je, en laquelle opère sans contrôle un tropisme de la soumission, de la complaisance.

PEUR DE CE MONDE OÙ RÈGNENT MÉCHANCÉTÉ, IGNORANCE, AVIDITÉ, où règne l'humain, mon pire ennemi. Mon unique chance. Compagnon d'infortune, frère de sang, inséparable miroir qui me suit et me raille. Comme lui, comme la majorité d'eux tous, je me trimballe en ce temps avec le même bagage, la même carcasse. Ration standard pour tout le monde. L'armée des hommes et femmes vivants. Vagues d'invasion qui chacune se brisent puis s'émiettent et retombent en petites pluies locales à peine perçues. Je suis comme eux, je suis comme vous. Pouvons-nous espérer au moins nous considérer comme une élite, non constituée, que rapproche la nécessité vitale et où s'élèvent les monuments les plus hauts et complexes ? Prolifération systémique sans limites concevables, lieu de liberté et de pouvoir, en regard duquel nous paraît lourde, ennuyeuse, aliénante, la laborieuse causalité du monde extérieur. Accordons-lui comme fonction de nous fournir les perceptions dont nous tirons notre miel... oui, sa richesse est là. Avec une portion de quelques kilomètres carrés, nous disposons d'un territoire, profond de ses strates de générations successives, où il nous est loisible d'investiguer, observer, et même, si la ludique passion nous en prend, de déclencher des événements. Lorsqu'une péniche descend le fleuve sur le bord duquel sont allongés les promeneurs, qui regarde passer qui ? Oui, dans mon train, mon avion, j'ai le sentiment de laisser les pauvres zones de peuplement sédentaire derrière moi et d'être la matière même du temps et de la vie qui gouvernent le monde. Je suis le présent, je suis l'avenir. Je suis l'oeil du mouvement. Dégagé de toute attache, de toute

entrave, oeil lucide et précurseur, empli d'une sérénité que sous-tend la fièvre... légèreté, élégance et gratuité du messenger, de l'ambassadeur, singularité du corsaire, du franc-tireur, de l'agent spécial que la loi même autorise à être hors cette loi. L'uniforme à porter ressemble alors à un habit long, près du corps, bleu sombre sur des bottes noires mates. Le seul jaillissement du pouvoir délégué, seul signe d'appartenance et statut, c'est la courte houppe de plumes vertes et jaunes serrés qui accompagnent le mouvement du bord du chapeau. Et peut-être aussi la nacre armoriée des petits boutons du gilet. Ces vêtements ajustés, mais où le corps trouve tout espace pour se mouvoir en quelque posture que ce soit, matérialisent le principe essentiel de l'art des couturiers de l'État, lesquels ont pu expérimenter et affiner leurs savoir-faire sur les milliers de commandes issues de toutes les administrations. Ils en ont opéré une synthèse optimisée, quintessentielle, pour la conception des rares exemplaires des tenues d'officiers spéciaux... de ces agents hors-cadre dont l'imprévisible mobilité sert et défend la stable assise du pouvoir officiel. Leur liberté est enviée... ou ignorée. Ne sont-ils pas des agents, d'infimes composants remplaçables au sein de la machine étatique ? Les historiens pourront juger lorsqu'ils dénombreront, dans les flots de correspondance produits par les ministères, les occurrences des noms de ces aventuriers missionnés. Un sous-secrétaire d'État dicte entre 150 et 200 courriers par jour... plus les lettres, billets, notes qu'il rédige lui-même. Ces mégaoctets de données, ces kilos de papier qui ont mis en mouvement tant de vies humaines, seront un jour, rouverts, déliassés, imprimés, stockés en bases de données ou reliés dans de grands cahiers d'archives datés et numérotés. Et des chercheurs les examineront, opiniâtement, parvenant au déchiffrement des lignes manuscrites les moins lisibles, comme les redoutables « nouilles » du chancelier La Chaume au siècle 18. Et ces correspondances seront éditées, accompagnées de notes, d'index des noms, lieux et thèmes. Les bases de données du réseau mondial seront alimentées d'une petite quantité de matière supplémentaire. Il me conviendrait fort de vivre dans un présent où le futur serait consultable dans les riches fonds d'archive.

Soigneusement indexé. Sujet parfois à interprétation et questionnement dans le cas de documents incomplets, non datés, apocryphes ou anonymes. Un futur que nous serions libres ainsi d'accepter ou de modifier... un futur cartographié sur lequel exercer notre intelligence, notre sagacité de navigateurs. Et si le futur que nous forgeons diffère des archives ? Que se passe-t-il ? Mais, tout simplement, les archivistes relèguent dans un fonds annexe spécial les documents du futur non avéni et les remplacent par les documents en rapport avec le passé réalisé.

Demeure la question irritante de la conservation de ces considérables archives. Quel support utiliser ? Mémoire papier ou mémoire électronique ? Il serait peu glorieux, et impossible, de s'en remettre à la bonne vieille feuille de papier porteuse de texte et d'images. Elle a fait ses preuves, oui, depuis plusieurs siècles. Mais c'est avoir peu de foi en l'avenir et en l'humanité que de mettre en doute la fiabilité du stockage numérique. Il vivra car c'est une flamme, un flambeau, qui se transmettra de génération en génération... une obligation de maintenir la technologie nécessaire à la consultation des fonds, une recherche constante des sources d'énergie qui maintiendront les machines en éveil... Il nous faut monter une garde active auprès de notre mémoire... entretenir la flamme du foyer primitif. Nuit et jour, des gardiens enthousiastes et reposés travailleront à surveiller ce patrimoine. Jamais l'électricité ne s'éteindra. L'âge de feu est derrière nous. Nous sommes dans un état de connaissance et de conditions de vie irréversible. En nos mains, nous tenons la force mille fois multimillénaire de l'atome, le principe même de la constitution de la matière. Combien d'années, de siècles, faudra-t-il pour que cette énergie, miraculeuse, cesse de nous menacer ? Militons en paroles, actes ou pensées pour que la connaissance s'amplifie et plus pénétrante encore devienne. Pour que l'utopie d'un univers stable, à jamais protégé du froid, de la soif, de la faim, de la nuit, soit le quotidien de nous tous. Nos prédécesseurs lointains ont pris le risque du feu... à nous, en leur mémoire et dans leur filiation, de prendre celui de l'atome.

HA ! HA ! TOUT ÇA C'EST FACILE À DIRE LE CUL DANS UN FAUTEUIL. Si j'ai les idées si claires, si j'ai les convictions bien « assises », pourquoi j'y vais pas au charbon, hein ? L'action, l'action... Faut y aller, mouiller sa chemise, retrousser ses manches, hein ! Ok, ok, je comprends l'objection et je te réponds, ami pragmatique et concret, que mon charbon, c'est les mots que je sors de moi. Que mon turbin c'est de construire ces kilomètres de phrases. C'est ma culture physique, mon apprentissage, mon artisanat, mon fardeau, mon addiction. C'est ce que je dois poursuivre... oeuvrer, oeuvrer pour que les forces effarantes et brutales du monde extérieur ne pètent pas toutes mes vitres, ne s'engouffrent pas dans tous mes couloirs et pièces en hurlant la folie, le reproche, la vitalité. Je ne veux pas ouvrir ma maison à la prédation. Je résiste, tu vois. C'est mon taff. C'est ça mes « manches retroussées ». Je suis une terre, je la cultive, la fortifie, l'embellit en paix avec mon voisinage... lui donne consistance, existence. La menace, c'est d'être lopin de terre vierge, plat, stérile, battu par les vents, knock-outé, et annexé par les troupes de pillards traînards. Je veux être prospère, suffisamment riche de profonds et variés secrets pour que l'écoulement passager de la foule en mes rues m'indiffère. Oh oui, l'écrit n'a jamais fait recette... l'écrit c'est les lois, les romans à intrigues. Écrire c'est facile, on bouge pas son cul de sa chaise, hein ? C'est la bonne excuse pour pas aller bosser, ouais ? Eh, cousin, c'est ça que tu penses, dis ? Mais moi ce que je te fournis là, c'est de la vie, de la trace authentique, c'est le témoignage *live* d'un temps qui existe, une empreinte qui pue la bête. C'est la voix, la

pensée, le vouloir, le désir viscéral, intestinal, testiculaire et pénien, de quelqu'un confronté comme toi à la condition humaine. Le temps que je prends pour témoigner, haranguer, il est volé au temps du travail socialisé, de la vie mondaine, de l'immersion dans le groupe et des tractations de Narcisse qui s'y débattent. Sacrilège que de prétendre à vouloir être un individu, sacrilège que de ne pas se sentir à l'aise dans l'uniformisation heureuse, que de sentir peser sur soi l'ennui de la norme et de l'anti-norme. Trahison que de ne pas tenir le poste qui protège la tribu des dangers possibles, que de ne pas oeuvrer concrètement au bien commun, au je-te-donne, tu-me-donnes. À quoi je sers ? Je l'ignore. Je suis bovinement fidèle à ce que je suis et que je ne connais pas. J'avance. J'oeuvre. J'écris. J'agis par ces lignes produites. Par cet artisanat exercé sur établi solitaire. Cette fabrication d'un objet. Charles Cogan, homme d'action retraité de la CIA, regrette, cinquante ans après, de n'avoir pu se consacrer à l'écriture. Et puis cet autre, cet architecte doucement amer, me confie qu'il voit peu à peu ses édifices se dégrader, faute d'entretien, attaqués par les avanies du temps et des hommes. Vois-tu ces exemples d'agissants qui disent la nostalgie, le regret, de ce qui dure, se transmet. Tu comprends la vie de ces lignes ? As-tu déjà fait revivre du grec ancien ? Tu entends le sceau de ma voix ? Ça marche bien, non ? Je veux graver, tracer les sillons, transposer en signes le fait humain, ne pas demeurer muet pendant qu'il est encore temps et utiliser, faire tourner, l'outil langagier auquel nous devons les civilisations que nous sommes aujourd'hui devenues.

LAISSER TRACE DES MATINS DE GRAND SOLEIL OÙ LE TRAFIC ROUTIER DES CARROSSERIES BRASILLANTES, en vitesse, ne cesse d'indiquer la persistance des choses, la poursuite de la vie biologique, cellulaire, qu'il est en ton pouvoir d'observer, de comprendre sans vaciller, sans être noyé ou rendu muet, pour peu que ton assise d'individu singulier soit solidement établie. Dès lors, tu es le pivot de ce désordre sans tête, tu es la borne de pierre, la milliaire qui jalonne la prolifération. Tu es la balise flottante qui, en la tranquillité secrète de sa cavité protégée, possède les fins mécanismes qui veillent. Rien n'existe sans toi, d'accord ? Tu es l'unique machine qui opère la perception. Comme, alors, ta puissance de découverte, d'observation, d'analyse, compréhension, plaisir, est grande. Voici une page de chronique illustrée de cette miniature de Jean Fouquet qui montre *Le miracle de Dagobert endormi dans l'oratoire sur lequel sera contruite l'église de Saint-Denis*. Observe de près le paysage d'arrière-plan. Traces biologiques du mouvement d'une main de peintre, de ses muscles, de son oeil, de son intention intime. Empreinte fossile, aussi authentique et irréfutable qu'une coquille d'ammonite devenue roche. Sur cette page on voit les fumées nombreuses monter en touches blanches de tous les toits de Paris. On est en contact avec la vie, la réalité, les instants d'une ville de l'an 1455. Le point de contact avec ce qui fut anéanti est bien là, rugueux, tactile, pigmenteux... présence du paysage et de celui qui le regarde, qui le parle, qui le respire. En arrière-plan de ces toits, une zone végétale, une plaine bombée, non cultivée... et encore plus loin, des hauteurs bâties... Cette peinture n'est

pas une image. C'est une vie qui a vu. C'est le message d'un témoin. C'est l'empreinte du gibier dans les chemins de chasse... c'est toi que tu vois. La trace te donne son regard, ses pensées, ses émotions et tout cela est ranimé par le jeu de tes organes. Tu es déclenché. Tu es pensé. Une voix en toi trouve son chemin. Et te parle du crachin froid qui tombait sur la campagne parisienne ce jour-là, comme aujourd'hui, le même... insensible aux soubresauts des systèmes économiques, insensible à l'apparition de la radio, de l'avion, des offres packagées pour smartphones, de la crise des crédits immobiliers, de la muséification des lieux de culte. Le crachin toujours sait tomber sur la campagne verte, sur les toits des maisons où les amants soupirent. Je tiens la main de Jean Fouquet, il peut aussi tenir la mienne et m'apprendre à manier le pinceau fin. J'aimerais marcher dans les rues, ruelles, venelles de ce Paris tracé à la couleur brune, où émergent sur la gauche les murs de la fidèle Notre-Dame. Elle existe donc bien. Ce document le prouve. Jean Fouquet l'a vue, je l'ai vue aussi. Elle existe vraiment. Les témoignages concordent. Et cet arrière-plan de verdure rase, sans traces de culture, équipée d'un seul chemin, j'y pourrais marcher. Le crachin m'y tiendra éveillé, piqueté de gouttes me prouvant la vie. Ce plat valonnement, planté d'une seule solitaire petite chapelle, me transporte dans un Moyen-Âge doux, tendre et désolé. Y aurait-il des mines anti-personnel dissimulées dans ce paysage trop calme ? À moi de discerner leurs corps circulaires, fondus dans la poussière du chemin comme ces poissons plats qui imitent le sable. Quelles traces aussi, tous ces engins explosifs, ces gros obus à dos de baleine, ces bombes d'avions à nageoires caudales, séquelles des deux dernières grandes guerres européennes, enfoncés dans le sol. Témoins muets et imbéciles, monstres inspirant le respect, qui ne parlent ni de l'instant passé, ni du monde présent. Anomalies, erreurs, oublis, anachronismes. Déjections d'un effort industriel, d'une intentionnalité de masse, d'un hasard provoqués, obus perdus, sans nom, aveugles et sourds, au coeur froid qui bat dans une lenteur d'hibernation. Et quand ils explosent, c'est le triomphe lourd, tranchant d'acier brûlant, du plus grand non-sens possible. Une sorte

d'applaudissement qui claque dans une salle de théâtre
d'où tous les spectateurs sont sortis.

MALGRÉ LA MENACE DES ENGIN ENTERRÉS, JE MARCHE TOUJOURS SUR LE CHEMIN TRACÉ PAR LE PINCEAU DE JEAN FOUQUET. Le soleil qui se dévoile enfin est celui d'une mer irlandaise. Mais je ne suis pas sur un littoral, c'est la campagne d'Ile-de-France, Paris est dans mon dos. Le souffle de l'Histoire, de l'année 1455 me pousse et me baigne. Tout est possible, en ce lieu. Comme d'entendre des cloches lointaines, contrariées par le vent, parvenant à pousser vers moi le tremblement d'air de leurs ondes sonores, circulaires manifestations d'une puissance non animale, comme la force d'un engin de chantier aplanissant le sol en rafales percussives, ébranlant les racines rocheuses du lieu qui nous porte. En ce quinzième siècle, les grosses cloches semblent être, avec les navires d'explorateurs, les moulins à vent et les canons, les machines les plus puissantes produites par l'homme. Le message des cloches emprunte la voie des ondes, cinq siècles avant la transmission radio. Les ruisseaux sillonnent les bords des pâtures, soudainement miroités par la trouée du soleil, m'indiquant la richesse vivifiante de ces terres. Ce vif-argent de cristal qui coule en ces étroits chenaux irréguliers donne ravissement quotidien aux bêtes et aux hommes. Cette petite eau caracolante, joyeuse et sans orgueil, affairée à poursuivre sa tâche, nous est une compagne, une alliée minuscule, un bijou de coffret devant lequel, assis, on peut passer de longs moments à regarder et à reconstituer la marche du monde.

La femme, en longue jupe bleu ardoise, que je vois approcher, vient tremper ses chevilles dans le ruisseau. Je sens les doigts de ses pieds se crispier de plaisir sur la rondeur des petits cailloux. Je suis en amont du

courant. Je rassemble vite un bouquet de petites fleurs inconnues que je pose sur l'eau. Mon compliment s'esquive prestement et je sais qu'il a été vu et intercepté lorsque j'entends une moqueuse voix de femme se réjouir de ces « jolies fleurs ». Puis elle me dit, de loin, « Malheureusement, je ne peux vous remercier par le même chemin. Comment faire ? » Ma main sur la taille de cette promeneuse sera, quelques moments plus tard, ma réponse. Par cette main, j'entendrai mieux sa respiration, sa voix, vibrations transmises à ma chair et précieuse densité d'un corps sous l'enveloppe de l'étoffe, petite lutte, fraîcheur d'un pied nu à ma bouche. Fixité d'hypnose de ces yeux clairs ouverts sur moi, qui maintiennent vivant un espace en lequel je peux voler, nager, ne plus rien peser, immensité d'un regard-paysage qui m'enveloppe, me donne existence... mon champ visuel si exactement ajusté sur ces pupilles jumelles qui me captivent. Je ne peux plus rien voir ni penser qui ne soit pas elles. Je suis vu, enregistré, décodé, j'impressionne, on me scanne, je nourris la vie et n'appartient plus qu'à cet échange. Plus besoin de corps, juste les yeux, la tension, la pensée. Que me dit-elle ainsi couchée sous moi, combattante qui volontairement s'est rendue ? Quel est cet Appel ? Quelle Question me pose-t-elle ? Je comprends, en regardant de près ce regard de masque celte aux yeux en amande, ce regard universel vu aussi sur les fresques d'ancienne Égypte, je comprends que ni l'un ni l'autre ne sommes plus dans le temps historique. Les yeux qui me regardent sont ceux de l'Univers, les yeux des origines de ma race. Cette jeune femme que je possède, que je sens me sentir, ouvre grand les yeux sur notre vie qui triomphe, qui tout efface, nous plonge dans cette évidence qui remplace les mots. Nos voix, nos soupirs se sont mêlés, partenaires concurrents, et le repos de l'après-combat détend nos corps allongés sur le dos, épaule contre épaule.

« D'OU VENEZ-VOUS ? » ME DEMANDE-T-ELLE. SES CHEVEUX, ONDULANTS COMME LA DORURE DES CADRES ANCIENS, transmuent l'herbe simple en matière précieuse et fine. Je lui réponds « Désormais, je viens de vous. » Elle rit, ses dents carnassières – des bijoux – brillent au soleil. De ma langue, je mouille ses lèvres pour que tout brille plus encore. Oh, que dans ses bras je trouve le refuge. D'où vient ce parfum qui monte des creux de son corps, cette essence à la chaleur mêlée, de quel flacon vient-elle ? C'est un mystère, un secret qu'elle ne dira pas et que je ne veux pas connaître. Il me suffit de poser ma tête aux creux de son bassin, dans les plis de l'étoffe qui les hanches arrondit, en cet évasement d'amphore, ce corps de violon... là je suis accueilli, je reçois protection, quelque chose m'est donné, la terre et le vent ne me sont plus hostiles. Elle me demande, la femme, si j'aimerais me perdre avec elle dans le désert marocain aux commandes d'un vieil avion biplan. Je dis oui et lui propose, après la panne de carburant qui nous forcerait à atterrir, d'aller nous protéger de la tempête de sable dans une grotte de la montagne. Nous y serions seuls, serrés dans un sac de couchage kaki, à regarder brûler notre feu, à manger des haricots rouges en boîte, risquant de mourir lentement de faim et de soif, couple romantique, amoureux, jusqu'au bout.

« Je ne souhaite pas goûter à la mort plus tôt que prévu », me dit-elle. Je lui concède que le départ définitif, l'extinction de la lumière, l'obligation de tout abandonner en échange de rien, amoral moment inverse de la séparation d'avec le corps de notre mère, le lâchage final, la trahison... je lui concède que ce moment, certains jours, vient noircir tout mon présent

et l'englué dans la stupeur, dans la grande trouille ubiquitaire qui circule partout à toute vitesse. Mon amante, sans malice, me parle de sa soeur qui travaille dans une abbaye où elle accompagne les mourants. « Malgré les philtres, malgré l'opium, ces malheureux pleurent de peur, condamnés aux cauchemars et à l'insomnie. Des blocs d'angoisse, le triomphe rayonnant de la veulerie humaine, des torrents inépuisables de lâcheté déliquescence... une diarrhée de peur, plus démunis que des petits enfants. On les sent prêts à toutes les turpitudes, tous les reniements pour se faire dire qu'ils ne vont pas mourir, que tout va continuer. » Je caresse le visage de ma belle. Je lui dis « Tu m'incites à croire en le salut divin. » Elle me répond que nous sommes les seuls dieux qui existent. Que notre puissance est grande et insoupçonnée en cet instant d'herbe, de soleil et de chantonnement discret de l'eau du ruisseau. J'étreins le corps de la femme pour sentir en mon sang couler ce fluide qui nous fait dieu et déesse. Ma main, fermement, s'adapte à sa cuisse bandée et nue. Ses doigts légers admirent et flattent la raideur tiède et lisse de ma chair qui se gonfle. Union réussie du phallus et de la vulve, éternels antagonistes, ennemis intimes, en hâte de capitulation. Oui, des temples, qu'on en dresse, pour célébrer le phallus, oui des autels à la sainte vulve consacrés, très pieusement et en toute paix. L'union sacrée, voilà le culte. Mon amie, rétive, s'échappe et je ne mords pas sa nuque. Je la regarde marcher, le balancement de ses hanches en fourreau de drap, chemise blanche froissée par nos jeux, elle ramasse une bicyclette couchée dans l'herbe.

« Venez pédaler ! Ma jupe...

- Que j'aime !

- ...n'est pas la meilleure tenue pour les déplacements cyclomobiles. »

Elle s'assied sur le porte-bagages, je sens son poids qui modifie l'équilibre de la machine, je sens sa présence qui se transmet aux tubes de métal et rend plus précieux et vivant le toucher des poignées du guidon. Plus lourds, plus compacts et plus rapides, nous avançons dans le frais de la course le long d'un chemin en pente légère qui traverse des parcelles de jardins vivriers, une petite ville de choux, de tomates et de cabanes en planches. Ainsi nous défions les lois de

l'industrie et de la ville. Ce doit être un sacrilège. Car bientôt, du très haut du ciel nous tombe un grondement vaste, tranquille, régulier, contre lequel notre vivante vitesse ne peut rien. Combien naïfs, intrépides et bucoliques nous sommes. Quelle insouciance, quelle inefficacité. Nous voici bien légers.

LE TONNERRE TEMPÉRÉ ET PERMANENT DÉVELOPPE LÀ-HAUT UNE STRATOSPHERE DE SON qui se déploie jusqu'aux limites de l'horizon. Une rumeur céleste qui tient sous sa coupe le duché entier et peut-être même au delà les principautés et petits royaumes voisins, jusqu'aux marges de la République romaine. Les bombes des avions tombent maintenant autour de nous, cratères jaillissants, de feu, de terre, de fumée. Je continue d'avancer, traçant mon chemin au hasard de ces piliers qui montent dans le paysage. Il me semble en percevoir l'ordonnancement secret, comme si le plan en avait été conçu par un esprit pareil au mien. Nous sommes beaux chevaleresques, ainsi caracolant sur cet océan de terre soulevée. Un Titan, infatigable et constant, détruit le le paysage à coups de pioche. Insolents, hurlant de force et de joie, nous zigzavons et nous le défions. Trop petits pour mourir, nous sommes, trop petits pour mourir. C'est l'Industrie qui nous tombe sur la gueule. Le terrain se prépare. Bientôt la grande ville conurbée viendra couvrir la terre meuble. Il y aura des couloirs souterrains pour canaliser les flux sortants des voyageurs-salariés, des escaliers motorisés pour accéder à l'air – libre ? – sur les dalles de la cité future. Nous verrons les adolescents non-européens des quartiers pauvres arborer leur violence, leur dénuement, avec des sourires narquois, musique fortes et nasillardes au creux de la main. Ils voisineront avec le prolétariat des cadres normés, aux montures de lunettes épaisses, rectangulaires, aux manteaux volontairement étriqués et cintrés, aux chaussures pointues d'un siècle 19 revenant, suréquipés, eux aussi,

en outils de communication et de divertissement mobiles.

Pourrai-je, en en pédalant au plus loin de ma résistance, atteindre les limites où les futures constructions de la mégalopole finiront de s'effiloche en entrepôts et grandes surfaces périphériques ? Ou alors le paysage de campagne que nous avons laissé derrière nous, appartient-il déjà, définitivement, au passé ? Mon amie me serre la taille et crie à mon oreille. « À gauche vers le fleuve ! » Nous traversons un bois sombre, humide et odorant de l'humus des végétaux en décomposition. Un borbier nous oblige à laisser le vélo. Puis ce sont des roseaux, et l'eau froide qui monte aux cuisses. « Le club de chasse ! » me dis-tu, le visage rose, les cheveux trempés et assombris. Un toit de tôle verte domine la forêt des roseaux. Un ponton. Des canots bâchés, amarrés immobiles. La mousse verte les colonise. Nous cherchons le plus grand, le plus robuste. « Pas besoin de moteur pour descendre le courant... Des rames ! » Je t'obéis, je te suis, tu es la princesse de ce territoire où je suis tombé par hasard. C'est en examinant de très près une miniature de Jean Fouquet que j'en suis arrivé là, je crois.

Une bombe d'avion soulève un château d'eau dure à cent mètres de nous. La petite pluie qui retombe nous avertit, les vagues artificielles qui viennent bousculer notre canot nous prennent à la gorge et parlent sans égards ni douceur à nos corps embarqués. Je te dis « Nous risquons de mourir par naufrage. L'eau est froide. Il y a des courants. » Le labourage des terres se poursuit, bien plus serré que sur le fleuve où ne chutent que quelques projectiles non-intentionnels... des explosions presque amicales, profitant de leur égarement pour, placidement, nous mettre en garde, nous inciter à la vigilance, nous donner des repères, des indices, nous permettant de mesurer la surface et la densité du déluge. « En face, près de la petite maison, il y a, me dis-tu, le départ souterrain du canal de Dompierre. Il traverse le mont Calquier. » Le courant emporte le canot. À coups de rames lourds comme la fonte, nous obligeons l'embarcation à tracer une trajectoire oblique, laquelle nous rapproche de la rive gauche de la rivière, sous le ciel sans soleil et orageux de la fumée des bombes. La voûte noire, la

bouche noire, du canal me fait peur. Dois-je préférer les ténèbres du tombeau au chaos vivant, coloré, odorant que font naître les vagues actives des avions bombardiers ? J'hésite un instant à m'engager dans le courant de cette eau noire, aveugle... dans cette absence d'espoir où tu veux nous emmener. Serais-tu une vestale, cynique et obstinée, de certaine divinité de la Mort et des Enfers ? « Ne panique pas, me dis-tu. Cet ouvrage est en place depuis 1882. Quand j'étais petite fille, les garçons nous y emmenaient. » Tu sors une lourde lanterne électrique du coffre du canot et je vois passer au dessus de moi le parement régulier de la voûte basse en pierre. Le froid durcit ma chair. Et je te vois, toi, devenir statue vivante aux pointes de seins tendues. Nous sommes seuls et saufs. L'écho chaleureux de nos voix sur la voussure me réjouit et me rend espoir. Je te demande où conduit le canal. Tu me réponds qu'il traverse la montagne sur trois kilomètres pour aboutir, en plein jour, à l'écluse de Faugeancourt, située à l'extrémité de l'enclave allongée du duché d'Effanges. « Tu penses que les frappes aériennes épargent le duché ? » Tu me dis que le duché dispose de rampes de lancement équipées d'ogives atomiques et que jamais aucun État ne tentera une attaque aérienne de masse sur le duché. Tu me mets en garde : « Une fois là-bas, en sécurité, ne t'attends pas à marcher dans des rues joyeuses et prospères. La police est partout. Et les aliments sont sévèrement rationnés. C'est, pour le duché, la rançon de l'autarcie et de la sécurité. » La déception descend dans mon corps, dévitalisant, en une colère lente, tous mes organes et membres. Je tente de protester : « Mais le Paris que j'ai vu sur la miniature de Jean Fouquet... cette vie champêtre, cette nature, ces petite fumées blanches... où sont-elles ? » Triste et tendue, tu me caresses la main, comme à un enfant à qui on doit annoncer que la fête et les confiseries annoncées ne viendront pas. Je demande, d'une voix sourde et paresseuse : « Qui nous bombarde ? » Tu m'expliques que la France et d'autres pays d'Europe ont été vendus, et que les acheteurs sont en train de reconfigurer de fond en comble les terrains des territoires afin d'y installer les zones de production et de peuplement prévues dans leurs programmes de développement économique. Je proteste, je ne veux pas accepter. Je dis : « Mais alors, toi, celle que j'ai

aimée dans cette herbe tranquille, jamais tu ne reverras le ruisseau, les pâturages, les pommiers, les jardins potagers ?

- Je trouverai ma place dans le Nouveau Monde, me dis-tu. Toi et moi transportons un héritage qui nous dépasse et qui, à travers et malgré nous, va surgir, réimplanté en nouveau sol...

- Certainement pas dans le duché blindé d'Effanges. Un jour, il s'enfoncera, naufragé par sa pesanteur de plomb, une agonie qui passera inaperçue dans le Nouveau Monde autour survenu.

- Mon père est le Duc. Et je veux qu'ensemble nous lui succédions. »

VOICI DONC, UNE FOIS DE PLUS, UNE FEMME QUI SCELLE MON DESTIN, m'emportant plus loin que je ne pouvais imaginer. « J'ai peine à me voir régner avec toi sur ce réduit hérissé de têtes nucléaires. Duc tout-puissant d'une contrée anachronique et totalitaire... j'ai l'impression d'entrer dans les rangs d'un ordre civil austère, dans la nation-musée du siècle 20, de quitter le cours vivant de l'histoire humaine. » Tu te serres contre moi, tes lèvres froides cherchent les miennes. Un animal inattendu, poisson ou rat, a produit un impact d'éclaboussures dans l'eau noire opaque. « Mon amant de hasard, chuchotes-tu si chaudement à mon oreille. Mon prince de fortune... le duché résistera et deviendra le rayonnement de la nouvelle Euroméditerranée par la culture obstinée que nous y ferons du sacré, de l'inconnu et de l'irrationnel, si chimiquement consubstantiel aux physiologies humaines. Jamais nous ne constituerons une menace géostratégique nécessitant de la part des autres nations une dépense de budgets militaires. Le duché demeurera une entité insolite, moquée ou ignorée, dont seuls quelques uns parmi les éclairés et, parfois, les plus puissants, comprendront le rôle salvateur dans l'écologie des sociétés humaines colonisant le globe. Nous serons discrètement soutenus par les crédits occultes de «généreux donateurs ». Ces moyens financiers nous permettront de maintenir notre statu-quo nucléaire. Nous deviendrons le laboratoire civilisationnel des lointains prochains siècles. » Ces paroles brûlantes changent la perception que j'ai de la densité de mon corps et de sa capacité à se mouvoir dans le temps, l'espace et les affects. Je suis léger, mobile, vivace et,

de ma poigne, je peux infléchir l'Histoire. Comme l'artisan qui, en l'espace limité de son atelier, au calme et au secret, ne peut être empêché de façonner l'objet qu'il chérit. Notre canot, embarcation de théâtre, dérive sans peine en droite ligne vers la fin du canal souterrain. Le ciel du duché d'Effanges semble brumeux et tranquille. Déjà, je sens combien l'acte de vivre doit être, là-bas, irréel et fatigant. Une fraîcheur humide vous cogne sur les tempes comme les émanations de l'éther, vous met à vif les sinus frontaux. Les mouvements des hommes et femmes y sont affectés d'un curieux effet de pseudo-ralenti. Des particules polluantes en suspension donnent à l'air un goût métallique, vibrant, et nos poumons s'affaiblissent à toujours chercher l'oxygène de plein et bon air qui les soulagerait, les ferait enfin se gonfler sans retenue dans l'ampleur soulagée de leur complet volume. « Je vois les casemates... » murmures-tu avec la joie tendue de celle qui retrouve la terre de son enfance. Du haut d'un mamelon de gazon ras, les cubiques têtes à coins arrondis nous observent de leurs petites fentes sombres. Imperceptiblement, sur notre droite, une tourelle à canon trapu pivote à mesure que nous avançons. Tu sors de ta jupe un téléphone à boîtier de léger métal. Tu parles avec un nommé Lorenzo. Tu reçois l'assurance que les batteries de défense de l'enclave nous laisseront continuer notre passif canotage. Hé, ho, je me réveille, où sommes nous ? Nous avons descendu toute la longueur de l'enclave... face à moi, autour, disséminés sur un sol de steppe, des tours de béton gris, des sortes de géants microprocesseurs de granit, empêchent le regard de se poser sur l'horizon. Le gros pot de yaourt d'une centrale thermique envoie de pesantes volutes blanc sale vers le ciel. C'est elle, semble-t-il, qui fabrique le toit nuageux qui pèse sur la ville et sur le territoire du duché, aussi loin que le regard porte. Des enfants sales et joyeux jaillissent, comme une bizarre troupe de comédiens loqueteux, d'une ouverture circulaire dans le béton de la rue. Tu me dis que les conduites de chauffage souterraines sont occupées par une population inférieure de peu en nombre à celle qui peuple les immeubles de la surface. Je te demande « Est-il possible de rêver de l'avenir dans un lieu comme celui-là ? » Irritée, tu me réponds « Je n'ai pas mieux à te

proposer. Retourne, si tu veux, dans les riantes vallées éventrées par les bombes, retourne sur les nouveaux chantiers de reconfiguration de tes anciennes régions de Normandie, Bourgogne, Provence, Picardie... et toutes les autres que tu peux imaginer. Tu trouveras les grues, les excavatrices, les pelles mécaniques en pleine sarabande. N'espère pas un jour, jamais... revoir les jolies bocages verdoyants où tu m'as rencontrée. Oublie aussi Paris, Notre-Dame, les bibliothèques, les cafés et les rives de la Seine à Chatou, au Pecq, si bien peintes par les Renoir, Pissaro, Sisley, Vlaminck, Derain... dont les toiles ont disparu sous les gravats anonymes des musées aplatis.»

LE DUCHÉ D'EFFANGES, CAPITALE : CYBÈLE. « C'EST UN PRÉNOM, me dis-tu. Le mien, celui de ma mère et de la sienne et ainsi depuis cinq générations. » Ce duché fuligineux me rend triste. Je sens que Cybèle a décidé, coûte que coûte, de m'en faire devenir le duc héritier. Je ne veux pas régner sur cette cité malheureuse, qui lutte contre la congélation. Les habitants d'Effanges doivent être libérés. « Votre climat va vous tuer, un jour les forces vous manqueront, vos vieilles centrales électriques cesseront de tourner, usées, exténuées, fossilisées... fuyez ce lieu. » Tes yeux, assombris comme une eau profonde, m'envoient leur colère, leur mépris. Ta bouche régurgite tout l'amour que tu avais pour moi. « Tu es un lâche. Tu veux fuir les longues luttes. Tu n'aimes pas le pouvoir. Tu n'es pas de ceux qui préparent, se sacrifiant, la belle et bonne vie des futurs habitants. Tu ne sais pas agir pour les siècles futurs. Ton présent biologique, intime, est ton seul horizon ! » Je te réponds que tu as fait de moi un nomade, que tu m'as entraîné hors des limites de la miniature de Jean Fouquet, de ce marque-page qui traînait sur la table de ma cuisine. Mes yeux de déraciné, de plongeur vertigineux, me font voir ce qu'auparavant je n'avais pu voir. Le duché d'Effanges est une vieille zone industrielle bunkerisée. Un morceau d'ancien empire. Une extension anachronique et survivante qui continue, qui continue, qui continue... de souffrir dans le labeur, à remplir une fonction qui n'intéresse plus personne, à obéir à des lois écrites par des législateurs morts depuis plus d'un siècle. Je te prends les épaules. Je te dis : « Il est temps pour vous de partir... de laisser ici vos lourdes

coquilles, de trouver un nouveau territoire où fonder votre nouvelle vie. Certains dissidents ont déjà dû s'exiler et établir quelque part une colonie pionnière. Que le ministre de la police active ses informateurs et qu'il te remette au plus vite un rapport sur les groupes subversifs que vous combattez et qui vous échappent ! » Ton visage est rouge de colère.

« Et ces bombes, me dis-tu, celles qui pleuvaient autour de nous, ce grand labour... tu l'oublies ? Tu l'effaces... ou tu vas prétendre qu'il était une fiction ?

- Non... je vais juste prétendre, Cybèle, que les strates complexes de mondes où nous évoluons offrent des chemins insoupçonnés, ouverts pour quiconque les désire, et que ton peuple, sans tarder, doit partir y trouver son bonheur

- Tu prêches comme un prophète ! Mystificateur... raconteur d'histoires, beau parleur !

- Je préfère la parole au silence résigné qui alourdit les toits de ton duché.

- Alors, vas-y... agis... je te nomme Premier Ministre... sauve-nous ! »

Ma belle amie me prend de vitesse. Je ne sais quoi répondre. Elle me rend nu et grossier. Lourd. Empâté dans la stupeur. Hébété, mais suffisamment conscient pour souffrir de mon impuissance et lui donner le nom de médiocrité. Car je crois les paroles de Cybèle. Je suis devenu Premier Ministre, elle m'a nommé, elle en a le droit, le pouvoir. Elle ne plaisante pas, moi non plus. Le vent se lève. Cybèle me fixe, les cheveux ondulants, battus, vivants comme des oriflammes. « Je pars, lui dis-je. Je vais chercher votre nouveau monde. Je le filmerai et je reviendrai arroser la ville ducale avec des images et des cartes. Les plus insatisfaits, les plus hardis, prendront rapidement la route. Les autres suivront. Ton peuple a besoin d'utopie. Et je vous sens suffisamment prudents, avisés des grandes crises de votre histoire, pour ne pas organiser l'avènement de l'idéal dans des bains de sang cannibales. Gardez votre unité, votre fraternité imparfaite, et inventez ailleurs l'éclosion de votre personnalité profonde, ici congelée dans un moment qui dure depuis trop longtemps. » J'ai serré Cybèle dans mes bras, pressé mon corps contre le sien, uni mes lèvres aux siennes et caressé le satin de sa peau. Je suis ensuite parti. Et six mois plus tard, je suis revenu à bord d'une petite flotte d'avions de

louage. J'avais ordonné au commandant militaire de la ville de ne pas faire donner ses batteries anti-aériennes. Et, comme un glorieux ange de la Propagande, j'ai fait déverser des tonnes de films, d'images et de textes, bariolés et polychromes, sur la face grise, inerte, de la capitale ducale. Oh, les citoyens d'Effanges vont faire leurs comptes. Pertes ? Gains ? Retour sur investissement. Vont surgir des bureaux d'aide à l'émigration. Juristes, banquiers, avocats, juges, vont avoir du labeur. Oh quel trafic ! Les plus forts, les plus malins - les plus « culottés - , les plus établis, les plus sournois, cauteleux et cruels prédateurs humains feront tomber la préemption sur les meilleures terres, les meilleures affaires... mais le troupeau, dans sa majorité, déplacera sa masse malhabile, anarchique, procédurière, laissant pour toujours l'ancienne tanière en arrière. Non, non, aucun natif sur la terre nouvelle par moi découvert. Nul xénocide en vue. Quant à la guerre civile, je place grande confiance en la sagesse du duc pour la désamorcer ou la contenir dans des escarmouches d'opérette où, hélas, quelques uns, martyrs, héros, perdront la vie. Cybèle, tu es trop loin maintenant, soudée au destin nouveau de ta nation que par mes méthodes puissantes inspirées des pires techniques de marketing j'ai contribué à faire naître. Je fus un bien étrange et passager Premier Ministre. Je remets à tes pieds nus aux ongles-bijoux, ma démission.

JE T'AI RETROUVÉE, COMME LOIN D'UN RIVAGE SYRTE, DANS L'UN DES BOSQUETS DU JARDIN DUCAL. Sur la roche, debout en longue robe à plis de statue, emblème de la future Liberté de ton peuple, tu te tiens droite et absente. Sur la pelouse, en contrebas de ton piédestal de rocaille, je m'avance, nostalgique et déferent. Dois-je mettre un genou en terre ? Ton silence ne donne aucun ordre. Mon obéissance est la plus pure. J'avance dans le bassin, ceinturé par l'eau glaciale de la nuit claire. Mes genoux, mes mains se blessent dans l'ascension du faux rocher humide. À tes pieds nus de chair pâle, je dépose ma grand-croix de Saint-Omer, ma chaîne, ma servitude, mon amour. Autour de nous, l'eau s'échappe en petits cascades ornementaux. Devenue reine de ce décor, toi aussi, tu ruisselles. Le filet de tes larmes marque tes joues comme une veine externe de liquide cristallin par où s'échappent nos souvenirs, et le destin commun que nous avons imaginé. Je voudrais plus encore en bas de toi m'avilir. Te faire le don de mon adieu, en pur et austère dénuement. Horreur... j'attends le toucher de tes doigts dans mes cheveux. Horreur... je sais que rien ne viendra. J'en ai tant besoin. Comme un Syrte à la veille de l'attaque depuis trois siècles retardée. J'en ai besoin, avec une telle joie et une telle douleur que je ne peux les dire. Écrasé par le poids d'une émotion qui me dépasse, je bats en retraite. Sans me retourner, je sors du bosquet. Sans me retourner. Je ne veux pas que l'image de toi que j'ai en moi, s'efface et que s'y substitue injustement l'indifférente réalité de ce rocher où tu n'es plus. Non, je n'ai pas le courage d'extraire la balle de la blessure. Ma chair va l'enfermer longtemps en une

cicatrice rose... et la douleur qui reviendra me tourmenter sourdement sera ta caresse, tes mots, le vent de nos nuits, le rayonnement de nos heures victorieuses. Oui, que le passé vienne me faire mal, pour toujours me pousser vers l'avant, toujours me demander plus, toujours m'ouvrir les yeux sur l'épique présent où j'ai le bonheur de respirer.

Le monde mutant, les vallées de bas immeubles neufs, ont épargné quelques îlots de l'ancienne Europe, monuments de commémoration, musées, jardins publics déserts que par temps nuageux ne fréquentent que les collégiennes oisives et bavardes, les mères d'enfants en bas-âge et quelques vieux propriétaires de chiens de la ville basse. Ces lieux épargnés bénéficient de l'indulgence des forces économiques, ou bien sont entretenus à dessein dans leur aspect ancien en vue d'y favoriser le tourisme payant. Depuis la terrasse d'une de ces éminences moyenâgeuses, plantée en ma terre de France reconfigurée, j'observe l'horizon sans fin de la Zone d'Activités, un foisonnement ordonné de bâtiments plats, circulaires ou cubiques, intelligemment disposés, sans monotonie, sans densité excessive, sur un tapis uniforme de gazon court qui, associé aux courbes des routes et échangeurs donne à l'oeil une vision d'une broderie moderne aux contours nets, réguliers, lisses... La rugosité du mur de rempart où je m'accoude, me semble, à ce spectacle, issue d'un monde obscur et barbare vivant de cris, de sang et d'erreurs humaines. Dans mon dos, au fond du grand jardin, demeurent des serres aux rotondes encore intactes. À l'intérieur, si l'on perce l'obstacle des reflets et de la condensation, on voit l'absence de vie, comme en une coquille d'escargot vide. Tréteaux, planches, outils, sculptures... et quelques feuillages exotiques ayant résisté par leur force propre à l'absence de soins et à la température instable. Les ossatures métalliques des verrières arrondies perdent en parcelles irrégulières, eczémas, dermites, leur protection de peinture blanche Belle Époque. Sous l'un des dômes, une plante survivante, plus vivace que les autres, essouffle sa vie en une buée opaque, vapeur de gymnase ou de piscine.

AUTREFOIS DES PÉNICHES NAVIGUAIENT SUR LES DEUX FLEUVES CONFLUENTS EN CONTREBAS DE LA VIEILLE VILLE. Aujourd'hui, on voit des cygnes décoratifs y voler à grande envergure. Autour de moi, des fragments de gouvernails et de treuils tentent de réduire l'insipidité des parterres fleuris. Indifférent, le vent souffle sur ces épaves, et tourmente la montée blanche du panache craché par la cheminée de chauffage d'une demeure ancienne de briques sombres et de pierre crémeuse où, vainement, des profils d'hommes et de femmes en bas-relief s'incrivent au centre de médaillons haut placés. Froids camées d'extérieur. Architecture biscornue d'un petit siècle de bourgeois bateliers prospères, envoûtés par les prétentions princières. Plafonds bas, escaliers étriqués, grands salons exigus... Les feuilles mortes accumulées aux coins de l'aire de jeux pour enfants ne me satisfont point. Pourquoi, en ce lieu, laisse-t-on le passé pourrir en tas ? Mon fils que j'aime, qui est venu jouer ici à l'époque de ses premières années, est toujours vivant. Sur la passerelle de la couverture de ce texte, il avance. Il apprend et grandit dans l'amour. Pourquoi ce jardin public désert me fait-il si mal ? Pourquoi cette journée de regrets ? Contre toi, Cybèle, je ne peux plus me serrer. Et encore... ton pouvoir aurait-il suffi à me rassurer ? Ce monde humide, marqué par les stigmates de la vieille industrie du siècle 20, semble vouloir m'entraîner dans sa décomposition. Non, je ne dois rester en cet illusoire refuge, en cette vieille ville en fin de vie, assistée, soutenue, prolongée par les subventions d'un Etat renégat, d'une République qui se reserre et nous abandonne, qui sous-traite nos destins à la concurrence

« libre et non faussée » des marchés qui jamais rien ne pardonnent. Une addition ne pardonne pas. Le Chiffre tranche net. Et renvoie l'individu à sa faillite, à son indiscutable et non négociable responsabilité. Et pourtant...la Mathématique recèle en ses flancs la capacité de modéliser l'aléatoire, l'irrégulier du mur de rempart où je m'accoudais. Bel outil qui, noblement administré, sait concevoir le flou de la liberté humaine. Hommage aux falsificateurs qui affrontent le pouvoir du Chiffre. Qui parviennent à le corrompre savamment, à le faire plier, à le réorganiser en apparence fallacieuses. J'aimerais qu'on m'explique comment $2+2$ n'égalent pas forcément 4, que ce résultat est une approximation, une hypothèse, une convention... qu'il s'y révèle des interstices, des failles, une imperfection irréductible où s'engouffrer, la possibilité d'un espoir inaperçu, d'un autre chemin, d'une autre réponse. Je pense à la complexification des systèmes financiers, à ces emprunts interdépendants, à ces masses virtuelles de richesse, à ces pyramides de haute ingénierie bancaire où, sur la base d'une absence d'argent tangible, on génère des profits considérables... magie humaine où les recettes futures produisent des bénéfices immédiats. Viol de la sérialité du temps. L'après précède l'avant. Ce qui n'existe pas encore, crée de la matière... Le futur est injecté dans le présent. Labyrinthes fiduciaires, enchevêtrement de fictions monétaires, échafaudage délicat ouvragé comme une dentelle princière, organisation cybernétique dont la complexité se compare aux circuits des ordinateurs les plus avancés. Opération miraculeuse du crédit ! Où, redisons-le, le futur est aspiré de force pour venir se déverser immédiatement, maintenant, dans le présent des clients désireux d'exister. Ingénieuses constructions intellectuelles qui jouent avec le temps, la confiance et l'impossible simultanéité des besoins d'achat. Immatériel monument amélioré, augmenté, sculpté, finement, depuis les temps reculés de l'invention de la monnaie. Le système financier mondial, messieurs, est une oeuvre d'art, un patrimoine de l'Humanité... la preuve de l'éclatante supériorité du concept sur la prosaïque matérialité. Certes oui, quand la prédation financière excède de trop la réalité des richesses physiques, des crises éclatent, des krachs boursiers ravagent les sociétés...

mais le rééquilibrage revient. L'écosystème sait maintenir les conditions de sa survie. Hourrah pour le système financier mondial, pour cette cathédrale aux limites sans cesse repoussées grâce à l'appui des auxiliaires machiniques, grâce au règne montant du silicium. En une vertigineuse et exponentielle progression qui va nous mener à la généralisation du coût Zéro, dans tous les domaines. Que vendra-t-on alors, dans cette économie du 0,00 € ? De quoi fera-t-on commerce ? Hé, hé... de votre attirance pour la gratuité. Les produits vendus, échangés, négociés, ce seront - et ce sont déjà - vous. Ou, vous autres, oui moi... J'insiste. On vous achètera votre travail, votre temps de vie, votre temps de cerveau, votre capacité cérébrale, votre corps - entier ou par morceaux - avec du toujours et totalement et éternellement gratuit. Les « clients » d'antan, n'est-ce pas, deviendront des « produits ». Vous pensez que ça redonne de la valeur à l'individu ? Oui, valeur marchande, oui en effet. Délire altermondialiste que le mien ? Oh tout ça ne donnera pas lieu à un cataclysme ni à un brutal basculement. Juste une évolution cahotique et tranquille. C'est engagé... regarde ton Web 2.0. Sur facebook.com, le produit, c'est toi, et on t'a fait venir en te payant avec du gratuit. Service 100% gratuit, tu vois ?

QU'IL EST PÉNIBLE DE CONTINUER À PENSER, DE LUTTER CONTRE L'ENGLUEMENT, LE PESSIMISME. Qu'il est pesant de continuer à vouloir assembler les fragments nouveaux-venus qui paraissent ne jamais pouvoir être conciliables. Prendre ce qui vient, ce que produit la vie sociale et économique, et en saisir des morceaux pour les agréger à son monument intérieur, son chef-d'oeuvre unique, sa curieuse mosaïque irrégulière, édifice de mémoire en construction, chantier ouvert aux vents. Tenter d'échapper à la société du contrôle et de la persuasion, ne cesser de lui donner de vilains coups de pieds dans les tibias. Ah, l'invasion du management. Mortelle extinction de la vie pleine d'odeurs, de goûts... mort des grandes fleurs somptueuses inattendues. La prise de pouvoir managériale est en route. Mais non, je n'affabule pas. Je vais aux sources, je lis sur le web leurs textes de référence, leurs « how-to » même pas dissimulés. J'ai envie de dire, mais on me condamnera, que le « Mein Kämpf » hitlérien fut en lecture libre pendant les années de l'avant-guerre mondiale II. Que nous dit la voix rétrécie et prosaïque du management ? En voici le son, tel quel. Ici, il proposent de « *vaincre la résistance au changement* »... traduction : contraindre l'individu à accepter une organisation de travail plus rentable pour l'entreprise menacée. Je cite, sans rien toucher, écoutez la voix de ce consultant nommé Gérard Carton : le manager « *doit tenir compte du fait qu'une résistance collective sera toujours plus forte que la somme des résistances individuelles qui la compose. (...) Le collectif (...) a plus de chance de refuser un compromis que les personnes auraient par ailleurs*

accepté individuellement. » Et plus loin, cette infamie : « *plus leur niveau d'insatisfaction sera élevé, plus il sera aisé de les faire changer. Il est dangereux de créer un niveau de confort trop important chez ses collaborateurs.* » Vieilles recettes recuisinées, oui... mais organisées en une doxa transnationale multidiffusée. Je poursuis, en convoquant le charmant John P. Kotter et son « Leading Change » publié par la Harvard Business School. Que nous propose ce gentil spécialiste pour mener un « *changement réussi* » dans l'entreprise ? Le premier point de la méthode est d'une touchante bienveillance : « *1- Créer un sentiment d'urgence.* » Et comment donc, John P. ? Et bien « *dès que les premiers obstacles surgissent, beaucoup trouveront rapidement d'excellentes raisons de ne pas faire d'efforts. Il faut donc créer un sentiment d'urgence. Par exemple en créant une crise, en fixant des objectifs impossibles à atteindre avec les méthodes traditionnelles, ou encore en incitant les employés à rencontrer des clients, des fournisseurs ou des actionnaires insatisfaits.* » Et je me tourne maintenant, permettez, vers le visionnaire Gilles Deleuze qui dans son « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle » publié en 1990, nous prévenait on ne peut plus clairement : « *L'usine constituait les individus en corps, pour le double avantage du patronat qui surveillait chaque élément dans la masse, et des syndicats qui mobilisaient une masse de résistance; mais l'entreprise ne cesse d'introduire une rivalité inexpiable comme saine émulation, excellente motivation qui oppose les individus entre eux et traverse chacun, le divisant en lui-même.* » Et notre oiseau de malheur, prédicant philosophe célinien nous glisse ailleurs : « *Si les jeux télévisés les plus idiots ont tant de succès, c'est parce qu'ils expriment adéquatement la situation de l'entreprise.* » Et puis aussi cette notation : « *Le marketing est maintenant l'instrument du contrôle social, et forme la race impudente de nos maîtres.* » Non, il ne s'agit pas de regretter le passé, celui des sociétés « disciplinaires » qui ont fonctionné jusqu'au premier XXème siècle, mais de savoir que l'instrument de la domination est aujourd'hui le contrôle. Il faut le savoir et lui rire au nez. Être en jeu de lutte contre lui. Chat et souris, hein ? Savoir, savoir. Savoir comment des grèves

peuvent être instrumentalisées. Banale stratégie qui vient, ces mois derniers, d'être mise en oeuvre sous nos yeux naïfs. Qu'apprend-on dans les médias ? Que les salariés de la grande distribution mènent depuis un mois une grève dure contre des salaires trop bas et des conditions de travail indignes. C'est la grande grève des « caissières d'hypermarché ». Mais qu'apprend-on en regardant du côté des économistes ? Que nous disent-ils sur ce mouvement social qui semble marquer un rééquilibrage, la manifestation d'une contre-pouvoir ? Les économistes ne s'enflamment pas... zéro romantisme de la lutte, aucun frémissement d'utopisme. Ils expliquent calmement que ces grandes grèves sont l'outil d'une stratégie de « pricing out » engagée par les dirigeants des chaînes d'hypermarchés. Ces dirigeants, menacés par des chaînes concurrentes, dites de low-cost, qui vendent des produits à très bas prix, ont « laissé filer » la grève dans leurs propres magasins. Ensuite, quand ils ont estimé que le conflit avait assez duré, ils ont signé un accord avec les salariés mécontents. Lequel accord a eu pour effet mécanique et légal de relever le niveau de salaire de toute la branche d'activité et de faire baisser les marges des low-costers, contraints par la loi de s'aligner sur les nouveaux mimimas salariaux ainsi négociés. Les enseignes de la grande distribution classique, établies et puissantes, ont pu absorber ce gonflement modéré de la masse salariale (programmé et calibré par elles)... Mais leurs concurrents low-costers, non. Ceux-ci se sont retrouvés étranglés et obligés de monter leurs prix de vente, ou de fermer des magasins, pour financer les augmentations de salaires généralisées à l'issue de la grève. Ils deviennent ainsi, momentanément moins concurrentiels. Les grandes enseignes de la grande distribution ont donc laissé leurs caissières et caissiers faire grève afin de tuer les entreprises concurrentes. Nulle philanthropie, ni même paternalisme, dans ces modestes augmentations finalement accordées aux « travailleurs en lutte ». On dira que les salariés y ont gagné de meilleurs salaires... oui. C'est le deal. C'est l'échange. Mais combien peu ces quelques euros supplémentaires rémunèrent celle ou celui qui a contribué à « out-pricer » la concurrence, celle ou celui qui, sans le savoir, a permis à son entreprise de rester rentable et de servir des bénéficiaires

en hausse aux actionnaires. Voyez-donc, humbles amis, comme la rébellion, la contestation, est sous contrôle, pilotée, intelligemment canalisée... mais il me semble, en ce siècle 21, ne pas voir là un phénomène inédit. Non, non, ça fait bien des siècles, et plus encore, que les rapports marchands se régulent ainsi. Que les rapports entre individus se régulent ainsi. L'Histoire humaine est donc fondamentalement l'histoire de la lutte pour les richesses, la subsistance, le confort. Homo sapiens... ha ! Ha ! Homo œconomicus, oui ! En situation permanente de prédation, de pronation, mainmise... Atténuée par l'intermédiation de la monnaie. La religion et la morale ne viennent-elles pas aussi adoucir cette avidité consubstantielle ? Bien faibles et romantiques outils. Superstructures que fonde la nécessité économique, elle-même manifestation de l'instinct vital.

Ô COMBIEN NOUS FÔMES ÉGARÉS PAR LES BELLES IMAGES ET TABLEAUX DE NOS LIVRES D'HISTOIRE. Delacroix, « *La Liberté guidant le Peuple* », Saint-Louis rendant la justice sous son chêne, Napoléon, De Gaulle, J.F.Kennedy, Jeanne d'Arc... le débarquement allié de juin 1944. Mais peu importe, ai-je envie de dire. Il y a eu rêve, émotion, bonheur, à la vue de ces belles représentations du réel. Il y a eu montée du désir de vivre et de faire. Images mensongères, supports à l'acquisition d'outils intellectuels qui ensuite permettent de déconstruire ces images et de mettre au jour le travestissement qui les a générées ! Toute cette Histoire studieusement étudiée... du story-telling, de la réalité simplifiée, distordue pour les besoins de la propagande, de l'union nationale, du confort moral des peuples. Et puis voilà donc... Louis XIV, le Roi Soleil... superbe imposture entre mille. Ce « guerrier de salon » comme dit Michel Dessert, qui écrivait phonétiquement, méconnaissait la grammaire, ne comprenait rien aux questions financières, cet homme, moyen, terne, qui trouva refuge dans un hiératisme imbécile, une pompe rigide, protectrice, donnant à son silence d'ignorant valeur de sagesse et de pouvoir. Pauvre enfant manipulé par monsieur bon parrain Mazarin et puis par son continuateur, Colbert, le ministre maffieux. Louis Dieudonné, jeune coq idiot, n'émettant que platitudes lorsqu'il se risquait à parler. Pantin malléable, conditionné dès l'enfance par parrain Mazarin, le bandit génial. Ce pauvre Louis, inhibé mythomane, enfermé dans un palais délirant. Son grand trip ? La chasse... le divertissement lourdaud hérité du monde féodal. Un incompetent pas très subtil mis à la tête d'une nation

puissante et riche. Transformé en icône, en marque, par la machine sociale. Et il faudrait révéler cette statue fallacieuse ? Mais non. Souhaitez-vous révéler Pol Pot ? C'est du même ordre. L'imbécillité, meurtrière, au pouvoir. Flattée par un Molière profiteur, opportuniste, entrepreneur de spectacle, bouffon officiel, matin, avisé, tapissier officiel, marchand, appuyant sa réussite sociale sur des pièces de théâtre écrites par d'autres... on parle de Corneille, savez-vous ? C'est probable. A prouver définitivement pour que l'icône Molière morde la poussière. Idem pour l'icône Saint-Exupéry ? J'aimerais bien... mais c'est pas sûr. Il n'a pas flanché devant le danger. Fils de famille privilégiée ? Oui, ok, d'accord, il a eu des facilités, de bons amis. Mais il a volé au dessus d'Arras 1940 envahie par les panzers. Mort en mission en 1944. Je demande à relire ses livres... Nous fûmes, enfants, si fort martelés par l'obligatoire lecture de la mièvre poésie du « Petit Prince », qu'on réagit aujourd'hui avec rejet. Fadeur asexuée qu'on perçoit sur les feuillets enluminés du manuscrit. Rêverie d'ange du ciel ? Fadeur commune à de nombreuses illustrations de livres pour enfants. Perçue comme telle, d'ailleurs, par les enfants eux-mêmes. « *Saint-Exupéry, c'est la connerie à 3000 mètres d'altitude* », on dit certains dans les milieux marxistes des années 1970. À voir, hein... À juger sur pièces. Et surtout ne pas s'interdire d'avoir un avis, d'émettre une opinion. Ne pas se museler sous le prétexte que ces héros-là ont risqué leur vie dans une période historique troublée alors que nous ont est planqués au chaud dans une calme France marchande, sourdement menacée par la mondialisation et les crises boursières. Glorification de l'action, du fait d'armes, des grands hommes... mais de quel droit plus grands que moi ? Il s'est trouvé qu'ils ont croisé la gloire et qu'elle a choisi leur carcasse pour s'incarner. C'est la gloire qui conquiert les grands hommes, voyez-vous ? Les forces économiques et sociales ont besoin d'effigies à visage humain pour advenir pleinement. Des représentations, des symboles susceptibles de toucher l'affect des masses que nous sommes. A notre tour, nous nous rêvons héros. Ainsi n'est pas freiné le grand mouvement qui dans la profondeur est à l'oeuvre. J'emmerde les grands hommes, donc. J'emmerde les stars, agents économiques destinés à susciter la

consommation de produits et services marchands. J'emmerde ces personnages, en majorité médiocres et cullottés, qui viennent polluer ma vie. Oh, mais que nul chagrin véritable cela me cause. Je suis là pour peindre, témoigner, rendre compte. Je possède les filtres, les masques à gaz, nécessaires pour me protéger. Je parviens à voir sans grande émotion, chaque jour, se déverser les montagnes d'ordure imprimées produites par les médias d'information et de vente. C'est de la matière colorée, de la boue, de quoi peindre et modeler. Le bruit des radios-télévisions, les pulsations des pages web m'enseignent l'état du monde. C'est le bouillon de culture où je prospère... avec défenses immunitaires en perfectionnement constant. Ça m'arrose et ça coule, obsolète, oxydé par l'air, en flaques, vers le sol, en stagnation dans de malodorants escaliers de parkings. C'est mon environnement et j'y nage sans plus grandes nausées. La continuelle répétition reproduction des mêmes procédés de séduction commerciale me tanne le cuir, me laisse apitoyé devant la naïveté de l'attaque.

ET POURTANT MON CORPS, PARFOIS, PRODUIT LA RÉPONSE ATTENDUE PAR LES MARCHANDS. Mon oeil localise l'image de la femme dénudée sur l'affiche publicitaire. Je carresse de mes yeux ambassadeurs les courbes, la peau, les reflets, les boucles de cheveux bruns sur les épaules. Et la marque se grave en moi. *Triumph*. Elle me vainct. Qu'importe... c'est une banale griffure... comme en passant vite, insensible et gaillard scout, dans une zone buissonneuse. C'est mon milieu naturel. Je m'y fraie un passage. J'en connais les graves et bénins dangers. Que les épines me lacèrent l'épiderme... ça me tient alerte, vigoureux et vivant. Ça m'immunise comme Mithridate. Oui, souvent je rêve d'un musée de médias publicitaires démarqués, amputés des logos et promesses-produits d'origine... signés de marques imaginées. Que dans ce lieu pourraient s'épanouir les beaux efforts de créations de toutes ces équipes puridisciplinaires, multi-talentueuses. Un spot télé libéré de sa fonction initiale, rendu à la liberté de la non finalité, où la marque, comme une puce antivol, a été extirpée, désactivée. L'objet peut prendre son envol vers l'universel. Mais alors faudra-t-il aussi décider de n'admirer les châteaux et leurs mobiliers que débarrassés de toutes traces de blasons et devises ? Oui, en effet aussi, l'art publicitaire pourra être goûté, et déjà peut l'être, lorsque les marques promues seront mortes, lorsqu'elle seront désensibilisées, comme des dents. Désaffectées, inoffensives, comme d'anciennes casemates poétiques. Désaffectées... fini les poses affectées, oui. Et pourquoi, parmi les artistes utilisés par l'industrie marchande, aucun, à ma connaissance, ne s'est lancé dans la création d'affiches, films, ne

portant pas le parasite de la marque, ou portant une marque imaginaire, fictive, fondue dans la gratuité de l'oeuvre ? Il me semble y avoir des productions de ce type sur quelques site web... Beaux univers en Flash, éternels, versatiles et fidèles. Mais le gros des forces créatives... que n'agit-il point ? Lui manque-t-il l'aiguillon du client et des enjeux financiers ? Comme un chasseur dont l'instinct de prédation ne se satisfait pas du seul ball-trap. Comme un joueur de poker pour qui les parties sans gain d'argent ne peuvent mobiliser le meilleur de son acuité, de sa vigilance, de son génie vibrant. L'art pour l'art est-il une impossibilité biologique ? Une perversion ? L'art doit-il être toujours le vecteur d'ambitions économiques pour être vivace, novateur, galopant ? Je tenterai de répondre en posant qu'il aussi outil de lutte personnelle. Outil pour exister, faire exister un monde construit, et accomplir la fatalité qui nous constitue. L'art est la trace de la liberté de l'homme. Oui, besoin intime qui, convoqué par les pressantes demandes de l'Église, de l'État, du Commerce et des riches narcissiques, a été sommé de s'adapter aux situations du monde extérieur, de « répondre à des besoins », de servir un objet ou un discours. L'art est la réponse de l'individu au monde. À ce monde auquel celui qu'on nomme « artiste » dit : « Tu me balances tous les jours, les soirs, les images, les parfums, le chaud, le froid... tu me satures de perceptions... non... je ne laisserai pas entrer ce chaos, cet aléatoire en moi. Je l'ingère, le digère... et je te renvoie de la matière par moi désormais formée... je te réponds, je me défends... tu me provoques ? je réplique... non, je refuse d'être un réceptacle, un capteur, une molécule anonyme, balottée, utilisée, violée, niée... Moi aussi je suis monde. Et je produis du réel. Je produis de la matière. Je détiens, moi seul et mes semblables, le pouvoir unique de l'artifice. Prends ça dans la gueule... et ne nous sous-estime pas. Quand je dis « mes semblables »... je pense à tous les hommes et femmes peuplant le globe. Un agriculteur du Mali crée de l'artifice autant qu'un qu'un ingénieur d'une Amérique ou d'une Chine... Nous sommes les artificiers, les illusionnistes, les décorateurs de théâtre et de cinéma, les graphistes, les architectes dont les productions tirent leur noblesse et leur force de leur

qualité d'objets factices. Soyons des faussaires... pour encore et toujours plus, rendre vivable le monde naturel et sauvage des origines. Faut pas nous sous-estimer, hein... n'oubliez pas que c'est nous qui avons créé Dieu. Les milliers d'années d'Histoire nous montrent que cette fiction née de nous n'est pas passée inaperçue. Pareil pour la monnaie papier. Et la roue, et le feu et l'écriture. Ha! Ha ! Qu'est-ce qu'on a inventé comme trucs énormes ! J'en reviens pas. Et les gènes de tous ces industriels prédécesseurs sont en moi... non mais quel background. Quel héritage. Pas besoin d'être le Surhomme annoncé par le Nietzsche secoueur. Être l'Homme ou la Femme, c'est le summum. Je vous le dis. Et nous sommes nombreux... 6,5 milliards aujourd'hui ! Une grande réserve d'idées, de volonté et de persévérance. Et moi, je participe à l'aventure, à cette destinée. Moi, unique, pareil à personne. J'interviens dans un champ d'une vastitude qui m'enthousiasme. Le soleil, je l'emmerde. Il est con, inerte, sans volonté ni intention. Vive moi, vive nous. Chaque seconde respirée, hein, c'est un morceau de gagné sur la nature, sur le monde sans humains, sur cette chose qui sans nous ne serait pas. Hominisation en marche, et plus que jamais.